

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

La Logique, Ou Systeme De Reflexions

Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

Crousaz, Jean-Pierre de

Lausanne, 1741

Chapitre VI. Des Causes Et De Effets.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9178



S U I T E
DE LA SECONDE SECTION
ET LA TROISIEME
DE LA PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE VI.

DES CAUSES ET DES EFFETS.

I.  PRE'S avoir comparé les choses en les considérant par rapport à ce qu'elles sont, on les étudie

Relation de Cause & d'Effet plus réel le que les autres.

par rapport à ce qu'elles peuvent ; & si l'on découvre que l'une soit capable de produire l'autre, ou seulement de la varier, on conçoit entre le terme agissant, & ce qu'il fait naître, une relation de Cause & d'Effet. Et parce que cette relation suppose toujours quelque changement

Tom. IV.

A

réel,



réel, quelque être nouveau, ou quelque nouvelle manière d'être, hors de la pensée, il se peut que ce qui a lieu dans cette relation particulière, aît donné occasion de s'imaginer, que toutes les autres consistoient aussi dans je ne sai quelles réalités qui surviennent aux termes que l'on compare, & qui en sont différentes. La chose qui agit, celle sur qui elle agit, & l'état qui résulte de cette action, tout cela existe hors de notre pensée; Mais la comparaison de tous ces objets se fait au dedans de nous.

Defini-
tion. II. Nous appellerons *Cause* ce qui donne l'existence, ce dont la *Vertu produit* une chose, ce dont la *Réalité en fait naître* une autre, ce par l'*Efficace* de quoi une chose se forme: & ce qui est *produit*, ce qui reçoit son existence, ce qui tient sa naissance de la Cause, porte le nom d'*Effet*.

Puissance
& Action. III. La *Puissance* de la Cause, c'est la réalité d'une chose, considérée par rapport à la naissance d'une autre qui en dépend. On appelle cette *Puissance Active*; & la *Puissance Passive*, c'est

c'est la disposition d'une chose à recevoir un changement, ou c'est la chose même considérée comme muable. Ces idées sont simples, & on ne peut guères les définir que par des termes synonymes. *L'Action* de la Cause, c'est la réalité même de la chose entant qu'operante.

A l'Action dans la Cause, répond l'Effet, ou la Passion, dans le Sujet qui reçoit le changement, par rapport à la Cause. TOUT LE POSSIBLE, c'est l'infinité même de la Puissance du Créateur: & comme il implique contradiction que l'Infini puisse s'épuiser; Demander s'il se peut que Dieu produise tout ce qu'il est en pouvoir de produire, & dès là ne puisse plus produire, c'est faire une demande qui n'a point de sens.

Posons que Dieu aît produit une infinité d'Ouvrages, & que l'Univers, qui les renferme, remplit une étendue sans bornes. Chacune de ses parties est un Etre fini, & à la place de chacun d'eux, la Puissance Divine en peut faire naître un autre; & à ce second, faire succéder un troisième.



4 LA LOGIQUE

Il n'est point nécessaire que la Cause, pour produire son effet, fasse passer dans le Sujet sur lequel elle agit, quelque partie de la substance; Le mouvement ne peut être en ce sens cause d'un autre mouvement, & les *Esprits* en général, n'agissent pas par une communication de leur substance.

Un corps en repos, poussé par un autre, est passif; mais, mis en mouvement, il devient à son tour dans un état actif.

C'est l'Etre qui pense, & qui lui-même se détermine à vouloir & à agir, qui est véritablement actif, & possède une activité, un fond de Puissance active, qui se met elle-même en action.

Les idées de Cause & d'Effet, de Puissance, & d'Action, sont du nombre de ces idées simples & primitives, qu'on ne peut pas éclaircir par des définitions qui les développent; mais que l'on est réduit à faire entendre par le secours des Synonymes, par lesquels on vient à bout de fixer l'attention sur ces idées, à force de repeter les noms destinés à les signifier: l'Esprit humain est conduit
par



par là dans des points de vuë d'où il les aperçoit avec évidence.

On a donc eu tort de traiter comme une vaine redite, qui ne répand aucune lumière, ce qu'on a dit sur le possible, | savoir, que ce nom convient à ce qui peut être produit : Car enfin on donne ce nom de possible à ce qui est déjà, ou à ce qui n'est pas encore ; & là dessus je demande ce qui existe déjà n'a-t-il point eu de cause ? Si cela est, on a tort de regarder son existence comme simplement possible, elle est nécessaire. Si vous dites que ce possible déjà existant, a passé de l'état de simple possibilité à celui d'existence actuelle ; je demande, y a-t-il passé sans cause, ou par quelque cause ? Et en ce dernier cas cette cause, dont il tient son existence, a-t-elle eu la force de le produire ? Et cela étant, n'est ce pas sur la puissance de cette cause qu'étoit fondée sa possibilité.

Cette explication de l'idée du possible, ne l'éclaircit - elle pas incomparablement mieux, que si l'on disoit, après quelques Metaphysiciens,



que ce qui est possible, c'est ce qui n'est pas impossible: car n'est ce pas là prétendre éclaircir une idée, en elle même intelligible, par le moien d'un mot qui ne signifie rien, & qui n'en excite aucune, puisque si on avoit une idée de l'impossible, il cesseroit par là même de l'être.

Dès que l'on fonde la possibilité d'un effet sur la puissance de sa cause, on l'établit sur ce qui existe réellement, & on évite l'erreur de regarder la possibilité comme un Commencement, une ombre d'existence, qui approche de l'Etre, à proportion que sa cause est plus ou moins près de produire son effet. Ce qui n'existe pas est un néant, dans lequel il seroit absurde de supposer quelques dispositions à devenir Etre. Oh! il n'est pas *formellement*, mais il est *virtuellement*, & il existe *objectivement* dans sa cause. Ce sont là de grands mots, qui ne signifient rien, à moins que le langage métaphysicien, apprécié au juste ne se réduise à ce peu de mots: Ce qui n'est pas, ne doit pas être compté entre les Etres qui existent. Mais il est des causes

réelles, capables de donner naissance à de nouveaux Etres ; la puissance qui peut les produire existe déjà ; mais pour eux, avant que d'avoir été produits, ils ne sont rien & ils n'existent aucunement. On leur donne des noms, on en parle comme l'on fait de ce qui existe, & par là on s'accoutume à leur supposer une existence imaginaire ; les noms, qu'on leur donne par avance, sont uniquement des noms d'idées, dont ils seront l'expression, dès qu'une cause les aura rendu existans.

Il est de certains effets, qui, à la vérité existent déjà dans leurs causes, mais ces effets ont déjà une existence réelle, quoi qu'on ne s'en apperçoive pas ; ainsi, un petit arbre est déjà renfermé dans sa semence ; & il est des Causes réelles, qui se joignant aux petites parties qui le composent, les grossiront peu à peu, par leur addition, & les rendront des Corps visibles, organisés, & garnis de tout ce qui est nécessaire, pour leur faire produire des fleurs, des fruits, & d'autres graines. Mais



ce qu'on dit de ces effets ne doit pas s'étendre à tous les autres.

Caractère de la vraie Cause.

IV. Nous sommes convaincus qu'une chose a le caractère d'une Cause véritable, lors qu'il implique contradiction qu'elle agisse & que l'effet ne naisse pas; car quel indice plus sûr qu'une Cause est effectivement Cause, qu'elle mérite ce nom, qu'elle répond à son idée, qu'elle est réelle & non imaginaire; quel indice, dis-je, plus sûr que la certitude infaillible & nécessaire qu'il y a, qu'elle produira son effet, que l'impossibilité que l'effet ne la suive pas?

Dieu est certainement une Cause Véritable & très-réelle; car il est absolument & manifestement contradictoire, que le Parfait manque d'efficace, que la Puissance d'une Réalité sans bornes soit bornée, & que l'Être Infini fasse des efforts inutiles.

On trouve aussi des Causes véritables parmi les Créatures. Dans mille occasions, nous sentons bien que nous nous déterminons nous mêmes, & il n'y a point de certitude qui passe celle du sentiment. Il implique que

que contradiction qu'un Corps se meuve & parcoure une toise, par exemple, & que les Corps situés le long de cette toise ne soient pas mis en mouvement & déplacés par cette rencontre. Il implique, dis-je, contradiction qu'un Corps persévère en mouvement, & n'entraîne pas avec soi ceux qu'il rencontre dans sa route. Le *Mouvement* meut donc nécessairement, par cela même qu'il est mouvement: sa puissance peut se perdre, car lui même peut cesser; mais sa force est essentiellement attachée à sa réalité, à son existence & à ce qu'il est; il a reçu son efficacité en même tems que sa nature. L'Être éternel & sans bornes qui a voulu l'existence du *Mouvement*, a par là-même voulu son activité: il tient d'ailleurs sa Nature & sa Force, cela est certain; mais pour les tenir d'ailleurs, il ne laisse pas de les avoir réellement, l'une & l'autre, non en apparence: & comme il ne paroît pas seulement être *Mouvement*, mais qu'il l'est en effet, il ne paroît pas seulement mouvoir & pousser; mais il meut & entraîne effectivement ce qu'il rencontre



Causes
occasion-
nelles.

V. Je fais que de grands hommes dont je respecte les lumières & le mérite, ont mis toutes les Créatures au rang des Causes Occasionnelles, pour donner à Dieu seul la gloire de faire tout immédiatement. Mais ne leur seroit-il point arrivé de se laisser éblouir par d'illustres exemples, auxquels ils se sont uniquement arrêtés? *A l'occasion du Soleil placé dans le Ciel, Dieu imprime des mouvemens dans mon œil, & des traces dans mon cerveau, & dès-là me fait voir en lui-même la représentation spirituelle & éternelle du Soleil.* Cette hypothèse a de la grandeur, & vouloir en douter, il semble que c'est s'opposer soi-même à son élévation. *A parler exactement nous n'avons de commerce qu'avec Dieu. C'est le Monde des idées que l'Âme parcourt à sa manière.* Dès le moment que nos pensées se plaisent dans un vol si haut, tout l'Univers corporel nous paroît d'une petitesse méprisable. Il disparoît à des yeux qui ne daignent plus s'ouvrir que pour le Monde intelligible.

Mais à combien d'inconvéniens cette hypothèse ne devient-elle pas sujette,



sujette, dès qu'on l'applique à d'autres
 exemples ? Ce ne seront plus les
 Bouchers, qui, à parler le langage
 des Philosophes & de la Vérité,
 égorgeront les Veaux & les Brebis ;
 Dieu fera tout cela immédiatement,
 & à l'occasion du couteau approché,
 c'est lui qui ouvrira la peau, en-
 foncera le bras, & poussera hors
 des veines un sang, qui n'en forti-
 roit point sans ce moteur immédiat.
 Ce ne seroit pas le Marmiton qui
 allumeroit immédiatement le feu dans
 la Cuisine, mais une certaine fi-
 gure de sa bouche, une certaine
 conformation de ses muscles, seroit
 seulement une occasion à Dieu de le
 faire souffler, & à l'occasion de ce
 souffle, il créeroit le feu. La viande
 de qui se trouveroit sous nos dents,
 fourniroit à l'Etre Suprême une oc-
 casion d'agiter lui même nos ma-
 choires, & après que ce mouvement
 lui auroit fourni une seconde occa-
 sion de briser & d'amolir cette
 viande, il la précipiteroit au fond
 de l'estomach, où de certains petits
 couteaux lui fourniroient une troi-
 sième occasion de la diviser encore

A 6. d'avan-



d'avantage. Un Philosophe parleroit conformément à la Vérité, & donneroit à la cause première toute la gloire qui lui est due, sans en faire aux Causes secondes plus de part qu'elles n'en méritent, quand il diroit que le rasoir mal accommodé de son Barbier, joint à son peu d'habileté, a fourni à l'Etre Suprême une occasion de l'écorcher. On est éfraié lors que l'Imagination pousse ces exemples plus loin, & je me persuade qu'un sacré respect, éloignant une infinité de telles images, a empêché d'appercevoir les inconvéniens d'une hypothèse, qu'ils forceroient d'abandonner.

L'exacte proportion que Dieu a établie, & qui s'observe constamment entre les causes & leurs effets, me convainc qu'elles ne sont pas simplement des apparences de causes, mais qu'effectivement elles sont des causes réelles; cette exacte & constante proportion, dis-je, ne m'en laisse pas douter: Autrement il faudroit dire que la Sagesse de Dieu s'est appliquée à mettre tout en usage, pour donner à de pures apparences un air de réalité; qu'elle n'a
rien



rien négligé pour nous jeter dans la méprise, pour en prévenir le soupçon & nous empêcher de la reconnoître. S'il ne devoit y avoir aucune cause réelle, autant valoit-il que le mouvement & le choc d'un Boulet fût une occasion d'affermissement, que d'ébranlement à une muraille : de lui-même il est aussi propre à l'un qu'à l'autre : l'Angle aigu d'un Coin n'a pas plus d'aptitude, en lui-même, qu'un Angle obtus, à faire fendre le bois où on l'insere : & les Greffes d'un Poirier seroient des occasions aussi propres & aussi efficaces à produire des Pommes & des Cerises, que des Greffes de Pommier & de Cerisier.

Si ces apparences de Causes réelles & qui paroissent produire des effets réels, forment tout ce qui se présente à nos sens de beau dans l'Univers, nous nous l'imaginons beau, quoi qu'il ne le soit pas. La beauté apparente se changeroit en beauté réelle, & par là seroit plus digne de Dieu, si ce qui paroît cause l'étoit effectivement.

On



On dira là-dessus qu'il étoit de la Sageffe & de la Bonté de Dieu, que l'homme pût aisément connoître les Causes Occasionnelles assignées à chaque effet, & distinguer sûrement ces occasions les unes des autres, & c'est la proportion apparente de ces Causes avec leurs effets, qui éclaire l'homme sur leurs usages. C'est donc afin qu'on puisse plus sûrement avoir des Prunes, quand on le souhaitera, qu'un certain Greffe a été établi pour cause apparente de la formation d'un Prunier, qui sera lui-même en son temps une occasion à la naissance des Prunes. Si l'homme ne présente pas à Dieu, qui seul en a la puissance, cette occasion de les produire, il auroit beau en souhaiter, il ne les obtiendrait jamais. Mais si c'est pour la satisfaction de l'homme que Dieu a résolu de produire des fruits, pourquoi tant de détours? Pourquoi ce desir n'est-il pas d'abord lui-même Cause occasionnelle de ce qui peut le remplir? Le desir est bien la Cause occasionnelle du mouvement par lequel on se saisit d'un Greffe, & on



on l'ente adroitement ; Ce Greffe est l'occasion de l'arbre ; l'Arbre l'occasion du fruit : Mais puisque c'est Dieu qui fait seul , & le mouvement qui infere le Greffe , & l'arbre & le fruit , encore une fois , à quoi bon tous ces détours ? Les voyes les plus simples ne sont-elles pas les plus conformes à la Sageffe ? N'auroit-il pas été plus court de faire naître le fruit à la seule occasion du desir , puis que ce fruit est uniquement destiné à le satisfaire ? Tout ce qui intervient entre la naissance de l'un , & celle de l'autre , n'est que pure cérémonie , sans efficace & sans force réelle. Un homme souhaite de manger des prunes , Dieu , loin de désapprouver cette volonté , veut déployer sa puissance pour la remplir : mais ce n'est pas assez que l'homme offre simplement à Dieu , cet humble desir , comme une prière naturelle ; S'il veut être exaucé , il faut qu'il accompagne cette prière de certaines pratiques , qui sont comme les mystères de la Religion Naturelle ; qu'il se saisisse d'un certain Greffe ; qu'il l'ente proprement dans un Tronc :



Tronc d'une certaine espèce, & qu'il choisisse encore pour cet effet une certaine saison. Sur ce pié-là ne trouvera-t-on point une allusion mystérieuse aux Causes Occasionnelles, dans le Conseil que la Sibylle donne à Enée, de ne se présenter à Proserpine qu'avec un Rameau d'Or, cueilli dans le plus épais d'une certaine Forêt. À une prière accompagnée de cette cérémonie, rien ne sera refusé; Les Loix même les plus inviolables de la Nature céderont, & on reviendra plein de vie du séjour des Ombres & de la Mort.

Il faut nécessairement mettre une grande différence entre *Cause Seconde* & *Cause Occasionnelle*. Les Causes Secondes tiennent d'ailleurs leur existence; elles ont reçu leur Nature & leurs Forces; elles sont nées; elles ont été faites: Mais ce qu'elles ont reçu de réalité & de puissance, elles l'ont en effet, elles le possèdent; au lieu que les Occasionnelles n'ont aucune aptitude à produire leurs effets, aucune réalité qui les fasse naître. Ainsi les Mouchoirs que les Apôtres avoient touché étoient

ent



ent des Causes Occasionnelles de gué-
rison ; & dans le cours ordinaire de
la Nature , on peut dire que la di-
vision qu'une épingle a causé dans
les fibres , est une cause occasion-
nelle & constante du sentiment dou-
loureux qui l'accompagne : car en-
tre un mouvement & un sentiment ,
il n'y a aucune liaison nécessaire ;
c'est une institution arbitraire du Su-
prême Auteur , qui à cette division
auroit pû également joindre le senti-
ment désagréable qui nous saisit, quand
nous entendons des dissonances. Sa Sa-
gesse , sa Bonté & sa Puissance , paroif-
sent dans l'usage , la distribution , la
constance & la régularité de ces liai-
sons , que sa Volonté a établies entre
des mouvemens & des pensées : mais
l'on voit bien que les uns de ces
Modes , ne sont point les causes vé-
ritables , nécessaires & immédiates
des autres , comme le choc du Corps
frappant , l'est du Mouvement du
Corps frappé , & la Figure d'un
tuyau solide , l'est de celle que prend
le liquide qu'on y verse.

S'il n'y a parmi les Créatures que
des Causes Occasionnelles , & si le
So-



Soleil n'éclaire lui-même pas plus la Terre, que la Terre n'éclaire le Soleil, où est la Sagesse du Créateur, dans la disposition de l'Univers, & la diversité des Créatures? Si à proprement parler, Dieu fait tout, & si nous ne sommes que les simples témoins de ce que nous comptons pour nos actions, que signifie la Morale, & que signifient les mots de Loi, de Vertu, de Vice, de Recompense & de Châtiment? Que devient la Religion?

On a reproché à Homère d'avoir fait de ses Héros des Dieux, & de ses Dieux des Hommes. Le Système des Causes Occasionnelles n'expose-t-il point ses défenseurs au même reproche? Si leur sentiment est vrai, l'Homme ne fait rien; il paroît seulement pouvoir, il paroît seulement agir; mais dans le fond, & dans la vérité c'est Dieu seul qui fait tout. Une pensée de l'Homme est l'occasion d'une autre; mais cette première pensée c'est encore Dieu qui l'a produite, l'Homme n'en est point l'Auteur; où commencera sa faute? que trouvera-t-on en lui de punissable? Qu'y a-t-il
de

de plus innocent que celui qui ne fait aucun mal, parce qu'il est incapable de faire quoi que ce soit ? On ne peut pas dire non plus, qu'il néglige aucun bien, ni qu'il manque à aucun devoir ; car ni nous ni notre premier Père, qui n'étoit pas moins Créature que nous, n'avons jamais eu le pouvoir de faire quoi que ce soit. L'Homme dans ce Système seroit donc absolument innocent, & dans ses désordres, & ses souffrances, suites de ses désordres, il seroit un objet à plaindre & digne de toutes les compassions imaginables, pendant que le premier & l'unique Moteur, la première & unique Cause de toutes ses idées, de tous ses sentimens & de tous ses mouvemens, se présenteroit sous l'idée d'un Etre infiniment d'ur, qui seroit souffrir sa Créature pour avoir fait ce qu'il impliquoit contradiction qu'elle ne fit pas, dans les circonstances où il l'avoit mise. Aussi les Déistes & les Libertins adoptent-ils tous le Système des Causes Occasionnelles, c'est leur Système favori, ils aiment à se croire des machines
qui



qui ont reçu nécessairement & inévitablement du premier Moteur tous les branles qui les déterminent.

Des Idées Métaphysiques, des expressions vagues, sources ordinaires d'équivoques & d'illusions pourront-elles tenir contre des conséquences si frappantes ? Les idées de Vertu & de Vice, de Loi, d'Obligation, de Recompense, de Mérite, de Démonstrance, de Reproche & d'Action de Graces, de Louange & de Blâme ; Toutes ces idées devront-elles passer pour chimériques parce qu'elles ne s'accordent pas avec je ne sais quelles abstractions métaphysiques ?

„ La Métaphysique, dit le Père
 „ Buffier, doit avoir pour but de faire
 „ une Analyse exacte de tous les objets, sur lesquels on peut penser, &
 „ de les ranger sous de certaines Classes. Mais il est des Esprits frivoles
 „ qui parlent plutôt pour intriguer la
 „ Raison, que pour l'éclairer. Ils
 „ appellent *Métaphysique* ce que le
 „ reste du Genre humain appelle *extravagance* “.

On convient que la Physique expérimentale, qui enfin a fait succéder des réalités, & de la certitude

aux

aux rêves de l'ancienne Echole, est établie sur ce fondement : lorsque de certaines circonstances sont constamment suivies de certains événemens, & que ces événemens se diversifient à mesure que ces circonstances varient, & qu'en fin ils n'ont plus de lieu, lorsque ces circonstances cessent, ou ne sont plus à portée d'agir, on est en droit de regarder ces événemens comme les véritables effets de ces circonstances, & ces circonstances comme leurs véritables causes. Cependant mes idées & mes volontés n'ont aucune influence naturelle sur les sons que ma bouche prononce, quoique pendant tout le cours de ma vie, j'aie constamment remarqué que l'un de ces événemens est une suite constante & perpetuelle de l'autre.

Mais la volonté d'un homme attaqué de paralysie ne peut plus remuer ses membres : de là je conclus, non que l'Ame est sans pouvoir sur les membres de son corps ; mais que son pouvoir est renfermé dans les bornes que l'Auteur de son union a trouvé à propos de lui assigner.

Comment voulés - vous que l'Ame qui n'est point corporelle, imprime des
mouvements



moûvements à son Corps? Est-ce donc que vous concevez corporelle la cause première, dont tout le jeu des Machines de l'Univers est l'effet? En vain ils cherchent à échapper, en disant que cet effet suppose une puissance infinie dans la Cause première: car enfin pour quoi un effet aussi fini & aussi mince, une simple modification d'une étendue corporelle, un simple changement de situation dans ses parties, ne pourroit il naître que par l'influence d'une Cause infinie? Osera-t-on nier qu'une puissance infinie n'ait pas assez de force pour accorder à une Intelligence, capable d'idées & de volonté, une force qui se réduit à un si petit effet?

Reduits presque au silence par des objections si fortes, ils essayent encore de parler & d'alléguer pour dernière deffaitte: Nous ne donnons pas notre Système pour vrai c'est seulement une hypothèse semblable aux hypothèses astronomiques pour faciliter le Calcul. D'où vient donc un si grand zèle pour une hypothèse, dont on n'ose soutenir la solidité? Et de quel droit regarde t-on avec tant de mépris ceux qui

qui



PART. I. SECT. II. CHAP. VI. 23
qui ne l'adoptent pas ? Pourquoi se
roidir dans une hypothèse dont les
Conséquences renversent les fonde-
mens de la Morale & de la Reli-
gion.

Agir, dit-on, c'est faire ce qui
n'étoit pas ; c'est faire passer quel-
que chose, quelque substance, ou
quelque mode, du néant à l'être. Or
du néant à l'être, il y a une distan-
ce infinie ; il faut donc une puissan-
ce infinie pour la surmonter. Toute
production est un effet infini qui
passe les forces d'un Etre fini. Voila
les spéculations qui ont changé l'U-
nivers en un jeu méprisable de Ma-
rionnettes, & la Religion en une pure
Momerie.

Quand on dit que tout ce qui
existe est par là même infiniment
au dessus du néant, on se sert d'ex-
pressions presque consacrées par un
long usage ; mais je ne les trouve pas
pour cela plus exactes ; car un Etre
ne me paroît éloigné du Néant qu'à
proportion qu'il est Etre ; Or quand
il n'est qu'un Etre fini, quand Es-
sence, Attribut, Propriété, For-
ce &c. tout est fini en lui, pour-
quoi



quoi dirai-je qu'il est infiniment éloigné de ce qui n'est pas ? Il ne sauroit être éloigné de ce qu'il n'est pas, qu'en vertu de ce qu'il est ; & puis qu'il est fini, il n'est éloigné du non Etre que d'une distance finie.

Je conjecture que l'erreur sur ce point a tiré son origine d'une équivoque, dans le tems que l'on s'attachoit tout bonnement aux mots, sans se mettre en peine d'en bien développer le sens. Quand on opposoit l'une à l'autre ces deux expressions, *Etre, non Etre*, on disoit que la seconde nioit à l'infini ; parce qu'elle nioit non un Etre ou deux, non un certain nombre d'Etres, ni d'espèces d'Etres, mais tous les Etres, & toutes leurs espèces. Par cette raison on donnoit le nom d'*Infinis* aux termes finis, dès qu'on leur préposoit la particule négative. De là s'est formé ce raisonnement équivoque : *Etre, non Etre* : Le second terme est infini, il est donc infiniment éloigné du premier. Mais, par un raisonnement tout semblable, je concludrois que tous ceux qui ne sont pas beaucoup savans sont infi-



niment éloigné de le devenir ; car je dirois *fort savant*, *Non fort savant*. Je concludrois qu'un agneau est infiniment éloigné de devenir un mouton &c.

Un morceau de Cire applati est bien moins éloigné de recevoir une Forme ronde, que le Néant ne l'est de l'Être ; & produire une boule qui n'auroit jamais existé, seroit un plus grand effet, que de la faire passer de l'état de repos à l'état de mouvement. Si l'un de ces effets étoit infini, l'autre ne le seroit pas, puis qu'il est moins grand. Ce qui n'est point, n'a aucune disposition à être ; mais un Corps qui existe déjà, est actuellement susceptible d'une certaine Figure, & d'un certain Mouvement.

On ne s'aperçoit pas que le zèle avec lequel on dépouille les Créatures de toute force, porte atteinte à la puissance même du Créateur, qui ne sauroit rien faire d'actif & véritablement réel ; & dont l'infinité puissance n'aboutiroit qu'à produire des apparences de causes, & à nous environner d'illusions, qui nous dis-



posent à croire qu'il a fait ce qu'il ne peut faire.

On s'est fait une habitude de juger du mérite & du bonheur des hommes, par la comparaison qu'on fait des uns avec les autres : On suit cette même habitude, quand il s'agit de se faire une idée de la grandeur de Dieu, vous diriez qu'il ne la tire que de notre abaissement, & que cette grandeur, toute infinie qu'elle soit, perdrait de son éclat & de sa supériorité, si nous étions quelque chose de plus que rien. C'est précisément le contraire. Rien n'est plus naturel ni plus raisonnable que de juger de l'excellence d'une Cause, par la grandeur de ses Effets. C'est donc plus d'avoir donné l'être à des Intelligences, qui se connoissent, qu'à des Corps qui ne se connoissent point. La Puissance & la Sageffe de Dieu, se font mieux remarquer dans les Plantes que dans les Pierres, & on les admire plus dans les animaux que dans les Plantes. Par les mêmes raisons, c'est plus sans contredit, de pouvoir créer des Etres réels que de simples apparences, & des Etres vé-
rita-



ritablement actifs, que des Etres sans force & sans activité. De tels Etres sont bien plus dignes de celui dont la Puissance est sans bornes.

VI. Ces réflexions nous amènent à distinguer les causes en leurs différentes espèces; & d'abord nous les diviserons, selon la nature des choses qui sont appellées Causes & qui le sont en effet. A cet égard il y a Cause Première, & Causes Secon-
 Cause
 premiè.
 re,

des. Qui dit cause première, dit cause qui n'a point commencé d'être car une existence qui commence, suppose une Cause qui la produise. La cause première, par là même qu'elle est avant toutes les autres, existe par elle même; elle n'est fondée en aucun sens; & celui qui supposeroit un tems où elle auroit été simplement possible, seroit incontinent nécessité à revoquer sa supposition.

Les propriétés qui caractérisent la Cause première, sont premièrement de n'être point bornée, dans son Pouvoir, comme elle ne l'est point, dans son Essence & sa réalité. Il suit de là 2. qu'étant sans bornes ou qu'étant infinie, elle agit avec une infinie facilité; qu'aucun effet



ne lui coûte le moindre effort ; qu'absolument rien ne lui est en aucune manière pénible , & que , par conséquent , elle opère par l'efficace seule de sa volonté ; car si , après avoir voulu un effet , il falloit qu'elle ajoutât à cette Volonté une application pour le produire , elle n'agiroit pas avec une facilité parfaite , puisque la facilité n'est entière , que quand l'effet existe , dès là même qu'on l'a ordonné ; que vouloir , & faire c'est tout un. Nous produisons sur nous-mêmes , & dans notre Corps , divers effets , par cela même que nous les voulons ; notre Volonté , dans bien des rencontres , sans autre effort , est d'abord suivie de l'exécution. Si l'on dit là dessus , que la Volonté n'est que Cause apparente & Occasionnelle des effets , qui en paroissent naître ; je répons ; qu'il est tout à fait convenable d'attribuër à la Volonté de Dieu , la réalité dont l'apparence se trouve dans la notre ; & d'estimer qu'il possède effectivement le Pouvoir , dont l'ombre & l'image se voit en nous.

Cette idée de la Puissance Divine est tout-à-fait digne de Dieu , &
tiré

tire d'une infinité d'embarras. Il n'est pas nécessaire de se figurer son essence, perpetuellement occupée à s'appliquer sur notre ame, pour y produire successivement cette variété innumbrable de perceptions, qui naissent les unes des autres, ou qui sont les suites des ébranlemens du cerveau. Il agit par sa seule Volonté: Concevons-le donc, ordonnant que la division des fibres, faite par une épingle enfoncée d'une ligne de profondeur, soit accompagnée d'un certain sentiment qu'il détermine. Ce sentiment ne sauroit manquer de naître. Concevons, que sa volonté fait, en créant l'homme, des établissemens pour régler les mutuelles suites des mouvemens du Corps, & des sentimens de l'Ame, pour tous les hommes possibles, & tous les cas imaginables, (car il a l'idée de tous les hommes, & de tous les cas,) & que cette Volonté, qu'il avoit en créant le premier homme, persévère en lui invariablement; car ses Volontés ne s'évanouissent pas comme les nôtres, & ne se succèdent pas les unes aux autres, en se chassant tour à tour, comme il ar-



30 LA LOGIQUE
rive dans les hommes. Cette Vo-
lonté constante qui aura réglé tous
les cas, devra aussi être suivie de
l'exécution dans tous ces cas, &
comme il est aussi aisé à la Suprême
Intelligence de former des mille
millions d'idées, que d'en former une
seule, sa Volonté a non seulement
établi la liaison d'une piqueure avec
une douleur, mais avec la même
facilité, elle a ordonné la liaison de
chaque pensée avec chaque mouve-
ment. Quand je mets un morceau
de sucre sur ma langue, je n'enga-
ge point la Cause Suprême de venir
à mon secours, & de produire en
moi un nouvel effet, puisque je ne
la détermine point à une nouvelle
Volonté, je profite seulement de celle
qu'elle avoit déjà avant que j'exis-
tasse, & qu'elle n'a point révoqué.
Cette idée de la Puissance Di-
vine, qui se définit par sa volonté
éfficace, qui ordonne l'existence de
ce qu'elle trouve à propos, sert à
lever bien des difficultés, par exem-
ple ce Sophisme: *Se pourroit il que
Dieu fit tout ce qu'il peut? Si cela
se pouvoit, il ne seroit pas tout Puis-
sant, ne se pouvant pas qu'il fit tout.*
Mais



Mais si une fois il avoit fait tout ce qui est en sa puissance, il ne pourroit plus faire quoi que ce soit, & sa Toute Puissance seroit épuisée.

Ce sophisme & les équivoques qu'il renferme, disparaît dès que l'on s'exprimera en disant: *se peut-il que la volonté de Dieu fasse naître tout ce qu'elle veut faire naître?* On n'en scauroit disconvenir. *Se peut-il que il veuille faire en sorte que, quand il le voudroit, il ne pourroit plus rien produire.* Il y auroit de la contradiction dans ces volontez; & il ne se peut, que l'être infiniment sage, soit jamais contraire à lui même.

Cette manière de concevoir la Puissance même de Dieu, & l'exercice de sa Puissance, est très digne de sa nature infinie, & de son efficace sans bornes. Elle a encore l'avantage de faire tomber les questions téméraires, embarrassantes, captieuses, le verbiage en un mot, des Métaphysiciens de l'Ecole, sur le concours de Dieu, prévenant, accompagnant, accomplissant, *præcursorus*, *concurfus*, *succursus*; questions épineuses, tou-



jours embarrassantes, souvent scandaleuses; mais uniquement suite d'une fausse supposition, savoir, que de la Puissance Divine émanoient certaines influences, qui faisoient sortir les Créatures du néant, & qui, en continuant d'influër sur elles, les garantissoient de retomber dans le neant; & qui enfin par une force créative produisoient toute leur activité, & avec cette activité leurs effets. Dieu a voulu que des Créatures existassent; elles ont existé: il a voulu que leur existence durat; sa volonté est exécutée, elle continuë d'être; il a voulu quelles fussent des Créatures actives; elles le sont; elles agissent & produisent des effets.

Le troisième caractère de la Cause Première, c'est de produire l'effet qu'il lui plaît, sans avoir besoin d'aucun Secours; car quel secours pourroit la fortifier, & quelle aide lui manqueroit-il? Son pouvoir n'est point borné, & c'est par elle qu'existe tout ce dont il lui plaît de se servir: certainement elle a bien autant de Puissance qu'elle en a donné à tout ce dont il lui plairoit de se servir.

Elle



Elle n'a donc point besoin d'*Instruments* pour opérer, & elle ne suppose point de sujet sur lequel elle agisse; c'est elle qui les produit & qui les tire du néant; c'est-à-dire, c'est sa volonté [très-réelle & très-efficace, qui leur donne l'être. La *Création*, c'est-à-dire, l'existence d'un nouvel Etre, la production d'une nouvelle Substance, n'est point un effet au dessus de ses forces; c'est de quoi on peut aisément se convaincre. La fermeté de nos résolutions, & la force de nos habitudes contribuënt à nous rendre *Faciles* les choses que nous entreprenons; Mais, en lui-même, un *Effet* est d'autant plus *Facile*, qu'il renferme moins de changement; & par rapport à sa Cause, il est d'autant plus faisable, que sa réalité est au dessous de la réalité qui le doit produire. Or nous ne connoissons aucun Etre, & il n'y en peut avoir aucun, dont la réalité approche de celle de Dieu; & quelque grand que soit le changement qui va du Néant à l'Etre, il ne passe pas la grandeur de la Puissance infinie, de l'Etre nécessaire & infiniment éloigné du Néant.



Tout effet consiste dans un changement ; par conséquent la difficulté, ou la grandeur d'un Effet, répond exactement à la grandeur du changement dans lequel il consiste ; ce changement enfin est d'autant plus grand, ou, ce qui revient au même, plus difficile, qu'il y a plus loin du terme, d'où l'on tire une chose, à celui où on la met. Or qu'on suppose la différence & la distance du non être, à l'être d'une Substance finie, aussi grande qu'on voudra ; cette distance sera toujours infiniment au dessous de la distance, & de la différence qu'il y a entre le Néant & l'Être nécessaire. L'Être parfait, l'Être infini & sa Puissance parfaite est infinie, comme lui est parfait & infini, qui a tout par sa Nature.

Cela est convaincant. La puissance de créer appartient visiblement à la Cause première, quoi que la manière de cette opération nous passe. Nous ne saurions comprendre comment la Volonté de Dieu crée, quoique nous puissions démontrer que la puissance de créer lui appartient essentiellement. Nous ne saurions

saurions nous représenter quel est
 l'état de la Volonté de Dieu, lors
 qu'en voulant, elle fait naître ce
 qu'elle veut, & donne l'être, à ce
 qui n'étoit point; car pour nous for-
 mer une idée de la Volonté de
 Dieu, opérant ainsi, il faudroit dis-
 poser notre volonté, comme il dispo-
 se la sienne; c'est-à-dire, il fau-
 droit vouloir, & penser, comme il
 veut, & comme il pense, quand il
 crée des Substances; mais, comme
 nous n'avons pas reçu ce pouvoir,
 nous n'en avons aussi aucune con-
 noissance. Si nous n'avions jamais
 voulu, nous ne saurions ce que
 c'est que la Volonté: c'est en la
 sentant que nous avons appris à la
 connoître, son idée ne se tire pas
 d'ailleurs. Nous connoissons les ma-
 nières de vouloir, semblables à celles
 que nous avons éprouvées: Quant
 aux autres, nous ne savons ce que
 c'est; nous ne pouvons nous les re-
 présenter: Or nous n'avons jamais
 éprouvé en nous cette Volonté cré-
 ante, & donnant l'être à des Sub-
 stances.

Socr. (Liv. X. de la R.), „ Dè-
 „ clarons donc Dieu le Père de tou-

B. 6. res



„tes les choses qui sont véritable-
 „ment & invariablement dans ses
 „idées, & cet adorable attribut lui
 „convient à d'autant plus juste ti-
 „tre, qu'il a donné l'être à la ma-
 „tière dont l'ouvrier tire tout ce qui
 „sert à nos usages“.

Tous les jours nous voions nai-
 tre un grand nombre d'effets, de
 la naissance desquels nous ne sau-
 rions disconvenir, non plus que de
 leurs causes; & cependant, combien
 peu y en a-il, à l'égard desquels
 nous connoissons exactement la ma-
 nière dont leurs causes les produi-
 sent.

Je n'ai pas entrepris dans une
 Logique, d'établir l'existence de Dieu,
 ni d'en exposer la Nature & les At-
 tributs: Je n'ai jamais eu dessein de
 confondre cette entrée de la Philo-
 sophie, avec la Théologie naturelle.
 Je me suis cru simplement obligé,
 dans cet endroit, de développer les
 notions des Causes, suivant l'ordre de
 leurs Especes.

Au reste, il n'y a qu'une opiniâ-
 treté délibérée, & une aliénation
 aveugle de cœur contre l'idée de
 Dieu, qui fasse préférer au Sytè
 m^e

me d'une Cause Première, le Syllème d'une subalternation de Causes, qui remontent, sans principe, à l'infini. Je reconnois que dans l'un & dans l'autre, il y a de l'Infini, & par conséquent de l'incompréhensible. Mais dans l'un, l'Infinité est placée dans un sujet qui en est digne, & à qui elle convient; l'Être parfait, l'Être nécessaire, la Réalité même; au lieu que dans l'autre, l'Infinité se trouve dans une succession de parties finies, imparfaites, dont une Infinité ne sont plus, & dont des millions innombrables ont été néant pendant des Siècles infinis. On ne peut pas dire qu'aucune d'elles ait été nécessairement; car elle seroit encore; & l'on ne peut, sans extravagance, établir une Infinité fortuite, qui auroit pû n'être pas, & est par je ne sai quel hazard. Posez l'Être nécessaire, qui par un choix libre, a donné l'existence à ce que nous sommes, & à ce que nous voions; vous passez d'un Cahos de Ténèbres, à une suite de Lumières. Celui qui pose une chaîne infinie de causes, parle sans savoir ce qu'il dit, &



38 LA LOGIQUE
& prolonge la difficulté au lieu de la résoudre.

Tout homme qui voudra faire usage de la Raison, sentira très-clairement, qu'on ne sauroit s'arrêter à ce que nous appellons les Causes secondes; que les parties de l'Univers, & leur arrangement, nous sollicitent à remonter plus haut. Rien n'est plus incompréhensible, que des Atomes, des particules de Matière, qui, sans Cause, se trouvent formées d'une certaine façon, & mués dans un certain sens, & dans un certain degré; quoique l'étendue, & chaque portion d'étendue, soit également susceptible de repos & de mouvement, de toutes sortes de figures, & de toutes sortes de mouvements. Il seroit plus simple & plus croyable de supposer des Rouës disposées sans Causes, & arrangées sans la direction d'aucune Intelligence, pour former une montre qui allât régulièrement. La Résurrection d'un mort, qui fait rire nos Epicuriens, se conçoit mieux que leurs Principes.

Une suite d'Étres, dont chacun dépendroit de ceux qui l'auroient précédé.



précédé, cette suite d'Etres dépendans, mais éternelle & nécessaire, est une contradiction; car il n'y auroit aucune partie de ce Tout, qui fût nécessaire, sans quoi elle existeroit d'elle-même, & sans être l'effet d'une autre; & comment ce Tout seroit-il lui-même nécessaire, s'il n'y a aucune de ses parties qui le soit?

Vous supposés une chaîne infinie, & là dessus je vous demande, y a-t-il quelque chose qui soutienne tout l'assemblage? Est ce l'office du premier chaînon?

Un Etre dont on peut dire en vérité, *il auroit pu n'exister pas*, a dû être déterminé par quelque cause à exister, plutôt qu'à n'exister pas; à exister d'une certaine façon, plutôt que d'une autre. Mais, un Etre qui ne tire son existence d'aucun autre qui l'ait produit, a dû être toujours: il faut donc qu'il implique contradiction, qu'il ne soit pas; il faut qu'il soit *la réalité même*; & par conséquent en aucun sens *non réalité*; en aucun Sens *imperfection*: & comme il implique contradiction que le Néant ait de l'existence, il implique aussi contradiction que



que l'Être, l'Être même, l'Être en tout sens, n'existe pas. Il ne se peut donc, qu'une Cause différente de lui l'ait fait exister. Il renferme dans la plénitude de son Être le fondement de son existence.

A cette occasion on a dit, que *ce qu'il est lui tient lieu de Cause* : on est allé plus loin, & on a ajouté qu'il est la Cause de soi même, *Causa sui* ; & cette prérogative unique, on l'appelle *Aseïtus*. Ces expressions ont un fondement ; mais elles sont figurées ; elles peuvent donner lieu à des équivoques, & on en peut abuser. *Spinoza* en a donné des exemples. Pour oser soutenir que ce que le reste des hommes appelle des Créatures, des Substances, n'a pu être produit par la puissance de Dieu : *Cette puissance, dit-il, est trop infinie, pour nous permettre de penser qu'elle puisse se borner à des effets finis.* Que sont donc tant de modifications, qui s'évanouissent, qui naissent ; dont les unes ne sont plus, les autres ne sont pas encore ; à quelles Causes les imputerons-nous ? Il reconnoît qu'elles sont en Dieu,

Car



car, selon lui, il n'y a rien qui existe hors de cette unique substance. Dieu donc les produit-il immédiatement? Sa Puissance est trop infinie, pour lui attribuer des effets si finis; Mais ils ont pour Cause des modifications Analogues à leur nature: ces modifications naissent toutes en Dieu, & se succèdent à l'infini, sans qu'aucune d'elles soit la première.

Mais si tout est effet, ou trouver une Cause, véritablement digne de ce Nom? La somme de tous ces effets n'a-t-elle point de Cause? Chaque partie en a-t-elle une, & le total n'en a-t-il point? S'il en a une, elle est donc cause de toutes les autres; elle a donc précédé le tout.

Il faut avoir, pour remonter à l'infini, de cause en cause, une passion qui aille jusqu'à la fureur, & pour dire avec *Spinoza* p. II. P. V. XXI. *que celui qui sçait, sçait qu'il sçait; qu'il est persuadé de cette seconde persuasion; & sçait qu'il sçait qu'il sçait* &c. Celui qui sçait, sent qu'il sçait, car il pense, & une pensée est un acte qui se sent, Où est l'homme de bonne foi, qui aille plus

plus loin, & qui prétende tirer la certitude d'une gradation à l'infini? On se troubleroit par là, à force de vouloir s'assurer.

Causés
Intelli-
gentes.

VII. Les Causes que la première a produites, & qui agissent par une puissance qu'elles tiennent de lui, & qui est un effet & un présent de sa volonté, sont *Intelligentes*, ou *Corporelles*. Les Causes intelligentes agissent, non seulement au dehors, mais encore sur elles-mêmes; c'est un fait d'expérience; & les effets qu'une telle Cause produit en elle-même, & sur elle-même, s'appellent les *Actes*. La connoissance & le choix précèdent leurs actions. Nous nous assurons de l'un & de l'autre, par la même voie de l'expérience intérieure, & nous avons déjà suffisamment expliqué la notion de la *Liberté*.

Ce n'est pas que la Cause Intelligente consulte toujours ses idées autant qu'elle le pourroit; qu'elle suspende ses délibérations, & règle son choix autant qu'elle le devoit: Elle ne fait pas toujours assez d'attention sur ce qu'elle entreprend; elle n'en pèse pas les circonstances
avec



avec assez d'exactitude, & n'en pré-voit pas les suites avec assez de cir- conspection. Il arrive par là, que, dans son *Ignorance*, elle se porte à ce dont la lumière l'auroit détour- née, & son *Ignorance* l'excuse ou la condamne, plus ou moins, sui- vant qu'il auroit été plus ou moins, en son pouvoir de s'en défaire, & suivant qu'il étoit plus ou moins de son devoir, de la dissiper & de l'éclaircir.

Il y a une *Ignorance* tout à- fait *Involontaire*, comme seroit, sur tou- te sorte de sujets, celle d'un hom- me qui auroit été enlevé & nourri par une *Orse*; & dans un cas particulier celle d'un homme, qui, tout ébloui d'un coup qui viendroit de frapper ses yeux, & fuyant à tou- te bride devant un ennemi cruel, rencontre son Père sans le voir, & le renverse. Il y a une cause d'I- gnorance, qui, *Invincible* dans les circonstances où l'on se rencontre, passe pour *Volontaire*, parce qu'on auroit dû la prévenir: telle est l'i- gnorance d'un homme, qui, plein de vin, ne fait ce qu'il fait; ou l'Igno-
rance



d'un Juge qui ne voit goutte dans un procès, parce qu'il a négligé de s'instruire dans sa jeunesse, de se former de bonne heure à l'attention, & d'acquiescer de la netteté, & de la justesse d'esprit.

Une cause incapable d'agir avec connoissance & avec choix, ne feroit être *responsable* de ce qu'elle fait. On voit par là que la *Grandeur* d'une faute dépend, d'un côté, de l'étendue & de la netteté des lumières qu'on a abandonnées, & d'un autre de la facilité qu'on avoit à les suivre. L'incertitude des connoissances ne relève pas le prix de la Vertu; car il n'y en a point à se conduire à l'aventure, & sans savoir si l'on fait bien: mais on juge de ses degrés par les efforts auxquels il a fallu se résoudre, & par les obstacles qu'il a fallu mépriser, pour s'y soutenir; car la Liberté nous a été donnée pour nous mettre en état de préférer ce que l'Entendement approuve, à ce que les Sens demandent.

A la vérité Dieu, qui pénètre les cœurs, & qui connoit parfaitement le fond de nos inclinations, peut



peut voir dans une Ame, qui ne trouve que félicité dans son devoir, un attachement à le remplir, qui lui feroit surmonter les difficultés les plus rebuttantes, si elle y étoit exposée: de sorte que la grandeur de la Vertu se mesure, non pas précisément par ce que l'on fait, mais plutôt par ce que l'on pourroit faire; non par les Victoires qu'on remporte, mais par celles qu'on seroit capable de remporter. Quand on n'éprouve aucune difficulté, on a sujet de se féliciter: quand on rencontre des obstacles, on a lieu de se connoître; & dans l'état où nous vivons sur la Terre, c'est par notre persévérance dans les Vertus, qui se trouvent opposées à notre tempéramment, ou à nos intérêts présents, que nous pouvons nous assurer de la pureté de celles où notre propre penchant nous entraîne.

Une cause intelligente est capable d'agir avec connoissance & avec choix: Elle est libre; elle peut délibérer; elle peut aussi ne délibérer pas.

Lors qu'elle néglige de faire attention à la nature de ce qu'elle entreprend, à l'importance de ce
que



qu'elle va faire . & aux suites des mouvemens où elle se laisse entraîner , par les objets qui l'environnent , ou par les passions qui la dominent ; s'il lui arrive d'alléguer pour excuse son ignorance , quand même cette ignorance la justifieroit , elle ne doit pourtant pas être regardée , comme la cause de l'action , qu'on reproche à la cause Intelligente : car l'Ignorance n'est qu'une négation ; elle n'est point un principe actif , un principe déterminant. De justes lumières auroient pû avoir un tout autre effet : mais ce n'est pas l'Ignorance qui en a produit un contraire : l'action que les lumières auroient empêché , a eu pour sa cause , des préventions , des fantaisies , des sensations , des passions , en un mot des dispositions animales.

L'action d'un homme qui se hate de fuir dans une déroute , pour me servir d'un exemple très commun , & qui , en fuyant , renverse son Pere , que la fraieur lui empêche de reconnoitre , cette action n'a pas pour sa cause l'ignorance , mais la peur , & le trouble de la peur , qui sont des mouvemens réels.

Un



Un Etre doué de liberté, & qui par là, se trouve en état d'examiner, ou de n'examiner pas; de se procurer des lumières. ou de les négliger; est responsable de sa conduite, quel parti qu'il prenne; parce qu'un Etre Intelligent & libre, doit rendre compte de ses fautes d'omission, aussi bien que de celles de commission.

Des effets d'un Etre intelligent & libre, imputés à l'ignorance comme à leur cause, est une erreur de spéculation, qui a été suivie de quelques autres, & qui a repandu de l'obscurité, & de l'embaras sur cette matière, & a donné lieu à la distinction d'*ignorance efficace*, d'avec une simple ignorance d'*accompagnement*, & à d'autres distinctions, dont un Logicien se dispense. Il suffit de savoir en général, que, plus on a été en état d'agir librement, de s'éclairer, & de choisir, plus on est responsable de ce qu'on a fait de mal, à proportion qu'on auroit pu éviter les circonstances qui aveuglent & qui affoiblissent la Liberté. Un plus long détail sur ce sujet appartient

tient



tient à la Morale ; il suffit à un Logicien , de tirer de là une conclusion , pour se convaincre de la nécessité d'agir en homme raisonnable , & de se munir de bonne heure de tous les secours qui peuvent y contribuer.

Contingentes.

VIII. Parce que les Causes Intelligentes agissent avec connoissance & choix , elles agissent ou n'agissent pas ; elles peuvent se porter à l'un ou à l'autre des contraires , & prendre aujourd'hui le contrepied de ce qu'elles avoient fait hier : elles s'anniment enfin , & se relâchent suivant qu'elles le trouvent à propos. C'est pour ces raisons qu'on les appelle *Contingentes* , parce qu'il leur arrive quelquefois d'opérer , quelquefois au contraire de se reposer , quelquefois enfin , de faire tout le contraire , de ce à quoi l'on s'attendoit. Mais quoi que les choses corporelles agissent toujours sans connoissance , & qu'elles fassent tout nécessairement , & suivant toute l'étendue de leurs forces présentes , sans s'exciter elles-mêmes , ni se modérer en aucune manière ; cependant lors qu'un effet dé-



dépend de quelque Cause fort cachée, ou d'une complication peu connue : l'incertitude où l'on est sur ce qui arrivera, fait donner à cette Cause corporelle, si imparfaitement connue, le nom de *Contingente*, quoi qu'elle soit nécessaire. L'ignorance où l'on est sur cette Cause, rend aussi incertaine la prédiction de son effet, que si elle étoit libre, & maîtresse de ses mouvemens. Ce nom passe donc de la Cause libre à la Cause Nécessaire : non pas, parce qu'elles se ressemblent ; mais à cause que l'on est réduit, sur leurs effets futurs, à des conjectures également incertaines.

Un mélange d'actions libres, & d'événemens nécessaires, qu'on ne fait pas démêler, a donné lieu au mot de *Hazard*, qui est devenu le nom d'une Chimère.

L'Incrédulité, & la Superstition abusent également du terme de *Hazard*, & de *Cause contingente* ; voilà pourquoi il est important d'en bien déterminer l'Idée. Nous avons déjà vu que le mot de *Hazard* ne signifie rien, & qu'il devient un vain

Tom. IV.

C

son,

Sect. II.
C.I. §. 10.

son , sans idée , dès qu'on en veut faire l'application à une Cause , qui ne soit ni libre ni nécessaire : Ce mot n'a de sens , que quand on s'en sert pour désigner une Cause , dont on n'a pas assez de connoissance pour en deviner sûrement les effets : En ce sens , dire , *le Hazard a fait cela* ; c'est dire , je ne saurois expliquer comment cela s'est fait. Les Incrédules , qui ne veulent pas reconnoître pour Cause de l'Univers , un Etre intelligent & libre , sont réduits à en attribuer l'arrangement à une Cause aveugle & nécessaire. Quand ensuite on les presse , & qu'on les prie de penser attentivement , s'il se peut qu'une Cause aveugle produise cette multitude innombrable de régularités ; & qu'ils répondent que ces dispositions sont dues au Hazard , leur langage ne se réduit-il pas à celui-ci ? Je ne saurois me figurer comment cela a pû arriver. C'est l'aveu que font à la fin , dans un langage embarrassé , des gens qui se piquent de voir incomparablement plus clair que tous les autres.

Un événement non prévu , &

au c



aux Causes duquel on n'avoit fait aucune attention , est appellé un effet du *Hazard* : & c'est en ce sens qu'on a dit, que le Hazard est le premier Auteur de toutes les découvertes. On a fait attention à un événement qu'on ne prévoioit point , qu'on ne cherchoit point ; & il a été une occasion de s'avancer en connoissances.

Un homme parie que l'Hiver prochain fera plus froid que l'Hiver passé. Un autre parie le contraire ; l'un des deux gagne. Par rapport à eux & à leurs connoissances , l'événement étoit très incertain. Dire que le Hazard a favorisé l'un des deux ; c'est prononcer des mots vuides de sens , à moins qu'on ne leur donne celui-ci ; L'un a réussi, quoi qu'il n'eut aucune certitude sur l'événement & l'enchainure de ses causes.

On peut amener avec deux Dez le point 2. d'une seule manière. Mais le point 7. se fera avec 1. & 6. avec 2. & 5. avec 3. & 4. Par là il semble que si je parie 3. contre 4. que 7. arriveront plutôt que 2, il y a



apparence égale de gain & de perte : Cependant qu'on jette des Dez, on ne remarquera pas que pendant qu'on amène 2. une fois, dans un même nombre de Coups, on ne manquera pas d'amener 7. trois fois, dans le même nombre de Coups. Des variétés, dans le mouvement, inconnues à celui qui jette les Dez, répandent une incertitude sur cette proportion. On peut appliquer ce raisonnement à un très grand nombre d'exemples, & on se persuadera aisément de la difficulté qu'il y auroit à faire, de *l'Art Conjectural*, un Art qui eut des règles sûres ; le succès dépend de trop de Causes, entre lesquelles il y en a d'arbitraires, en plus ou moins grand nombre.

Si le mot de *Hazard* ne signifie rien, ou signifie une Cause, ou un assemblage de Causes, dont on n'a pas assez de connoissance ; dire, que la *Providence* préside particulièrement dans les effets du Hazard ; c'est ne rien dire & ne savoir ce qu'on dit ; ou assurer qu'elle a plus de part dans les événemens, à mesure qu'on connoit
moins

moins distinctement de quelle manière ils arrivent : mais cela même suffit pour rendre cette décision déraisonnable , puisqu'il est contre la Raison de décider sur ce que l'on ne connoît pas. Quand deux effets sont l'un & l'autre tout-à-fait obscurs pour moi , & qu'on me demande auquel des deux la Providence contribuë le plus ; si je suis raisonnable , je répondrai que je ne saurois le dire ; & si un de ces effets m'est connu , & que l'autre ne le soit pas , la Raison veut encore que je diffère ma réponse à cette question , jusques à ce que les deux termes sur lesquels elle roule me soient également clairs.

D'ailleurs , tous les hommes n'ont pas également de connoissance , & un même homme n'a pas toujours également de lumière ; mais , suivant l'usage qu'il fait de son temps , & de son attention , un sujet qui lui paroïssoit d'abord obscur , lui deviebt à la fin très-clair. On ne doutera pas qu'il n'y ait des Intelligences , dont la pénétration surpasse , pour le moins autant celle du plus habile



bile homme , que les lumières de celui-ci font au dessus du vulgaire le plus grossier. Cela posé , il faut nécessairement reconnoître , que le même effet , qui sera contingent pour l'un , ne le sera pas pour l'autre.

On peut appliquer à plusieurs cas ce que Mr. de Fontenelle dit du Jeu des Echecs : ils ne sont , pour la plupart des gens , que de pur Jeux de Hazard , & Mr. le Marquis de Dangeau se rendoit comme Maître du sort , par son habileté à combiner. (1720.)

Par des Combinaisons très détaillées , on peut conclure de quel côté il y a plus de vraisemblance , & dans quel degré la Théorie est ingénieuse ; mais il se peut que le plus vraisemblable n'arrivera pas toujours le plus souvent , à proportion qu'il est plus vraisemblable.

Une subordination de Causes , qui s'unissent pour produire un effet , pourra être enveloppée de ténèbres impénétrables à l'un , pendant qu'un autre comprendra toute cette suite , aussi nettement qu'un Horloger voit l'enchainure de toutes les rouës qui font tourner ses aiguil-



guilles. Ainsi l'un s'imaginera que la Providence a singulièrement présidé sur un effet, où l'autre comprendra distinctement, qu'il ne s'est rien passé au dessus de ce qui est ordinaire à toutes les Causes, & à tous les Effets. N'est-ce point une secrète vanité, qui dispose les hommes à regarder, comme au dessus de la Nature, tout ce dont ils ne peuvent rendre distinctement raison, & à se persuader qu'il y a du Divin, par tout où il y a de l'obscurité pour eux?

La Religion à des Ténèbres, & il ne se peut autrement, à cause de l'élévation infinie de son objet; mais à ces Ténèbres, qui s'y trouvent nécessairement, la paresse des hommes, leur peu de goût pour les vrais Objets de la Religion, leur vanité opiniâtre, leur cœur enfin intéressé autant que vain, y en a joint bien d'autres, mal à propos; & cependant ils prétendent qu'on ne doit pas moins respecter celles-ci, que celles-là. Dès qu'ils se sont une fois avisés d'étendre, sur ce qu'ils ignorent, le voile de la Religion, c'est



pancher à impiété, que de n'avoir pas pour leur ignorance un respect religieux. D'un côté, il est comode à l'homme de mettre sur le compte de la Providence, les mauvais succès de sa propre imprudence; & d'un autre, il ne lui est pas moins agréable, de se regarder comme le favori de cette Providence, quand les choses réussissent au gré de ses desirs. C'est par ces principes secrets qu'il s'entête de certaines imaginations, sans que les raisons les plus évidentes puissent l'en ramener.

Quel faux-fuyant pourroit-on opposer à cette raison? Dieu feroit d'un seul jour, dans un *Brelan*, plus de Miracles que le V. & le N. Testament n'en rapportent. Quand un homme mal adroit joue au billard, & qu'il gagne, c'est par hazard, & par conséquent la Providence s'intéresse dans son jeu; mais dès que l'exercice lui aura donné plus d'habileté, elle y prendra moins de part, & lui laissera faire; c'est pour les foibles qu'elle se déclare. Un homme joué aux *E hecs*, il a un grand mal



mal de tête , il est las , il ne fait presque ce qu'il fait ; cependant il arrive , je ne sai comment , qu'il gagne : La Providence a donc préfidé sur son jeu particulièrement. Si cela est , ce n'est pas sans fondement que les Joueurs s'écrient, *Ah mon Dieu!* dans les coups qui les surprennent. Il y a neuf Bales blanches dans un sac , & une dixième dorée , & celui qui se saisira de celle-ci , sera l'heureux. S'il a la liberté de regarder dans le sac , il saura bien dire comment , & pourquoi il l'a choisie ; mais s'il l'a prise sans la voir , il ne fait plus dire la raison pour laquelle il a mis sa main sur celle-ci , plutôt que sur les autres ; donc , c'est la Providence qui a conduit ses doigts miraculeusement , & il n'y a plus qu'à fermer les yeux , pour l'engager à faire des Miracles. Mais ne convient-on pas que la Sageffe va toujours à son but , par les voyes les plus simples ? D'où vient donc , que souvent la Providence aime mieux faire plusieurs Miracles , en détournant les mains de ceux à qui elle ne destine pas la bonne bale , que

C 5 de



de n'en faire qu'un, en appellent par le Sort, celui à qui elle est destinée, à tirer le premier ? On voit, par cet exemple, de quelle importance il est de se former des Idées distinctes, pour ne pas mettre, très-mal-à-propos, la Religion en opposition avec la Raison. L'évidence de nos lumières, & la netteté de nos idées n'est pas moins nécessaire pour nous éclairer, tant dans la Pratique que dans la Théorie.

Il est curieux de voir les agitations que les hommes se donnent, pour éluder l'effet de quelques impressions naturelles, qui tendent à les ramener à la Vérité, & à les défabuser de quelques erreurs dont ils se sont entêtés. Un homme croit que la Providence préside immédiatement & particulièrement dans les Jeux de Hazard, & que les coups de Dez sont des espèces de prières, par où on lui demande de se déterminer. Là-dessus il est naturel de proposer cette Question, *Faut-il donc s'abstenir entièrement de ces sortes de Jeux ?* A cela ils répondent, qu'il y a de l'impieété à vouloir que la Providen-

ce



ce serve à nos amusemens , & que par conséquent il n'est pas permis de jouer pour le simple divertissement. Mais , disent-ils , on peut jouer pour rétablir sa santé , ou pour la conserver , en reprenant ses forces , dans une occupation qui amuse sans fatiguer. On peut souhaiter de gagner , pour faire un bon usage de son gain. Mais celui à qui je gagne , & qui n'a pas autant de plaisir à perdre , que j'en ai à gagner ; n'a-t-il point besoin de santé ? ou en a-t-il moins besoin que moi ? Aime-t-il moins les pauvres ? Est-il moins digne de gagner pour avoir le plaisir de les soulager ? Faisons-nous l'un contre l'autre , des prières contraires , & également raisonnables ?

Le P. Buffier a donc raison de dire , qu'on s'avise d'attribuer un effet au Hazard , quand on ne peut démêler sur cet effet ni cause nécessaire , ni cause libre ; ni le concours de l'une & de l'autre.

La Controverse du Sort , a été mise dans un plain jour , par Mr. Barbeyrac , dans son Traité du Jeu.



C'est un Ouvrage que je suppose dans les mains de tout le monde ; car le jeu faisant l'occupation la plus générale de tout ce qui est au dessus du Laboureur, & de l'Artisan, sous quelle idée se permettroit-on de concevoir un homme, qui ne daigneroit pas s'informer, si, dans ses occupations les plus ordinaires, il passe sa vie innocemment, ou se rend sans cesse coupable, en fermant les yeux à son devoir.

On demande si les Actes de la Volonté étoient nécessaires ? Il en est qui le nient hardiment, fondés sur cette raison, *afin*, disent-ils, *qu'un Acte soit nécessaire, il faut qu'il se fasse bon gré malgré qu'on en ait, & qu'on le fasse quand même on ne voudroit point le faire.* C'est ainsi qu'un homme frappé tout d'un coup d'une atteinte très douloureuse, ne peut s'empêcher de pousser un Cri lamentable ; il est réduit à se plaindre, quand même il ne voudroit pas se plaindre.

Or, ajoutent-ils, il implique contradiction, que la volonté veuille ce quelle ne veut pas : elle veut donc tous les Actes quelle fait, puisque les Actes



tés de la Volonté consistent à vouloir. Leur nature donc, repugne entièrement à ce qu'ils soyent des Actes nécessaires.

Fondés sur ces raisonnements, ils concluent, que les Intelligences sont responsables de toutes leurs volontés; & par conséquent punissables, quand elles sont mauvaises: elles l'ont ainsi voulu.

Cependant, ceux qui raisonnent ainsi, ne laissent pas de soutenir que tous les Actes de Volonté sont déjà certains, & déterminés avant qu'ils arrivent; & delà ils concluent qu'il ne faut pas confondre le Certain, & le Déterminé, avec le Nécessaire.

Ces Sentimens paroissent fort opposés, & jettent les deffenseurs de la Morale, lors qu'ils les adoptent, dans de grands embarras; soit pour se mettre d'accord avec eux mêmes, au cas qu'ils soyent sincères, soit pour éluder les Objections de ceux qui pensent autrement, au cas qu'ils s'obtiennent par un Esprit de parti.

Un Homme se trouve d'un temperament à devenir furieux dès qu'il a bû quelques verres de vin,

il



il ne connoit pas son tempèrament, car il n'en a jamais fait l'expérience ; il ne fait pas même ce que c'est que boire du Vin : des Etrangers arrivent dans son País ; ils y aportent du vin , & invitent de bonne grace cet homme là à en boire ; ils en boivent eux mêmes copieusement , sans donner dans leur air, & dans leur goût la moindre marque d'altération. Cet homme pour qui cette boisson est nouvelle , seroit-il coupable d'en boire , quand il n'a aucune raison de la soupçonner mauvaise pour lui ? Avec cela il en boit peu ; mais ce peu suffit pour le rendre furieux , il querelle , il bat , il blesse dangereusement , il met le feu à la Maison. On lui dit tout ce qu'on peut pour le ramener à la tranquillité. Ce qu'on lui dit est inutile : les oppositions l'irritent : il veut faire tout ce qu'il fait. Ces Actes de Volonté ne sont point nécessaires dans l'Hypothèse que j'examine ; cependant osera-t-on dire qu'il en soit responsable ? Pourquoi donc est il dispensé d'en répondre ? C'est que dans ce moment, & dans ces circonstances il n'est

n'est pas en sa puissance de vouloir autrement.

Il suit de là, que, dans les cas où une Intelligence est responsable de ses volontés, c'est parce qu'il ne tenoit qu'à elle de vouloir autrement. Or s'il ne tenoit qu'à elle de vouloir autrement ce quelle a voulu, il n'étoit pas certain & déterminé qu'elle le voudroit; car il n'est dans la puissance d'aucune Créature, de renverser à un tel point la Nature des choses, que le certain, & le déterminé cesse d'être certain & déterminé: chacun est soumis à subir le Certain & le Déterminé; & ce à quoi l'on est soumis, est une nécessité pour celui à qui il arrive d'être ainsi assujetti.

Essaions de donner une définition du Nécessaire, dont l'Equivoque n'expose plus à ces embarras. Il me semble que je puis me permettre d'appeller Nécessaire, ce qui doit arriver; de telle sorte qu'il implique contradiction qu'il n'arrive pas. Or il implique contradiction qu'un effet naisse, sans qu'une cause suffisante le produise: & il implique de même
con-



contradiction qu'une cause suffisante pour produire son effet, ne le produise pas ; quand elle est déterminée à agir conformément à ses forces.

La distinction de la Nécessité, en *Nécessité Absolue*, & *Nécessité de Supposition*, peut être d'un grand usage. Quand notre Seigneur dit, il est nécessaire que des scandales arrivent : s'il parloit d'une nécessité absolue, il n'auroit pas ajouté : Mal'heur à ceux par qui les Scandales arrivent : car on ne se rend pas coupable, quand on fait ce à quoi on est déterminé invinciblement, & par une nécessité de laquelle on n'est point responsable en aucun sens. Mais sur le pied où étoient les choses, dans le tems que le Seigneur s'exprimoit ainsi. Judas par l'effet d'une habitude affermie dans le mal, par un abandon volontaire à une avarice, qui peu-à-peu avoit éteint en lui la liberté de choisir mieux, se trouvoit dans une disposition qui le nécessairement Physiquement à se vendre, & avoit éteint chés lui la liberté de faire autrement, comme les Juifs qui l'achetèrent, avoient, aussi par un effet de leur criminelle passion



tion, & en particulier de leur envie, perdu la liberté de se corriger; il avoit été en leur pouvoir de prévenir ces dispositions, & d'empêcher quelles ne montassent à ce degré. Un tems avoit été qu'il ne tenoit qu'à eux de se mettre au dessus de cette nécessité; mais c'étoit par leur faute qu'ils avoient laissé établir chez eux un assujettissement qui leur devint si funeste.

Or sur quoi fondé peut-on dire avec vérité, qu'il est certain & déterminé qu'un effet arrivera; si ce n'est, parce qu'il est certain qu'une Cause suffisante existe déjà, & se trouve dans des dispositions, d'une nature à produire certainement cet effet là. Or il implique contradiction, qu'une cause d'une Nature certaine & déterminée, n'agisse pas conformément à sa Nature, pendant que cette Nature subsistera: si donc il se trouve actuellement dans ma Nature des dispositions certaines & déterminées, dont je ne suis pas le Maître, qui ne manqueront pas, si elles subsistent, d'agir conformément à ce qu'elles sont, & de produire leurs effets dans un Mois, dans

un



un An , ou après quelques espaces de temps qu'on voudra ; il implique contradiction que cet effet n'arrive pas , puisqu'il implique contradiction que ces Causes qui subsistent telles qu'elles sont , n'agissent pas conformément à leur Nature : de sorte que dans chaque Acte de ma volonté , je suis soumis à des Causes dont je dépends , & qui ne dépendent pas de moi ; & qu'il implique contradiction que je change ce que je ne puis pas changer , & que je ne sois pas soumis , à ce à quoi je le suis. C'est là une définition universelle de la Nécessité. Par tout où les Circonstances , & les Causes Antécédantes & suffisantes , mettent du certain & de l'inévitable à ce qui leur est soumis ; il implique contradiction que ce Certain & Inévitable n'aye pas lieu , lorsque telles dispositions , & telles Circonstances sont déterminées à le produire : certainement c'est là le caractère de la Nécessité , & la définition précise & Universelle.

Nécess. IX. A la Cause *Contingente* on
 saires. oppose le *Nécessaire* , & l'on distingue trois espèces de Nécessités. Il ya , dit-on , *Nécessité aveugle* , comme



me celle d'une pierre qui tombe. Il y a *Nécessité d'évènement*, comme quand on dit, qu'il est infallible qu'un homme sage se rendra, quoique très-librement, dans une Assemblée, où son devoir l'appelle, si sa mémoire l'en fait souvenir, & si sa santé, ni aucune autre affaire plus pressée, ne s'y oppose. Enfin il y a *Nécessité de contrainte*. Celle-ci est *Absoluë*, lors qu'une Force majeure porte & plie notre corps indépendamment de notre Volonté; & elle est *Mixte*, lorsque nous sommes réduits, malgré nous, à faire ce qui nous déplaît, pour éviter des maux pour lesquels nous avons encore plus d'éloignement. Dans ces cas, plus le trouble où l'on jette l'esprit par la terreur, offusque les connoissances, & captive la liberté, moins on est responsable de ce que l'on fait.

A parler exactement, Dieu seul est l'Être nécessaire: Aucune volonté ne peut l'empêcher d'être ce qu'il est; mais il n'y a aucune nécessité d'être, qui ne cède à sa volonté.

Les



Les hommes ont été trop faciles à donner un même nom à des choses différentes, uniquement attentifs à quelques traits semblables qu'ils y remarquoient. Une pierre ne manque pas de tomber dès qu'elle n'est plus soutenue : Un homme raisonnable ne manque pas de se rendre où un important devoir l'appelle, quand il le peut aisément ; & on ne manque pas non plus de se résoudre à un mal, pour en éviter un autre encore plus fâcheux. La première de ces Causes est Nécessaire ; Mais on rend obscure la notion des autres en leur attribuant une espèce de Nécessité, & après l'avoir gratuitement supposée, on se trouve embarrassé à l'accorder avec la Liberté & le Choix.

Je ne fais pas pourquoi on n'a pas joint à ces trois Nécessitez, une quatrième, qu'on pourroit appeller *Nécessité de Consentement* : c'est de cette manière que nous voulons nécessairement être heureux. Il ne se peut que l'homme n'aime & ne cherche son bien : Il peut cesser de vivre en terminant lui-même ses jours ;
mais



mais il ne peut cesser de vouloir ce qu'il croit son bien ; & quand il se donne la mort, c'est en vue d'être moins malheureux, & , suivant même qu'il conçoit les choses, c'est en vûë d'être mieux.

X. Quand la Cause Intelligente se détermine à agir, par l'idée d'un bien dont elle cherche la possession, cette Idée, qui l'a déterminé, est une Cause efficiente de son choix, & de sa détermination ; on lui donne le nom de *Cause Finale*.

La fin, en vûë de laquelle nous nous portons à quelque chose, c'est le désir de cette chose, dit Spinoza, P. IV. Def. VII.

Per finem cujus causa aliquid facimus, appetitum intelligo.

Où est l'Esprit Géométrique d'un homme, qui, dans une définition qui doit servir de principe, & éloigner toute équivoque ; confond le désir avec l'objet du désir ?

L'Idée du bien, fait naître le désir ; le Désir est suivi de la Résolution de le chercher ; la Résolution fait agir, & l'Action produit l'Effet. Voilà une enchainure de Causes effi-
cien-

Finales.



cientes, quoi qu'on donne à la première le nom de *Cause finale*, comme pour la distinguer de l'efficiente. Il est vrai que la Liberté peut interrompre cette chaîne; qu'elle peut détourner l'attention d'une Idée, & faire que le Desir s'évanouisse avec l'idée qui l'excitoit, & sur laquelle on cesse de s'arrêter: On peut aussi opposer Idée à Idée, & Desir à Desir; & c'est en cela que la Cause Finale diffère des autres Causes efficientes, simplement nécessaires, que l'on appelle *Physiques*.

On a confondu l'Objet de l'idée déterminante avec l'Idée même; parce qu'on s'est *attaché aux mots*, & que l'on exprime dans ce cas par le même nom, & la pensée, & l'objet de la pensée. Cependant l'objet désiré ne peut pas toujours être appelé Cause, puisque souvent il n'existe pas même, avant le desir, mais en est uniquement l'effet; comme quand un homme étudie, en vue de s'acquérir de la lumière ou de la réputation, ou qu'un homme se marie à dessein d'avoir des héritiers de son nom; car alors c'est une Idée
qui



qui agit sur lui & qui le détermine, & non pas la chose qu'il prétend acquérir, qui n'est pas encore, & qui sera simplement une suite de ses actions.

Parce que l'usage d'une chose est souvent le but qu'on se propose en la faisant, on donne aussi à cet Usage le nom de *Cause finale*, & quelquefois assez mal à propos. L'usage d'une Maison consiste à l'habiter; mais on peut se déterminer à bâtir par des vûes de vanité ou d'intérêt, & dans de pareils cas, la Cause finale diffère de l'usage, qui est un effet plutôt qu'une cause.

Un peu de *ressemblance*, ainsi que nous l'avons déjà remarqué dans les Chapitres précédens, & dans celui-ci, a fait imposer un seul nom à des choses, qui pourtant ne se ressemblent pas en tout, & cette unité de nom, a donné lieu à les confondre. C'est ainsi encore que l'on appelle le dernier terme d'une chose, sa *Fin*, (comme la Mort, par exemple, est appelée la fin de l'homme) bien que ce dernier terme ne soit point le but, la Cause finale & la destination.

Les



Les Etres qui pensent agissent ; ils ne produisent pas leur existence ; mais ils varient leurs Etats , suivant qu'ils le veulent : ils pensent avec plus ou avec moins d'application ; plus longtems ou moins longtems ; ils s'animent à persévérer , ou ils se déterminent à des intervalles d'inaction. On sent tout cela , & quand un homme veut douter qu'il sente ce qu'il sent , on auroit dû conférer plus long-tems avec lui. Nous nous arrêtons sur une idée , nous y revenons , ou nous en écartons notre attention , pour passer à une autre ; Nous les comparons , nous tirons de ces Comparaisons de quoi en faire naître d'autres. Les Etres qui pensent sont appellés a cause de cela des *Causes immanentes* , parce que l'effet de leur activité se renferme chez e-les , à la différence des Etres Corporels , des simples Eten- dués solides , qui ne peuvent se varier , & reçoivent toutes leur modifications & leurs changemens d'état , des Etres qui leur sont extérieurs.

Mais les Etres pensans sont aussi des *Causes émanatives* , c'est-à-dire , qu'el-



qu'elles font naitre des effets différens d'elles mêmes.

Une volonté n'est pas un mouvement corporel, ni une détermination de mouvement; Comme un mouvement non plus n'est pas une volonté libre: Cependant un acte de volonté libre, produit un mouvement; ou est cause que des particules en mouvement se déterminent à couler dans un Muscle.

On n'éluera point la force de cette preuve, en supposant qu'entre la volonté & ce mouvement, ou cette détermination, il intervient une Cause qui exécute le désir de cette volonté. Car si cette Cause moyenne, & par là Cause immédiate du mouvement de nos membres, est uniquement corporelle, elle agit par le mouvement; & ce mouvement, est la suite ou l'effet du désir qui s'y rapporte, à la vérité, mais qui en est très différent; & si cette Cause moyenne est Intelligente, son effet qui n'est ni pensée ni volonté, est différent de la Cause.

Dans la repugnan ce, où étoit *Spinoza* de reconnoitre dans les hom-

Tom. IV. D



mes une liberté, qui les assujettiroit à l'observation de certains devoirs, & dès là à des remors de Conscience, lors qu'ils leur auroient paru trop gênans pour s'y soumettre sans écart; il va jusqu'à la refuser à Dieu; & ne peut pas même avouër, qu'il se propose aucun but: C'est, selon lui, une pensée qu'il se faut bien donner garde de lui attribuer. *Nos besoins, dit-il, nous engagent à penser à un moien de parvenir à de certains buts, par le secours desquels nous nous trouverons en possession de ce qui nous manque. Mais que manque-t il à Dieu? Il ne se peut qu'il ait besoin de quoi que ce soit.*

Ce n'est donc pas pour se procurer ce qui lui manque, ce n'est pas en vue d'être mieux, que l'Être en possession inaltérable de tout ce qui est parfait, & de tout ce qui est heureux, se détermine à agir; Mais par un choix tout libre, & dont la liberté est parfaitement conforme à sa parfaite indépendance; sa Bonté a bien voulu donner l'existence à d'autres Êtres. Tout est d'accord dans l'Être parfait. Son Intelli-

telli.



telligence infinie a trouvé à propos de varier la perfection de ses Ouvrages. Entre les Corporels il en a fait de simples, il en a fait d'Organisés. Outre ceux là, il a fait naître des Etres libres & Actifs: Il les a mis en état de produire à leur tour des effets, d'opérer à leur gré; & il leur a donné le pouvoir de se procurer des lumières, par le secours desquelles, quand ils voudroient les consulter, il ne tiendrait qu'à eux de se procurer de véritables utilités. Ils peuvent faire usage de ces secours; ils peuvent les négliger; & Dieu a trouvé plus à propos de créer des Etres libres, que de remplir uniquement tout l'Univers d'Automates.

Si Dieu avoit besoin des Ouvrages que ses Créatures produisent, il les feroit lui même immédiatement, & ils en seroient plus achevés; Mais il veut qu'elles mêmes se procurent le moien de parvenir aux buts auxquels elles doivent se destiner, & il les a pourvuës de tout ce dont elles ont besoin pour s'y acheminer.

D 2 Il



Il a voulu qu'il y eut entre les Créatures des liaisons, plus ou moins grandes; & conformément à cette volonté, il les a formées avec des organes, & des inclinations propres à les lier entr'elles, & à faire que les unes se portassent à rechercher les autres.

Caractère XI. Quoi que les choses Corporelles re d'une agissent sans connoissance, on ne cause Fi- laisse pas d'être fondé à dire qu'elles vont à leurs fins, lors qu'elles servent aux usages, auxquels l'Intelligence, qui les a faites, les destine; & les plus excellens de leurs effets sont regardés comme le but, pour lequel elles sont formées. Un Arbre, par exemple, qui produit du fruit & qui le nourrit, tend à ce qui est la fin & la destination de l'Arbre.

On parle quelquefois d'une action, comme faite dans une vue, que l'on ne s'est pourtant pas proposée en la faisant; parce qu'on n'en auroit pas usé autrement, si l'on avoit agi dans ce dessein.

I. Cor. X. 22. *Voulons-nous exciter la jalousie du Seigneur? Sommes-nous*



nous plus puissans que lui? 1. Cor. XI. 22. Méprisez vous l'Eglise de Dieu? voulez-vous faire honte à ceux qui n'ont rien?

Quelquefois on impute à un homme de s'être proposé pour but, ce à quoi sa conduite mène naturellement. Il est presque autant coupable que s'il s'étoit proposé ce but. Michée VI. 16. *Vous avez cheminé en vos conseils afin que je vous mette en désolation & en sifflement.*

Matth. XIII. 15. *Ils ont fermé les yeux, pour n'être pas convertis, & afin que je ne les guérisse pas.*

Matth. XVI. 23. Notre Seigneur parle à St. Pierre comme à un ennemi, parce qu'il lui donnoit un conseil aussi mauvais en lui-même que s'il avoit été son ennemi, & qu'il eût eu l'intention de le faire tomber.

Matth. XXI. 38. *Cet homme-ci est l'héritier, allons, tuons-le, & retenons son héritage.* Ils sont aussi coupables que s'ils raisonnoient ainsi.

Matth. XXIII. 34. 35. *Vous les persecuterez de Ville en Ville, afin que tout le sang innocent qui a été repand*



du sur la Terre, retombe sur vous. S'ils s'étoient proposés ce but, ils se feroient conduits de cette manière pour y arriver.

Jean XII. 7. Elle l'avoit gardé pour le tems que je devois être préparé à la sépulture.

Act. XIII. 46. *Vous vous jugez vous-mêmes indignes de la Vie éternelle: vous vous conduisez comme si vous vous en jugiez indignes.*

Ec. XXVIII. 15. *Vous avez dit: Nous avons traités avec la Mort, & avons intelligence avec le Sépulchre. Quand le fleuve débordera il ne viendra point sur nous; car nous avons mis le mensonge pour notre retraite, & nous sommes cachés sous la fausseté.*

II. Chron. XXXIII. 6. *Manassé s'adonna tant & plus à faire ce qui est déplaisant à l'Eternel, pour le dépit.*

On s'affure qu'une Cause éclairée, a travaillé à de certains ouvrages;
 1. Lors que ces ouvrages ont un usage & un effet d'un prix, & d'une utilité digne de l'arrangement qui les a produits; 2. Lors que dans le
 grand



grand nombre de parties, qui doivent concourir à un même effet, il n'y en a point, ou il y en a très-peu, qui dépendent nécessairement les unes des autres, & qui aient entr'elles une liaison si étroite, que la position de l'une, emporte inévitablement, ou suppose absolument la position de l'autre, & en soit la Cause où l'effet : car puisqu'un tel assemblage pouvoit être & n'être pas, il faut que quelque Cause l'ait déterminé à être, plutôt qu'à n'être pas. Cet assemblage n'étant point l'effet d'une Nécessité, il faut qu'il le soit d'un Choix, & par conséquent d'une Cause Intelligente & Libre. Qui est-ce qui rencontrant un Violon, monté de ses cordes, avec son Archet, & des Airs notés à côté, attribueroit tous ces ouvrages à un concours fortuit de Causes aveugles & nécessaires ? Nulle nécessité de l'existence d'une des petites planches qui composent cet instrument, à l'existence d'une autre ; nulle nécessité entre leurs figures & leurs positions ; entre le manche & les chevilles ; les cordes & le chevalet ; le nombre & la grosseur des



cordes; l'archet & la poix refine; le papier & les lignes; les lignes & les notes; les notes & leur valeur. Rien n'est plus aisé que de remonter par un raisonnement semblable, à la Cause Suprême de l'Homme & de l'Univers. On traiteroit de fou celui qui regarderoit une Sphère, comme un jeu du Hazard; & il y en a qui osent attribuer au Hazard, la magnifique Sphère du Monde, avec tous ses arrangemens. Des manières de penser si mal soutenues sont des preuves également fortes de folie & de malignité.

Le P. Buffier (P. V. A. 189.) a raison de dire, que *Juger* serieusement qu'un Horloge se fut formé par ce défaut de Causes ou d'idées que l'on désigne dans le mot hazard, c'est quelque chose d'aussi manifestement insensé, que de juger qu'on ne pense pas, quand on pense

Qui pourroit compter les parties dont l'efficace doit s'unir pour produire un seul effet, par exemple, la Vuë; & cependant les unes de ces parties ne sont point naitre les autres.



très : l'existence de chacune est indépendante de celles qui concourent avec elles : Otez-en quelques-unes, leur effet ne se produira plus ; mais les autres subsisteront comme auparavant. Quand tous nos yeux se feroient, la Lumière ne seroit pas moins lumière ; & quand la Lumière s'éteindroit, nos yeux ne serviroient à rien ; mais ils ne s'évanouiroient pas pour cela. L'Auteur du Livre de Job, dans les Chapitres XXXVIII. & XXXIX. trouve dans la diversité des merveilles de l'Univers (diversité sur laquelle il promène les pensées du Lecteur) des preuves d'une Cause Première, Intelligente, & Libre.

Il n'est pas moins ridicule de dire que l'Oeil n'a pas été fait pour voir ; mais qu'on s'est avisé de s'en servir pour cet usage, parce qu'il s'y est trouvé propre : cette pensée des Epicuriens n'est pas moins ridicule, que si l'on disoit, qu'un Livre n'a pas été composé afin qu'on le lût ; mais qu'on s'est avisé de le lire, parce qu'il s'est trouvé propre à être lû.



Outre cela, les parties intérieures du Corps, que la plupart des hommes ne connoissent point, n'ont-elles pas leur destination, & ne les fait-on servir à ce à quoi elles sont propres, qu'après avoir reconnu qu'elles y étoient propres?

On ne découvre rien de nouveau dans la Nature, sans découvrir en même tems plusieurs traits de la sagesse de son Auteur. Les feuilles sont plates & minces pour tirer plus de suc. Les pointes des veluës aboutissent à de petits Tuyaux, pour succer la pluye & la Rosée. Les Aquatiques tirent assés d'eau par leurs Racines, & ont leurs feuilles polies & luisantes. Les Rosées sont très abondantes, dans les Païs où il pleut rarement. Le Raisin ne meurt pas, si on ôte les feuilles de la Vigne, desquelles il reçoit un suc déjà préparé.

La liberté & le choix se manifestent par la variété des Ouvrages du Créateur; sa sagesse par l'aptitude des moiens à procurer les effets auxquels ils sont destinés. La Théologie naturelle doit unir ces deux Caractères.



factères, & y donner son attention. On se perd avec plaisir dans la contemplation de ce prodigieux appareil de Méchanique, de cette variété infinie de combinaisons, & de tant de proportions exactes des moiens, avec leurs différentes fins. Souvent ce qui est le plus exposé à nos yeux, ne nous en échape pas moins.

La vision, qui se fait par l'axe & par le milieu de l'œil, est plus nette & plus distincte que celle des Côtés; & si le Ners Optique fut entré dans l'œil par le milieu, la place la plus avantageuse pour la vision eut été perduë.

Le petit Diamètre de la Glotte, moindre qu'une ligne, est capable de subir 9632. divisions pour la formation des tons: Or l'homme est un Assemblage de merveilles, dont le nombre est beaucoup plus grand. Hist. de l'Acad. 1700.

Rien n'est plus propre à donner une haute idée de cette Intelligence infinie, qui ayant d'abord établi pour la Méchanique du Corps des Animaux, un certain modèle général,



ral, l'a ensuite diversifié en tant de façons différentes, non moins merveilleuses, par rapport aux Elements où les animaux devoient vivre, aux Païs qu'ils devoient habiter, aux inclinations qu'ils devoient avoir, aux nourritures qu'ils devoient prendre, enfin à tous les besoins de leur conservation: & qu'est-ce que nous avons déjà appris, en comparaison de ce qui reste à apprendre ?

Dans les Poissons, au sortir du réservoir de l'air, le Sang au lieu de retourner au Cœur, se répand immédiatement par tout le Corps: l'impression de l'air, pris en petite quantité, l'affoibliroit trop par ce circuit.

Si quelques autres Sujets ont demandé cette Mécanique, elle sera encore plus merveilleuse, tant par rapport aux véritables besoins, que par rapport à ceux que nous aurons seulement imaginés. 1701.

Comme il y auroit un aveuglement volontaire, & une obstination des plus déraisonnables à ne pas reconnoître que des parties sont destinées



nées à des usages, auxquels elles servent visiblement; il y auroit aussi une précipitation des plus condamnables, à conclure que certaines parties ne servent à rien, parce qu'on n'en connoit pas encore les usages; c'est une conclusion qu'on ne peut tirer, à moins qu'on ne pose pour principe, qu'on sait tout. Par exemple: on ne connoit pas encore clairement & sûrement l'usage de la graisse dans le Corps humain (1732.) S'ensuit-il qu'elle n'en ait point? Il se pourroit qu'elle en ait peu, & que les excès soient les effets de notre faute; car nous naissons mortels; notre Corps est dérangé & nous en augmentons les dérangemens.

La Sageffe Suprême peut avoir en vûe de certaines choses, sans s'être proposé pour but toutes les suites de ces choses; l'abus que les Créatures feroient de leurs Facultés, ne l'a pas empêché de les leur donner.

„ Mr. BAYLE, *Continuation*
 „ *des Pensées diverses*, pag. 265.
 „ Dieu s'étant déterminé à faire
 „ un ouvrage, ne s'est point borné
 „ à un



„ au deſſein qu'il avoit ſur l'hom-
 „ me; il a mis dans ſon Ouvrage
 „ tout ce que ce deſſein principal
 „ pouvoit demander; & outre cela
 „ une infinité d'autres choſes dignes
 „ de ſa puiffance & de ſa Science
 „ infinie, & pour telles fins qu'il
 „ lui a plû; ſuites néceſſaires des
 „ Loix mécaniques du mouvement
 „ qu'il donnoit à l'Etendue.

„ Ceci ſe peut expliquer par Com-
 „ paraiſon. Un grand Monarque
 „ répond favorablement à la requê-
 „ te de quelques Marchands étran-
 „ gers, qui ſouhaitent de ſ'établir
 „ dans ſes Etats. Il leur fait bâtir
 „ une Ville maritime, avec un beau
 „ port. Il ordonne que toutes les
 „ commodités du Commerce, com-
 „ me Magazins, Hâles, &c. y ſoi-
 „ ent ménagées. Mais ſe voiant en
 „ train de bâtir cette Ville, il for-
 „ me de nouvelles vuës; il veut
 „ qu'elle ſoit un monument de ſa
 „ grandeur & de ſa Magnificence,
 „ l'une des merveilles du Monde. Il
 „ y fait des Amphitéatres, des Arcs
 „ de triomphe, des Temples, des
 „ Collèges, & des Aqueducs magnifi-
 „ ques; quantité de beaux Palais: Il

„ y



„ y érige des Statuës , des Obelif-
 „ ques , & des Colonnes ornées
 „ d'emblèmes , de dévifes , & d'é-
 „ nigmes. Tout ce que les Arts ont
 „ de plus exquis est employé à l'or-
 „ nement de ce lieu là. Le Monar-
 „ que n'eut rien fait de toutes ces
 „ choses , si ces Marchands étran-
 „ gers ne l'euffent déterminé à la
 „ construction de cette Ville. Ils ont
 „ été son principal & son unique motif
 „ au commencement , mais ensuite il
 „ s'est proposé d'autres desseins.

On s'affure qu'une chose est des-
 tinée pour l'usage d'une autre , &
 que celle-ci peut même détruire celle
 là , pour en tirer de l'utilité , 1.
 Lors que celle dont on prétend que
 la destruction est un légitime moien
 pour la conservation de l'autre , lui
 est effectivement très - inférieure : 2.
 Lors que celle dont on fait usage en
 la détruisant , périroit sans cela d'el-
 le-même : 3. Lors que c'est une
 nécessité que la plus excellente pour-
 voie à sa conservation , par la destruc-
 tion de la moins excellente. Ces rai-
 sons autorisent l'Homme à tuër les
 Animaux brutes pour s'en nourrir ;
 car les herbes & les fruits de la
 terre



terre ne suffiroient pas pour le Genre Humain, & pour le reste des Animaux, si on les laissoit se perpetuer & se multiplier; & il arriveroit à toute la Terre, ce qui arriva autrefois aux habitans d'une Ile de l'Archipel, qui auroient été obligés de quitter leur habitation, s'ils n'en avoient exterminé les perdrix, dont l'excessive multitude y consumoit tout.

La Nature des choses *Morales*, se connoît par la Fin à laquelle elles sont destinées. Veut-on savoir de quelle manière il en faut user? Veut-on définir en quoi consiste leur perfection? Qu'on se rende attentif au but auquel elles sont destinées. Après avoir déterminé pourquoi le *Ministère* a été établi dans l'Eglise, on connoîtra exactement les devoirs & les prérogatives des Ministres. Après avoir posé en fait que le commerce de la Parole a été établi pour procurer des utilités, à ceux à qui on les doit, les Questions sur l'obligation de dire la Vérité, & sur le Mensonge, se décideront aisément &c.

Veut-on



Veut-on définir l'*Eloquence*, & juger si la véritable règne dans un Discours? Qu'on pense au but auquel elle est destinée; & on verra que c'est l'Art d'exposer les Vérités importantes, de la manière la plus propre à les faire connoître & à les faire aimer.

Veut-on juger sagement d'un Ouvrage, & lui assigner son juste prix? Qu'on examine d'abord dans quelle vue son Auteur la composé, & qu'on voie ensuite combien il a approché de son but.

En général un grand moien d'assigner aux choses leur juste prix, c'est de les mesurer par leurs utilités réelles, plutôt que par des dehors & des usages superflus.

Veut-on juger de l'importance d'un Dogme, ou d'une Controverse de Religion? Qu'on examine son influence sur le but. Ce dogme est-il propre à affermir la persuasion de la vérité de la Religion? Est-il propre à animer & à fortifier le dévouement, & l'amour qu'on doit à Dieu, & les liaisons qu'il convient d'entretenir avec le prochain? Ou
s'il



s'il est plus propre à faire prendre le change; ou si son influence sur le bien, au cas qu'il en puisse avoir, n'est que très mince & très détournée? Ce sont là des secours qui aideront à décider.

„ Nous avons une idée d'autant
 „ plus grande du génie de l'ouvrier,
 „ qu'il a su réunir, & faire concou-
 „ rir à la même fin, plus de parties
 „ différentes, mais toutes nécessaires
 „ pour arriver à ce but. C'est encore
 une remarque de *Mr. De Reaumur.*

Fins Su- XII. Le desir d'arriver à un but,
 balternes fait penser aux *Moyens* qui peuvent
 & Moyens y conduire; & la Sagesse paroît dans
 l'excellence du but qu'on se propo-
 se, & dans la sûreté & la facilité,
 ou si vous voulés, l'efficace, & la
 simplicité des Moyens, qu'on choisit
 pour se le procurer.

Quand on s'est bien rempli d'un
 But, on trouve aisément les Moyens
 qui y conduisent. Un Prédicateur
 qui veut être utile, le fera. Celui
 qui, dans des Caractères, ne se
 propose que d'être utile, les don-
 nera justes, sans les rendre choquans;
 il plaira, il corrigera, sans irriter &
 sans



PART. I. SECT. II. CH. VI. 91
sans effaroucher. Les Caractères qui
font un mauvais effet, sont des
preuves d'un mauvais cœur, qui se
propose un mauvais but, ou d'un
esprit faux qui ne fait pas aller à son
but.

Il est étonnant que l'homme dont
les forces sont très-bornées, & qui
par là se trouve souvent embarrassé
de fort peu de chose, & arrêté tout
court par une légère difficulté, n'ar-
rive pourtant que tard à la *Simpli-
cité*, qui lui seroit si commode. Je
conjecture que cela vient, de ce que
l'on ne se familiarise pas assez avec
les Principes & les Notions simples.
On se fait une habitude de passer
rapidement aux objets composés, on
s'en occupe uniquement, parce qu'ils
font des impressions plus vives, &
qu'ils ont plus de rapport à la van-
ité & à la Curiosité que l'on aime
à satisfaire. Les Idées composées,
auxquelles on s'est accoutumé, sont
donc les premières qui se présentent ;
& comme l'Intelligence humaine n'a
que peu de fécondité, elle saisit les
premières pensées qui s'offrent, elle
s'y arrête, & quand elle rencontre
quelques



quelques inconvéniens dans leur exécution, au lieu de les abandonner, pour chercher des voies plus commodes, elle s'applique seulement à réparer ces inconvéniens par de nouvelles additions. Ce qu'elle a une fois produit, elle l'aime & ne le quitte pas; & il lui est plus agréable de penser qu'elle n'a pas tout vû, que d'avouer qu'elle a mal vû.

La première difficulté qui se présente dans ce qui est nouveau, fait qu'on se rebute, & qu'on s'en tient aux anciennes méthodes, dont les difficultés ont disparu par l'habitude.

Notre Game est incomparablement plus simple que celle d'Arétin avec ses passages perpetuels, du *B. mol* au ton naturel, & de celui-ci au *B. quarré*, & ainsi consécutivement; si on n'en avoit jamais ouï parler, il faudroit d'étranges efforts pour l'inventer.

La simplicité est si rare, qu'il n'y a rien qu'on admire d'avantage, même en matière d'Eloquence. Car une pensée nouvelle frappe d'autant plus, que, par sa simplicité même, elle



elle donne lieu de s'étonner qu'elle ne soit pas venue dans l'Esprit de tout le monde.

Aussi lors qu'en 1668. l'Académie naissante pensa aux moïens de rendre les machines plus utiles, elle tourna ses vuës à les perfectionner & à les simplifier.

Les idées, par un effet de leur simplicité même, nous échappent & sont difficiles à saisir. Mon Arithmétique m'a plus coûté d'efforts, que mon Commentaire sur l'Analyse des Infiniment Petits. Je m'obstinois à n'y rien faire entrer d'étranger, & dont la simplicité ne répondit à celle des premières Règles. En matière de Géométrie, il y a des Propositions sur les Lignes, & leurs combinaisons, qui se démontrent par des Triangles, qui sont des figures; mais on peut aussi les démontrer sans rien emprunter de ce qui est plus composé, & cette méthode me paroît contribuer à l'habitude de l'ordre.

L'excès de simplicité sembleroit diminuer le prix d'une découverte,
ou



ou d'une méthode, si cette simplicité se déroboit moins souvent aux yeux des plus connoisseurs. C'est une gloire qui manque ordinairement aux premiers Inventeurs, que celle d'avoir suivi le chemin le plus court & le plus facile. Hist. de l'Acad. 1705.

Une candeur qui embellit les plus grandes vertus, étoit la qualité dominante de Mr. Des Billeteries: on sentoit dans ses Discours, & dans ses manières, le vrai, orné de sa plus grande simplicité.

La nouvelle Théorie de Mr. Bernoulli, sur le Centre d'oscillation, me paroît un exemple parfait de simplicité. Le Phénomène est composé; il étoit nécessaire de le décomposer, pour le simplifier; Il en vient à bout, par une supposition, qui s'évanouit d'elle même, dès qu'il en a fait usage: Le réel prend la place de la fiction, & rien n'entre dans la solution que ce qui étoit essentiel au phénomène. Ce que le supposé auroit fait, on voit que le réel l'exécute. Aussi voit-on par là



là, que celui qui découvre le premier une Vérité, n'est pas toujours celui qui la prouve le mieux. A mesure que les Sciences font de véritables progrès tout devient plus simple & plus général. Cette vérité, dont on a une infinité de preuves, en Géométrie, ne doit pas manquer de s'étendre jusqu'à la Physique. On en a un grand exemple dans l'Histoire des Phosphores, 1710. 1711. 1715. Toutes les matières tant végétales - qu'animales y sont propres, il suffit qu'elles contiennent une huile qui puisse se développer.

On suppose, qu'une Planette décrit son orbe, par un mouvement uniforme, & toujours égal. Ce mouvement s'appelle le mouvement *moyen*; & le *vrai* est quelquefois plus vif, & quelquefois plus lent. De la supposition du mouvement moyen, connue pour chaque instant, comment peut-on passer à la connoissance du vrai? On en a donné diverses solutions; mais elles ne sont pas toutes également simples & aisées



sées. C'est pourtant le fondement de l'Astronomie Théorétique & Pratique. En 1719. Mr. Cassini en proposa une recommandable par sa simplicité, & par là même par sa facilité & sa sûreté.

Les Méthodes des Anciens, en matière d'Astronomie, étoient si embarrassées, que sans compter la difficulté, elles en devenoient presque incertaines. De tems en tems elles sont devenuës plus simples, on en a connu, on en a cherché les moyens; Mr. de Louville a fait, de ses observations, les fondemens de Calculs Géométriques plus simples encore, qu'ils ne l'avoient jamais été (1720.)

On aura de la peine à alléguer un art plus nécessaire, que celui de mettre les Places en état de défense, & de couvrir par là une grande étendue de Pais. Depuis l'invention de la poudre, on a suivi sur cet important sujet, les premières idées qui se sont présentées, & on les a mises en exécution. On n'a pas tardé à s'apercevoir de leur insuffisance.

Un



Un moien de reparer cette infirmité, s'est présenté, on l'a adopté & on s'y est tenu, jusques a ce que l'expérience l'ait encore condamnée. C'est une des causes qui a rendu si lents, les progrès d'un art si nécessaire. L'autorité des Maitres, & la prévention pour eux, à encore prévenu dans leurs disciples, la pensée d'aller plus loin, on auroit pû d'abord rendre cet Art plus simple & plus aisé; mais les calculs Trigonométriques par où l'on débutoit, découragoient les esprits vifs & impatiens; tels que sont pour l'ordinaire ceux des jeunes gens qui se destinent à la guerre, & achevoient de borner & d'apesantir, ceux qui avoient de la patience accompagnée de lanteur.

La simplicité convient sur tout à des Elemens. On regarde cet ouvrage comme facile, & on y donne peu de soin. On s'accoutume dès le commencement de ses Etudes au désordre. Si un Auteur d'Elémens, ne s'est pas fait une Loi sévère de ne point s'écarter de son but. Des Elémens ne méritent plus ce nom. Ils



seront chargés de superfluités, & ils ne remplissent pas ce qu'on en doit attendre; & s'ils ne fournissent pas des ouvertures suffisantes pour entrer dans les autres parties, & pour s'y avancer, ils sont trop imparfaits.

Il vint dans l'Esprit de Mr. *Pitot* une machine pour mesurer la vitesse des Eaux courantes, si simple, qu'il n'osa pas s'en croire le premier Inventeur, qu'après avoir parcouru tout ce qu'il pût trouver d'ouvrages sur cette matière.

On se sert de deux Tuyaux, dont l'un est tout droit, & l'autre recourbé au bas, une de ces branches, faisant avec l'autre une Angle droit. Ces Tuyaux peuvent être de metal, pourvû que le dessus soit de verre, depuis une certaine hauteur.

Dans une Eau dormante, l'un & l'autre se remplissent de niveau; mais si dans une Eau courante, l'ouverture de la bouche recourbée est opposée au courant de l'eau, elle s'élève dans ce Tuyau plus que dans l'autre, a proportion que l'eau a plus de vitesse. Enforte que les différen-
tes



tes vitesses sont entr'elles comme les racines quarrées de ces excès de hauteur.

Une vitesse est à l'autre, comme 4. à 3. si la première hauteur est à la seconde comme 16. à 9.

Si une vitesse de 28. pieds par seconde, élève l'eau à 14. pied une vitesse de trois pieds l'élévera à un pouce 11. lignes 1. point & un $\frac{1}{7}$. de point. Une vitesse de 12. pouces l'élévera à 2. pieds 6. pouces 10. lignes 3. points $\frac{2}{14}$. de point; Comme le quarré de 28. est à 14. ainsi le quarré de la vitesse, est à la hauteur dans le Tuyau recourbé. La démonstration est sûre & simple, & il est étonnant qu'elle n'ait pas conduit plutôt à une conséquence si naturelle, & à une pratique si aisée, & appuiée sur de si solides fondemens.

Ceux qui se sentent des Talens, dans l'impatience de briller en matière de Musique, par exemple, débutent par chercher, sans cesse, de nouveaux raffinemens, & par là contractent un goût, qui les éloigne du Naturel, à force de les éloigner du



ICO LA LOGIQUE
simple. Pourvû que leur Musique
ne soit pas aisée à exécuter, ils
comptent pour rien, qu'elle soit dure
& inégale.

En matière de *Religion*, com-
me dans toutes les autres, on ne
vient à la *Simplicité*, qu'après avoir
passé par bien des détours. En quoi
on a d'autant plus de tort, que le
Christianisme avoit commencé par la
simplicité, & est encore tel dans sa
source, que nous avons en main,
& dans laquelle il faudroit seule-
ment le chercher. On relève la Re-
ligion Chrétienne par sa *Simplicité*;
on allègue cette *Simplicité* entre les
caractères de sa Divinité. De là on
doit conclure que tout ce qu'on y
ajoute, sous prétexte de l'embellir,
la deshonne en effet. Ceux qui
crient le plus contre les subtilités des
Philosophes, sont bien souvent des
gens, dont la Théologie est encore
plus chargée de subtilités que la Phi-
losophie, avec cette différence qu'el-
les sont moins intelligibles, moins
liées entr'elles, & plus difficiles à
établir.

Dans l'éloge de Mr. des Billettes,

.OB



on lit une Candeur qui embellit les plus grandes vertus, & qui étoit sa qualité dominante ; On sentoit dans ses Discours & dans ses manières le vrai, orné de sa plus grande simplicité.

XIII. Quelquefois les Moïens n'ont ^{Division} quoi que ce soit de recommandable, des Causes que leur influence sur la Fin qu'on ^{ses Finales} se propose. Tels sont la plupart des ^{les.} Remèdes dont on use pour rétablir sa santé ; & ce sont alors de *Simple Moïens*. Quelquefois ils s'attirent, & méritent par eux mêmes, quelque estime, & quelques degrés de desir ; & alors comme on les recherche parce qu'on les aime, & qu'on veut les posséder ; leur idée peut aussi passer pour une Cause Finale, & on les appelle des *Fins Subalternes*, parce que l'on ne s'y arrête pas entièrement, qu'on ne s'y borne pas ; mais qu'en même temps qu'on veut les posséder, on veut aussi s'en servir pour aller plus loin.

Tous les Buts ne sont donc pas recherchés avec la même ardeur, & toutes les Causes Finales n'ont pas



la même force. Ainsi il y a des *Fins Principales*, & il y en a d'*Inferieures*. Mais un but est appelé *Principal*, ou par rapport aux *Subalternes* qui servent d'échelons & d'acheminemens à ce principal; ou par opposition aux *Fins Accessoires*, que l'on desire en même temps que le but principal; mais qui pourtant n'y conduisent pas, comme non plus elle ne s'y opposent point. Vivre, est un but principal; se nourrir agréablement, est aussi un but, mais un but subalterne. S'éclairer, est un but principal de l'étude; se procurer certaines douceurs, parvenir à certains emplois, un but *accessoire*.

Il n'arrive que trop souvent aux hommes de renverser les choses, de faire du Principal l'Accessoire, & de l'Accessoire leur Capital; & ce qui rend le mal très-difficile à corriger, c'est qu'ils avouent que ce renversement est un mal, & qu'ils s'accordent à le condamner; mais en même temps, plus ils le condamnent, plus ils se persuadent qu'ils en sont éloignés, dans le tems même qu'ils y tombent. L'avare qui fait des richesses



chesses son bonheur, son plaisir & son Dieu, s' imagine de n' amasser qu' à bon but, & pour des vûes très raisonnables, quoi qu' en effet son cœur en soit très éloigné. Un Savant qui veut dominer, & qui, aveuglé par l' ambition, ne fait plus voir la Vérité, dès qu' un autre la lui propose, se flatte de n' être jaloux de son Autorité, qu' autant qu' elle lui sert à l' affermissement de la Vérité. Chacun connoit en gros son devoir; il est agréable de penser que l' on s' en acquite; On acquiesce à cette pensée qui plait, & l' on s' épargne l' embarras d' un examen pénible & scrupuleux. Si vous demandez à un Prince, pourquoi il aime à régner? pourvû que ce Prince soit homme, il répondra & il croira comme il le dit, que c' est principalement pour rendre heureux ses Peuples, & trouver sa félicité dans celle de ses Sujets. Mais pour se débarrasser & sortir de l' aveuglement, quand on y est, il faut comparer le But Principal avec les Inférieurs, dans les cas où ils sont en opposition, dans les cas où il faut opter,



& renoncer à l'un, pour arriver à l'autre. Ces cas sont la pierre de touche, qui dévoile le cœur, & en manifeste les principes & les ressorts. Est-ce par son luxe, & par celui de ses maîtresses, par la magnificence de ses bâtimens, & par des guerres ambitieuses, que l'on rend ses Peuples heureux? Sont-ils en état de fournir commodément à toutes ces dépenses? Ce que l'on se procure de douceurs aux dépens de leurs biens, de leur repos & de leur sang, vaut-il bien ce qu'il leur en coûte?

Demandez à un jeune homme dans quelle vûë il étudie, si c'est principalement pour se faire une certaine rente, ou pour s'élever à un certain rang, ou si c'est plutôt pour se rendre utile à l'Eglise & à son Pais? Il n'hésitera point à répondre comme la bienséance le demande, & il croira répondre sincèrement; mais dès qu'il est parvenu à la Dignité qu'il se proposoit, travaille-t-il avec la même ardeur, & en possession du But, ne commence-t-il point à négliger les Moyens? On a de
bons



bons revenus & de grands privilèges, c'est ce qu'il faut s'appliquer à maintenir, & à augmenter s'il est possible. Pourquoi se travailler encore, pour acquérir plus de savoir & de mérite ? N'est-on pas assez grand sans cela ? où veut-on encore monter ?

Un Ecclesiastique dont toutes les vûës vont au rang & aux dignités, forme avec soin son extérieur; une apparence de Savoir, & des dehors de Vertu, voilà ce qui lui est nécessaire; & voilà ce qui lui suffit pour son but; aussi s'en contente-t'il; Il ne va pas plus loin, il veut paroître, il veut briller & dominer, il en viendra à bout s'il impose. Dans ce dessein la Gravité bien soutenüe, lui sert souvent plus que la Vertu.

Souvent on ne travaille à mériter une Dignité, & à se mettre en état d'en remplir les obligations, que quand on n'a que cette seule voie pour y parvenir; & que les avenues de la Naissance, du Crédit, des Recommandations sont déjà occupées par d'autres.

E 5

Mais



Mais le but principal n'exclut point les Accessoires, & de ce qu'on les a aussi à cœur, il ne s'ensuit pas qu'on s'y borne. La plupart des gens ne conçoivent jamais les choses qu'à demi, & confondent par là en un, des rapports très-différens. Un honnête homme aspire aux emplois auxquels sa Naissance l'appelle; Il se fait un devoir de s'y pousser, dans l'obligation où il se croit, d'employer son Temps & ses Talens à l'utilité publique. Et une preuve sûre, que ces Motifs ne sont pas simplement chez lui des prétextes spécieux, mais les vrais motifs qui le font agir; c'est qu'il ne veut supplanter personne, & quand on lui présente un poste éminent, qui ne lui convient pas encore, il s'en défend, il fait souvenir de ceux qui sont devant lui, & qu'il en croit capables, il n'y veut monter que par les voies de l'honneur le plus délicat, & il le refuse enfin tout net, lors qu'on ne veut pas lui permettre de s'en acquiter dans une exactitude, qu'une infinité de gens ne se font aucune peine de négliger:



mégliger. Il est vrai que souvent on ne lui rendra pas justice, & on lui attribuera les mêmes motifs qui font agir les autres: Mais il lui suffit de savoir ce qui en est. C'est son devoir, & non les éloges qu'il a eue.

Quand on est de mauvaise humeur, on appelle Ambition, tout ce qui n'est pas Nonchalance. Il ne faut pas décider légèrement sur les motifs qui déterminent les autres: chacun doit se contenter d'être à cet égard, un Juge Sévère de soi-même.

Ce qui n'a d'autre utilité que de nous aprocher d'un but, est un simple *Moien*: Ce qui est aimable en soi-même, & sert encore à nous conduire plus loin, est *Moien & But*, c'est un *But Subalterne*. Un fruit me nourrit & me rafraichit, je me fais un plaisir de le voir, j'en trouve à le manger, indépendamment des bons effets, que j'en attends. Une belle vûë me réjouit par elle-même, & la recreation donne à mon esprit de la force, & me met en état de m'occuper à quel-



que chose de plus important. J'ouvre les yeux, je mange, je me promène, par le plaisir que je trouve à tout cela; mais je ne m'y borne pas. Autre est de l'aimer, autre est de l'aimer uniquement, & de ne chercher rien de plus: Ces idées peuvent éclaircir des cas importants de Morale. Nous ne devons pas nous arrêter aux *Créatures*; il faut chercher une félicité supérieure à celle que nous en tirons; il faut faire remonter à Dieu nos actions de grâces, pour toutes les douceurs qu'elles nous procurent; mais c'est pour cela même qu'il faut connoître & goûter ces douceurs; sans cela nous remercierions Dieu de rien, & nos actions de grâces ne consisteroient qu'en paroles. Les *Créatures* ne feroient être des preuves de la Bonté de Dieu, si elles n'ont rien de Bon, ni de sa Sagesse, si elles n'ont rien de Beau, ni de sa Puissance, si elles n'ont rien de Réel: Mais si elles renferment en elles-mêmes du Réel, du Beau & du bon; elles sont estimables, elles sont aimables. A la vérité elles ne doivent pas s'em-



s'emparer de toute l'étendue de nos affections; un objet plus digne doit tenir le premier rang dans notre cœur; mais en y régner, il n'en exclut pas les Idées & les Mouvements sur quoi il doit régner, & sur lesquels on doit lui donner la préférence.

XIV. La *Fin Suprême* est celle au Fin Suprême delà de laquelle les desirs ne peuvent aller, & cette dernière Fin se considère ou en nous-mêmes, ou hors de nous. En nous, elle consiste dans une *Félicité* achevée; & hors de nous elle ne se peut trouver qu'en *Dieu*; car tous les autres Objets, n'étant pas souverainement parfaits, quel que l'on possède, il est possible de concevoir, & par conséquent de souhaiter, quelque chose de meilleur. Quelque félicité que nous goutions dans la possession d'un Objet créé, cette félicité peut devenir plus grande, si un Objet plus parfait en devient le fondement. Ce But Suprême Extérieur, doit nécessairement s'unir à l'Intérieur. On ne peut les séparer sans galimathias. Qui cherche



che un Objet, cherche à le sentir ; qui veut s'arrêter à cet Objet, veut s'arrêter dans le sentiment qu'il en aura. Il y a de la contradiction à chercher un Objet, & ne se proposer pas, d'entrer en commerce avec lui. Tendre à un Objet comme à son dernier but, c'est le regarder, & le désirer comme le fondement d'un état accompli ; comme capable de remplir tout desir ; & penser ainsi ce n'est pas s'oublier. Dire avec quelques-uns, que l'on cherche bien en Dieu, qui est la Fin Suprême, une Perfection de Sainteté, de Résignation & d'Obéissance, mais non pas une Perfection de Contentement, des sentimens les plus délicieux, un comble de félicité : c'est tomber dans la méprise dont nous avons parlé dans les Chapitres précédens, qui consiste à séparer ce qui est inséparable. Il y a aussi peu de sagesse à vouloir désunir des choses, qui ne peuvent aller l'une sans l'autre, qu'à supposer de l'association entre les incompatibles. Un Etre parfait, souverainement Sage, souverainement Heureux, & souverainement Bon, qui
 nous

Sect. I.
 Chap.
 XI. Art. 2.



nous recommande sans cesse, & par dessus tout, la Bonté, la Douceur, la Bénédiction, la Générosité; qui se donne soi-même pour modèle de ces Vertus; & qui laisseroit dans la langueur & les souffrances une Créature qui l'adoreroit parfaitement, & qui seroit parvenue à sa plus parfaite imitation; c'est un amas de contradictions, une supposition chimérique, sur laquelle il y a de l'extravagance à s'arrêter, ne fut-ce qu'un moment; loin d'en faire la règle de ses sentimens & de sa conduite.

C'est la vie éternelle de te connoître seul vrai Dieu & celui que tu as envoyé. Ce que nous en connoissons nous conduit à la félicité: la plénitude de cette connoissance fera le comble de nos ravissemens.

Il n'est pas difficile de se convaincre que Dieu est la fin suprême, à laquelle toutes les autres nous conduisent; pour peu qu'on raisonne il en faut venir là. Un Homme qui vit à l'avanture, sans se proposer aucun but, ne vit pas conformément à sa Nature: Donner tous
ses



ses soins à s'enrichir, c'est se borner aux moyens, sans en faire usage: chercher sa félicité dans les grandeurs, c'est la chercher dans des apparences: L'ambitieux goûte peu de satisfactions parmi beaucoup d'inquiétudes: Les voluptés usent & le goût & le corps, quand on s'y abandonne, & qu'on en fait son but unique. Prendra t-on le parti d'être honnête homme, & de se rendre utile à la Société? Mais de quelles gens cette Société n'est-elle point composée? Quels sujets de mortification n'y rencontre point à tout moment un homme qui aime la Vertu? & le moyen qu'il s'y soutienne, s'il ne s'arme pas de cette pensée, que Dieu le voit, & le récompensera? Otés Dieu & la Religion, l'homme ne fait plus à quoi se destiner: Il ne découvre aucun but qui mérite de le fixer.

Afin de pouvoir dire, & dire avec vérité, qu'on fait de Dieu son grand but, & sa fin suprême; il n'est pas nécessaire d'avoir son idée continuellement présente, de penser à lui sans cesse & sans aucun détour:

Cela



Cela seroit impossible ; & il est même de notre devoir , de donner de tems en tems notre attention à une infinité de choses qui l'occupent tout entiere. Mais l'affection, que l'on a pour un certain but , détermine à former des plans propres à y conduire , & à les exécuter après les avoir formés : L'amour du but est cause qu'on pense à choisir des moiens , & qu'après les avoir choisis on s'applique à les mettre en œuvre. On pense au but actuellement quand on choisit les moiens qui y sont propres ; mais on donne toute son attention à ces moiens une fois choisis , dès qu'il s'agit de les mettre en œuvre ; de les préparer & d'en tirer parti. Un homme qui ne s'est déterminé à voyager que pour acquérir de la Science , n'a pourtant pas ce but unique continuellement présent dans tout le cours de ses Voyages , & pour les faire heureusement , il faut qu'il donne souvent toute son attention à un grand nombre de choses fort différentes de son but ; mais telles pourtant, que s'il leur refu-
soit



foit son attention, & s'il négligeoit d'en faire usage, il s'éloigneroit de son but.

C'est peu de savoir que l'ame de l'homme est capable de se proposer un but; que l'idée de ce but est une des causes intérieures, qui la déterminent & à vouloir, & à agir: Il ne suffit pas de savoir qu'un but mène à l'autre, & qu'il y en a enfin un, au delà duquel on ne sauroit aller, parce qu'au delà il n'y a rien, qu'il renferme tout, & que la félicité s'y trouve accomplie. Que sert-il de savoir tout cela, si on vit à l'avanture; si, faute de s'élever à ce grand but, de se former un plan de vie propre à y conduire, & de le suivre constamment, on s'en écarte à toute heure, on tourne à tout moment le dos à une félicité infinie, pour courir après des ombres de biens, qui souvent cachent des maux très-réels.

Qu'un homme qui se croit malheureux, s'interroge un peu soi-même; qu'il se demande: Que me manque-t-il? Que souhaité-je?
En



En quoi ai-je échoué ? Après s'être rappellé l'idée de ce qu'il se proposoit, qu'il continué à se demander : Où voulois-je aller par là ? & ce second degré de félicité, où se rapportoit-il encore ? Si cette gradation le conduit enfin à la Lumière, à la Sageffe, à Dieu Lumière & Sageffe infinie, & récompense éternelle de ceux qui aiment la Lumière & la Sageffe; je lui montrerai un chemin plus court & plus sûr pour arriver à ce grand but : Je lui ferai comprendre que le but le plus solide est précisément le plus aisé à atteindre; que le connoître & le vouloir avec persévérance, c'est déjà s'en approcher. Mais si les projets qui ne lui ont pas réüssi, & qui par là sont la matière de ses plaintes, n'alloient point au grand but; pourquoi se chagriner d'être obligé, par des obstacles, à rebrouffer dans un chemin où il alloit se perdre ? Il ne faut pas s'étonner si la plupart des hommes n'obtiennent pas ce qu'ils veulent; ils ne veulent pas ce qu'ils devroient vouloir; & le plus souvent même ils ne savent pas ce qu'ils veulent.

La



La Sageſſe conſiſte à ſe propoſer le but auquel on doit tendre, & à choiſir les moiens qui y conduiſent le plus ſurement. Les gens du monde ſont aſſés habiles, pour ſçavoir aller à leur but; mais trop Aveugles pour ſe propoſer le but, qui ſeul peut faire leur félicité: en courant après l'ombre, ils perdent la réalité.

La plûpart des gens ont ſi peu de ſujet d'être contens d'eux-mêmes, & le ſont ſi peu en effet, que toute leur attention ſe partage entre ſe cacher à eux-mêmes, & ſe déguiſer aux autres: Ce qui leur plaît le moins, c'eſt ce qu'ils affectent de louer; ce qu'ils aiment le plus, c'eſt ce qu'ils font ſemblant de mépriſer; & peu à peu ils parviennent à ne ſavoir eux-mêmes, ni ce qu'ils ſont ni ce qui leur convient. De là viennent leurs ennuis, leurs irréſolutions & leurs inquiétudes. Quand on a à cœur un plan, on a toujours à faire; & quand on l'a bien dreſſé, on ne le change pas, & par là on ſe trouve au deſſus de l'ennui & de la légèreté.

So-



Socrate donne sur ce sujet d'excellentes leçons dans le V. Liv. des Loix. „ Pour réüffir en tout, dit-il, le Proverbe est de ne point trop entreprendre.

„ Sa pensée est, qu'on doit se proposer un but convenable à ses Talens, & à sa Condition, & dès là se borner à ce qui rendra plus capable de remplir sa destination.

„ L'esprit humain, dit-il, est trop borné, pour s'acquitter parfaitement de tout ce qu'il veut, & pour faire excellemment tout ce qu'il doit. Un homme se destine au Gouvernement de sa Patrie; Dès là, comme il n'aura point assez de loisir pour battre le fer, ni pour conduire la charuë; il auroit encore trop à faire, s'il se propofoit d'acquérir toute la fécondité, la souplesse, la beauté d'imagination, qui fait le Poëte. On sera charmé de lui, lors qu'il travaillera avec application à se rendre excellent Magistrat, grand homme de Guerre, bon Citoyen, & qu'il s'animera à toutes les Vertus de justice

tice



„ tice , de bravoure , de générosité ,
 „ de tempérance essentielles à son
 „ Etat.

„ Tout homme , *dit-il, ailleurs,*
 „ qui ne fait pas entrer la Vertu
 „ dans son Plan de Vie , la passe
 „ en aveugle jouët des événemens.
 „ Personne ne vit avec plus de dou-
 „ ceur que ceux qui la pratiquent
 „ constamment , & ne meurt avec
 „ plus de consolation. La soif ron-
 „ geante des Richesses & de l'Auto-
 „ rité , peut même porter son in-
 „ fluence au delà du trépas , &
 „ contribuer dans les Enfers , au su-
 „ plice des Avars & des Ambiti-
 „ eux.

Il n'est pas rare de voir un hom-
 me d'un génie médiocre , réussir
 mieux , dans le même genre de vie ,
 qu'un autre d'une beaucoup plus
 grande habileté. Le premier ne
 perd point de vuë , son but ; Le
 second par un effet de l'étenduë
 même de son Esprit , jointe à sa
 vivacité , entreprend plus de choses ;
 en même tems que par la bonne
 opinion qu'il a de lui même , il se
 permet des distractions & des écarts ,
 sans en appréhender les suites.

XV. La



XV. La Volonté de l'homme, ^{le Causes} détermine encore par d'autres Cau- ^{impulsi-} ^{ves Inte-} ^{rieures &} ^{Exterieu-} ^{res.} ses que les Causes finales ; elle se détermine par des Causes différentes de l'idée d'un bien dont on se propose de jouir. Ainsi les discours, l'air, le ton de voix d'une personne ; une Musique, une promenade, une lecture, nous rendront de bonne ou de mauvaise humeur ; répandront dans notre cœur le trouble ou la tranquillité, & suivant ces différens états, nous formons des projets différens & nous nous déterminons différemment. On appelle *Impulsives* les Causes qui contribuent ainsi à nous déterminer : Toute cause Finale est bien *Impulsive* ; mais par les exemples que nous venons d'alléguer, il paroît que toute *Impulsive* n'est pas Finale.

Mais il faut remarquer que les Objets extérieurs n'ont d'efficace sur nous, qu'en vertu de certaines dispositions, conformes à leur nature ; Les menaces plient un cœur timide, les bienfaits touchent une ame généreuse ; au contraire un homme de cœur s'irrite par les menaces, & les

ser-



services ne font qu'augmenter la fierté, de ceux qui s'imaginent que tout leur est dû. Ces dispositions intérieures, d'où les causes du dehors tirent leur efficace déterminante, sont appellées *Causes Impulsives Internes*; Il est bien manifeste que les unes ne vont point sans les autres, & qu'elles ne peuvent rien que par leur union.

L'Amour de nous-mêmes est le fondement intérieur dont tous les motifs tirent ce qu'ils ont de force; car si nous ne nous aimions point, tout état nous seroit indifférent, & aucun objet ne s'attireroit notre préférence sur un autre. Mais suivant que l'amour de nous-mêmes est plus éclairé ou plus grossier, plus élevé ou plus rampant, nous nous trouvons sensibles à différens motifs. La simple connoissance de la beauté de la Vertu, détermine l'un à s'y attacher; un autre a besoin que l'on y joigne la Majesté du Législateur. Un troisième n'aime pas assez sa perfection pour se rendre à ces motifs, si l'on n'y ajoûte des Promesses. Il y en a, dont les habitudes sont trop for-



fortes pour obtenir qu'ils les corrigent , à moins qu'on n'y employe les menaces ; L'un tiendra ferme contre les menaces éloignées , qui cédera aux *prochaines* ; & enfin celui que les menaces trouvent inébranlable pliera sous les *Coups*.

L'Amour propre entre par tout , & on a donné prise aux Libertins en posant en fait , qu'afin qu'une action soit véritablement vertueuse , l'amour propre n'y doit avoir aucune part : car ils adoptent ce principe , pour en conclure que la Vertu est une chimère ; & que ceux qui passent pour les plus gens de bien , n'en ont que la simple apparence , par laquelle ils imposent à eux-mêmes & aux autres. *Ce n'est pas l'amour de la chasteté , c'est l'amour propre*, (disent-ils) *qui fait qu'on s'offense de certaines expressions*. Mais l'amour propre s'en offenserait-elle , si elle n'aimoit pas la chasteté ? ou par amour propre , ferait-on semblant de s'offenser de ces expressions ; si on n'aimoit à passer pour avoir de la pudeur & de la modestie ? On les estime donc , & pourquoi n'aimerait-on pas ce qu'on



estime ? C'est un sophisme que d'opposer des choses , à la vérité très-différentes , mais qui s'unissent parfaitement.

Il y a bien de la différence entre aimer un Objet , sans que ce soit en vuë de quelques utilités que nous esperons d'en tirer ; & l'aimer sans que l'amour de nous-mêmes , entre pour quoi que ce soit , dans l'attachement que nous avons pour lui. Un Père aime sans contredit ses enfans de la première manière , lors que sur le point de mourir , il leur donne ses conseils , il leur distribue ses biens , & il en règle la destination ; & en général un mourant aime ses héritiers dans ce sens-là. Mais comme il goûte une satisfaction à les aimer ainsi , cette satisfaction même l'affermir dans la bonne volonté qu'il a pour eux. Aimer, c'est estimer avec plaisir , & l'amour de nous-mêmes entre toujours pour quelque chose dans le plaisir qu'on trouve à faire ce que l'on conçoit raisonnable. Quand donc on dit qu'on aime un objet pour lui-même , c'est dans le premier sens , & non pas dans le second.



La Vertu mérite notre attachement, indépendamment de la récompense. A la vérité elle lui convient, & en un certain sens, elle lui est due; mais à condition qu'elle n'en fasse pas son principal objet.

On est fondé à croire que l'intérêt est le principe des sentimens d'un homme, quand il se borne à approuver les Vertus qu'il a intérêt de louer.

Un Etre Intelligent & capable de vouloir, qui ne veut rien, qui est indifférent à tout, indifférent à soi même, est une supposition contradictoire. Cet Etre, s'il se déterminoit à cette indolence, mépriseroit les présens du Créateur, & se rendroit coupable de la plus noire ingratitude.

Un homme donc ne peut se dépouiller absolument de soi-même. Lors qu'il aime un objet intelligent, & qu'il souhaite de lui plaire, pour en recevoir des biens, son intérêt le fait agir, c'est le principe de ses desirs. S'il l'aime par reconnoissance, & s'il souhaite de lui plaire, à cause des biens qu'il en a reçu, son

F 2 affect-



affection est moins intéressée, mais il continuë à l'aimer ; car sans cela, il ne seroit pas sensible au bienfait ; mais quand on se fait un plaisir d'estimer les perfections d'un Bienfaiteur ; que son idée charme & s'empare de l'admiration, sans qu'on ait besoin de s'y exciter, par le souvenir de ses faveurs, & moins encore de s'y animer par l'esperance de leur continuation ; alors on l'aime pour lui même ; & on n'a pas lieu d'en douter, lorsque l'idée de son approbation, & le bonheur de s'en approcher, remplit la capacité qu'on se trouve de souhaiter. On l'aime pour lui même, quand on ne l'aime pas pour des biens différens de lui, que l'on en espère.

Lors qu'une Relation de l'Asie nous présente un Prince, orné d'un grand nombre d'excellentes vertus, nous nous faisons un plaisir de l'estimer, notre Cœur s'y attache, nous concevons de la haine pour ses ennemis, nous lui souhaitons toute la félicité dont il est digne, nous prenons part à celle qu'il possède. En vain dira-t-on, que c'est dans l'es-



l'espérance qu'une si belle idée animera ceux qui nous gouvernent à la prendre pour modèle ; c'est trop raffiner. Notre Cœur s'y livre sans le secours de ces motifs.

Dieu qui se présente sous l'Idée de Bon, d'Aimable, de Bienfaisant, plus souvent que sous toute autre ; nous appelle par là à le souhaiter, & à nous attacher à lui, comme à notre bien, & tout mouvement intéressé n'est pas condamnable. On peut même ajouter que l'idée de Bonté, présente son Infinité avec plus d'étendue qu'aucune autre ; parcequ'elle est toute libre, qu'il ne nous doit rien, qu'il n'a aucun besoin de nous, qu'il veut rendre notre bonheur Eternel en durée ; Infini en Nature, autant que notre nature le comporte, puis qu'il veut le donner lui-même ; Infini parce qu'il nous fait l'honneur de nous demander notre Cœur, de l'agréer, quoi qu'infiniment au-dessous de lui, d'attendre notre conversion & d'oublier nos renvois dans sa Miséricorde. Il n'y a que l'Infiniment Infini qui puisse porter si loin la Bonté.

Un Bienfait reçu fait plaisir ;
F 3 c'est



c'est son premier effet ; mais il n'est pas moins naturel que, reçu par un Cœur bien disposé, il y fasse naître la reconnoissance. Cette reconnoissance plaît par elle-même, on s'aplaudit de la sentir, & d'en être pénétré, on sent qu'elle est belle, & on la trouve belle par tout où on la voit. Pour la louer, pour l'aimer, pour la trouver très juste & très due, son idée suffit, sans qu'il soit nécessaire d'appeler au secours de cette idée, la reflexion sur de nouveaux bienfaits que l'on s'attirera par là ; car en ce cas, la reconnoissance tient de l'Hypocrisie ; & en faisant semblant de remercier, on demande ; si on comptoit de n'obtenir plus rien, on se dispenserait de rendre grâces.

Le Peuple Romain, qui n'aimoit ses Dieux que par intérêt, sur le bruit de la Convalescence de Germanicus, fait retentir ses Temples d'actions de grâces ; mais à la nouvelle de sa Mort, il traîne leurs simulacres par les rues.

Au contraire un Criminel repentant & justement condamné, bénit ses

Juge



Juges, & loué le soin qu'ils prennent de la Société, en prévenant l'effusion du Vice, par le supplice des coupables.

Les hommes sont si peu accoutumés à développer leurs sentimens intérieurs, qu'il est mal aisé de les faire entrer sur ce sujet, dans ce que l'on pense. Si l'on ne s'aimoit pas soi-même, l'on seroit indifférent à tout. Ce n'est pas en vertu de quelque réflexion; c'est par un penchant imprimé par le Créateur, & dont on n'est point maître, que chacun prend intérêt en soi; ce penchant est le grand mobile, & le premier ressort de tous les autres, son effet est immédiat, il produit son effet sans donner le tems de solliciter son secours. Demandés à une personne, si elle souhaite l'approbation de Dieu? Elle répondra sans doute, que rien ne lui paroît plus précieux; & il se peut que cette réponse vienne du fond du cœur. Continué à lui demander, d'où vient que cette approbation lui paroît d'un si grand prix, & qu'elle en fait tant de cas? N'est-ce pas à cause des récompenses dont elle sera



suivie : Cette réponse lui paroîtroit trop mecenaire, elle en auroit honte : C'est un honneur, c'est une grace qui charme par elle même ; une telle idée s'empare immédiatement de la sensibilité d'une Intelligence raisonnable ; elle l'intéresse vivement, sans qu'elle ait besoin de le demander, *y trouverai-je mon compte ?*

Mais si l'on s'avisoit de demander à un homme si vivement pénétré du bonheur d'obéir à Dieu, & d'en être approuvé : *Ces idées vous toucheroient-elles également, si vous saviez que c'est là tout ce qu'on peut souhaiter de la part de Dieu, & que dès là on ne doit rien en attendre ?* Cette demande renfermeroit des idées contradictoires ; plus on y penseroit, moins on y trouveroit de sens, par conséquent elle ne mériteroit aucune réponse. Ce seroit une Question également absurde & téméraire.

Monsieur Bayle s'est avisé de supposer une Dame, qui n'ayant point de Religion, ne règle sa conduite ni par l'idée de récompense, ni par cel-

le



le des punitions qui sont réservées dans l'autre vie, mais possède tout ce qui peut faire l'ornement de son sexe, par goût pour l'honnête, & pour la bienfaisance; & est Juste, Charitable, Sobre, Poli, Attentive: il trouve ces vertus beaucoup au dessus d'une Chrétienne à qui l'idée de Dieu, & la connoissance de ses Loix, fait aimer toutes ces Vertus. Mais sans lui faire de contestation sur la vérité d'une Idée dont il est le Père, & qui est toute de sa façon, il me paroît qu'il se trompe du tout au tout, dans le parallèle des caractères de ces deux personnes. L'Une est à elle même son Idole, elle vit régulièrement pour jouir du plaisir de s'applaudir à elle même; & sur quoi fondé ce grand cas qu'elle fait de sa personne? Ouvrage du hazard; née pour mourir bientôt, & si ignorante qu'elle ne sait d'où elle vient, ni où elle est, ni où elle va. L'Autre trouve à bien vivre une satisfaction d'autant plus grande, qu'elle tient de Dieu même, son Créateur qu'elle adore, les règles de bien vivre, & que ce Créateur qui n'a besoin de

F 5

quoï



130 IN LA LOGIQUE
quoi que ce soit, veut bien agréer
dans sa grande bonté l'empressement
qu'elle sent à lui obéir. Sa satisfac-
tion devient à ses yeux d'un prix
infini; parce que le pouvoir dont
elle use, est un pouvoir reçu de son
Dieu, & que par le bon usage qu'elle
en fait, elle lui donne des mar-
ques de son dévouement, & d'un
dévouement infiniment juste. Dieu
voit les adorations de l'une, qui
ne s'aime, ne s'estime, & ne prend
plaisir dans ce qu'elle fait, que parce
qu'elle rapporte tout à son Créateur;
& que voit-il dans l'autre? un Etre
tiré du néant qui rapporte tout à soi,
& ne fait rien que pour grossir l'i-
dée qu'il a de lui même, sans en
pouvoir alléguer de justes fonde-
mens.

On demande, si toutes les fois
que notre Ame se détermine, c'est
toujours par l'entremise de quelques
motifs, & il en est, qui de cette
supposition, concluent que la volon-
té ne se détermine point elle même,
mais qu'elle est une puissance toute
passive, & toujours déterminée par
des motifs.

Je



Je remarque là dessus que la volonté se détermine quelque fois elle même, sans qu'aucun motif la fasse pancher d'un côté plutôt que de l'autre. L'orsqu'en jouant aux Dez, je me détermine à dire Pair plutôt qu'Impair, je puis me déterminer à ce Jeu par le plaisir que j'y trouve, & que l'habitude m'y fait trouver; mais je n'ai l'idée d'aucun motif qui m'engage à dire pair, plutôt qu'impair, ni à dire Rouge plutôt que Noir, l'orsque je fais dépendre mon gain du choix de l'une de ces couleurs plutôt que de l'autre.

J'ai toujours aimé l'exercice, & j'ai trouvé qu'il m'étoit nécessaire, à Groningue: je sortois par une porte & je rentrois par une autre; je me déterminois à la droite, & à la gauche, sans consulter aucun motif.

Au lieu de dire, que des motifs nous déterminent, on parleroit souvent plus juste, si on disoit qu'on se détermine soi même, ensuite de notre attention sur des motifs que nous avons examiné très souvent. Nous sommes en pouvoir de suspen-



de notre détermination, de comparer deux choix, de combiner divers partis, & d'en faire durer l'examen plus ou moins de tems : & lorsque nous acquiesçons à un certain motif, lui donnons-nous la préférence sur d'autres par le secours de quelques motifs ? faut-il qu'un motif nous ait déterminé à suivre celui qui a fait notre détermination ? Si notre ame étoit incapable de se déterminer que par des motifs, il faudroit toujours qu'un certain motif la déterminât à se rendre à celui auquel elle se rend. Mais le Second motif qui rend la volonté docile au premier, devroit lui même tirer sa force d'un troisième &c.

Si pour éviter cette succession infinie, on prend le parti de dire, que le dernier motif, qui a produit la détermination de l'Ame, l'a déterminé nécessairement ; ou si l'on suit le mot de Nécessité, pour y substituer celui de certain, & d'inévitable dans le cas présent, & la présente constitution de l'ame ; on réduit la liberté à une capacité, non de se déterminer elle même, dans le cas présent.



font d'une autre façon , & de prendre un autre parti , mais seulement à une capacité de céder dans d'autres circonstances , & dans d'autres dispositions à des motifs tout différens. Telle est la Nature , telle est la constitution qu'elle a reçu de son Auteur , qu'en vertu de cette constitution qui a un rapport invariable avec celle de l'Univers , toutes les fois qu'elle veut d'une certaine manière , il étoit certain & déterminé qu'elle voudroit ainsi ; & quand elle voudra autrement , c'est parce qu'il étoit aussi certain , & déterminé , qu'elle voudroit d'une certaine façon. Elle ne s'est point donné à elle même sa Nature & sa constitution , & il n'est pas en son pouvoir d'y faire des changemens. Il faut qu'elle accouche dans le tems précis , précisément de ce dont sa Nature étoit grosse , & doit accoucher très certainement dans le tems déterminé ; faite dès le commencement de son origine , pour sentir naître en elle une telle & telle Volonté.

Pour éviter l'Erreur sur ce sujet , il est encore très nécessaire de
dis-



134. IVLA LOGIQUE PART
distinguer la signification de deux
mots favoris, à un Parti moderne
de Philosophie ; RAISON SUFFISANTE.
Le terme de *Raison* a quelque fois la
même signification que celui de *Cause*
se. Et alors par une *Raison suffi-*
sante, il faut entendre une Cause
qui ait tout le pouvoir nécessaire
pour produire son effet, ou qui pos-
sède tout ce qu'il faut pour la pro-
duction ; & souvent aussi afin de
pouvoir dire qu'une *Action* a eu pour
sa Cause une raison suffisante, il faut
en pouvoir alléguer une, qui porte
des Caractères suffisans de Sagesse &
qu'elle a été l'effet d'une détermi-
nation sage, en ce sens : dire que
l'Esprit de l'homme ne peut se dé-
terminer que par des Raisons Suf-
fiantes ; ce seroit dire qu'il ne se dé-
termine jamais que sagement, &
c'est de quoi il est fort éloigné. L'A-
me est toujours en pouvoir de se
déterminer sagement, & voilà pour-
quoi lors qu'elle prend un autre par-
ti, on la blâme & elle se rend con-
damnable ; & elle prend de tels par-
tis, tantôt par pure négligence, par
paresse d'examiner, par lassitude,
par



par impatience , par précipitation ,
parce que ce que sa passion lui pré-
sente , lui plait d'avantage que ce
que la raison lui ordonneroit. Deux
jeunes hommes disputent : l'un d'eux
prend le parti de la Modestie ; l'au-
tre se laisse éblouir par sa vanité ,
& se donne des airs condamnés par
des Auditeurs de bon sens.

Les Motifs qui les déterminent si
différemment , sont d'une force su-
ffisante : & d'où tirent-ils leur for-
ce , ou d'où naissent leurs effets ?
L'un d'eux a un choix bien réglé ;
l'autre à un choix étourdi. Si le
premier avoit voulu , il ne tenoit
qu'à lui de s'écarter des bornes qu'il
s'est prescrites : & pourquoi l'autre
est-il blâmé ? parce qu'il ne tenoit
qu'à lui d'être plus Sage. Quelles
sont les Causes de ces choix ? Cha-
cun est cause du sien : la Volonté
fait elle même ses déterminations ,
& n'a pas besoin d'un second mo-
tif qui la détermine à se ranger au
premier. La Volonté est louable
dans l'un des cas , parce qu'elle a
fait choix de celui qui méritoit d'être
choisi. Et dans l'autre , elle est
blâ-



blamable, parce qu'elle a acquiescé à ce qu'à qui elle auroit pû refuser son acquiescement ? A qui attribuer ces déterminations ? A quoi les attribueroit-on qu'au pouvoir que l'Âme a reçu de se déterminer elle-même ? pouvoir qui n'en auroit que le Nom, si l'Âme ne pouvoit pas se déterminer à bien choisir, & se passer aussi d'un Examen assez attentif, & assés Sage. Ce sont ici des Vérités d'expérience intérieure ; les habitudes affoiblissent ce pouvoir, les actes réitérés les fortifient ; c'est de quoi encore chacun peut se convaincre.

Occasion. XVI. Lors que la facilité du succès nous détermine à entreprendre un dessein, parce que nous nous trouvons dans des circonstances favorables pour son exécution, cette espèce de Cause impulsive s'appelle *Occasion.*

On appelle aussi *Occasion* en général ce qui a donné lieu à quelque effet, soit que cet effet en ait été produit en partie, soit qu'il faille le rapporter à de tout autres causes. La Doctrine de l'E-

lève ou même des Châtiments, soit bien



vangile a été une occasion de dissensions, de haines, de cruautés; Mais ces dissensions, ces haines, ces cruautés avoient des principes fort différens de ceux de l'Evangile. Cependant on parle de l'occasion comme d'une cause, & l'Ecriture Sainte même en use ainsi sur ce sujet. JESUS-CHRIST dit qu'il est venu apporter, non la paix, mais l'épée Matth. X. On lit encore que Dieu enduret le cœur de Pharaon, parce qu'il abusa des occasions que Dieu lui présentoit pour se corriger, & que son obstination en devint plus atroce.

Rom. XI. 30. 31. *Vous avez obtenu miséricorde à cause (à l'occasion) de l'incrédulité de ceux-ci. Ils n'ont pas cru maintenant à cause (à l'occasion) de la miséricorde qui vous a été faite.*

XVII. Quand les raisons qui nous déterminent, se tirent des qualités de la personne qui est l'objet de notre Action, le Mérite en est la Cause Impulsive. Ce mot de Mérite se prend en bonne & mauvaise part: car on mérite des Châtimens, aussi bien

Mérite



bien que des Récompenses. L'un & l'autre de ces mérites est moins dû aux Talens, avec lesquels on est né, qu'à l'usage qu'on en a fait. Le mérite suppose les Talens, mais les Talens ne l'achèvent pas. Loin de l'achever ils déposent même contre ceux qui les possèdent, non seulement quand ils en abusent, mais encore quand ils négligent d'en faire l'usage qu'ils devroient. Le Vrai mérite est rare. Dans la plupart de ceux qui en ont, il n'est que médiocre. Les plus zélés s'arrêtent, se lassent, ou se distraient par les objets, ou mortifiants, ou agréables qu'ils rencontrent en chemin.

gle. XVIII. Une Cause Intelligente & libre, pouvant varier ses actions, quand elle les forme sur de certaines idées, la Cause qui la détermine s'appelle *Règle*; & si elle vient d'un Supérieur elle porte le nom de *Loi*.

La Liberté a tant de charmes, c'est un si riche présent, qu'il ne faut pas s'étonner si l'homme en fait tant de cas, & en est si jaloux; les Loix qui la resserrent, ont par là

la quelque chose de pénible, & presque de mortifiant. Mais pour engager l'homme à les suivre, il lui en faut si bien faire sentir l'éclat, & si évidemment connoître le rapport avec l'excellence de sa nature, qu'il s'y détermine lui même, & qu'il en fasse son choix : Un tel choix est la perfection de la Liberté : alors il fait ce qu'il veut, & il veut comme il faut vouloir. Nous avons reçu la Liberté pour suspendre nos jugemens, jusques à ce que l'évidence nous y force, & nos résolutions, jusques à ce que l'équité nous y détermine. La porter plus loin, c'est en abuser. Son usage consiste à nous mettre en état de choisir, & à donner un prix à notre choix.

Qu'est-ce que la Loi ? C'est la droite Raison. Qu'est-ce que se soumettre à la Loi ? C'est préférer la gloire de vivre raisonnablement, à la flétrissure d'être déraisonnable. La Loi est une Lumière qui nous éclaire : Quelle fureur que de s'y refuser, & de lui préférer les ténèbres & ses fantaisies ? Ce sont là
des



des principes que ceux qui traitent la Morale ne devoient jamais perdre de vûë.

Mr. LOCKE sur cette relation, Liv. II. XXVII. 4. & suivants.
 „ La plûpart de ceux qui violent les
 „ Loix naturelles, se figurent qu'ils
 „ se reconcilieront un jour avec ce-
 „ lui qui en est l'Auteur; & par
 „ rapport aux Loix Civiles, ils se
 „ flattent souvent de l'impunité. Mais
 „ quiconque peut prendre plaisir à
 „ la Compagnie des hommes, avec
 „ une insensibilité pour leur mé-
 „ pris & pour leur dédain, est un
 „ composé bizarre de contradictions
 „ incompatibles. Les particuliers
 „ ont à cet égard une Authorité de
 „ Législateurs. Les relations des ac-
 „ tions humaines avec la Loi, font
 „ le Sujet des traités de Mora-
 „ le.

S. II. Ch. XIX. Nous avons déjà parlé de
 III. E- l'Exemple, mais nous ne l'avons pas
 xemple. encore considéré comme Cause. Un
 bon exemple nous met devant les
 yeux, & nous fait sentir toute la
 beauté de ce que la Loi ordonne,
 sans accompagner cette beauté d'au-
 cune



cune apparence de contrainte. Un homme, qui vit bien, ne nous ordonne pas de l'imiter; il nous y invite, & encore si tacitement, qu'il nous laisse le plaisir du choix très-entier. Rien n'est plus propre que le commerce des honnêtes gens, pour nous guérir de nos préventions contre la Vertu: En les fréquentant nous nous convainquons, que ce qui nous avoit paru triste, est aimable, & que ce que nous avions crû pénible, est aisé; de sorte que, loin d'avoir besoin d'efforts pour faire comme eux, il en faudroit au contraire pour s'empêcher de les imiter.

L'Exemple est d'une grande efficacité, parce qu'il frappe plus vivement que le Précepte: car la Règle ne s'exprime qu'en termes vagues, au lieu que l'Exemple fait naître des idées déterminées, & met la chose sous les yeux. On en sent mieux l'horreur lors qu'il est mauvais; & quand il est bon, il entraîne à l'imitation, parce que l'homme, soit par la disposition de sa machine, soit par habitude, & par des suites de son éducation, est très-porté à imi-

10 II 2
3 III
10000

9000



142 LA LOGIQUE
imiter. Outre cela, son amour pro-
pre ne veut pas céder à autrui, &
sa paresse est sans excuse, quand il
voit que les autres ont fait, aisé-
ment & avec plaisir, ce qu'on lui
demande. Je rapporte à plus d'une
cause l'efficace des Exemples, & le
Penchant de l'homme à imiter, que
plusieurs se contentent de regarder
comme un Instinct de la Nature seule,
ou comme l'effet de la constitution
des organes, & un jeu de la ma-
chine. Je conviens que la construc-
tion des organes nous donne une
grande facilité à copier ce que nous
voyons faire; mais je doute qu'elle
soit la seule cause de la pente qui nous
entraîne à nous mouler sur les au-
tres, & il me paroît que l'éduca-
tion y a une très-grande part. C'est
une vérité d'expérience, & d'expé-
rience très-fréquente & très-facile
à remarquer, que les mouvemens
qui ont été produits en même tems,
par la rencontre fortuite de deux cau-
ses, ne se séparent pas facilement,
& ne reviennent pas l'un sans l'au-
tre; mais renaissent ensemble sans
avoir besoin, pour renaître tous
deux



deux de cette manière , de la présence des deux causes qui les avoient d'abord unis. Une seule suffit pour ramener les deux effets. Nous sentons des soulèvemens de cœur , à la vûë d'un ragout très-propre , qui a quelque rapport à un autre , ou nous avons rencontré quelque chose de mal propre. Quelque ressemblance dans l'air , ou dans les traits , ou dans le ton de la voix , ou dans la simple couleur de l'habit , nous rappelle l'idée d'une personne qui nous est chère , & nous prévient pour celle qui lui ressemble un peu. J'applique ce principe : Un enfant a faim ; on lui donne à manger : cela lui fait plaisir , parce qu'il aime à manger quand il a faim : Mais en même tems qu'il mange , il voit manger les autres , & de ces deux causes , qui agissent sur lui , l'une suffira ensuite pour ramener l'effet de l'autre ; cette vûë , dis-je , de personnes qui mangent , revenant , & ces mêmes circonstances se représentant , le desir & le plaisir , qu'elles ont accompagné , renaissent ; on a d'abord mangé en présence de ceux qui mangeoient ,



ent , & en même tems on a mangé , parce qu'on avoit faim. Dans la suite cette présence ne ramène pas moins le desir de manger , que s'il étoit produit par la simple faim. De même encore , lors que les enfans se trouvent d'humeur de courir , ils se voient environnés d'autres enfans , dont la machine est également disposée , & qui courroient quand même ils seroient seuls. Dans la suite , la vue des autres qui courent , fait naître la pensée de courir avec eux ; pensée , qui d'abord n'avoit eu , pour toute cause , que le petillement intérieur des Esprits.

Mais parce qu'un bon Exemple , un Exemple à suivre , est lui-même l'exécution d'une Loi , il est évident qu'avant que de prendre un Exemple pour modèle , il faut l'examiner sur la Loi. C'est ce que l'on ne fait guère : on devroit se régler sur les Loix , mais on se forme seulement sur les Exemples. On aime à les supposer bons , dès que des personnes que l'on aime & que l'on respecte les donnent. Les Pères se font donnés des entorses , & se font éva-



évaporés dans des subtilités peu raisonnables , pour justifier tout ce que l'Écriture nous rapporte des hommes qui ont été illustres dans le Peuple de Dieu ; & tous les jours on s'autorise de l'exemple des Grands , comme si ceux de tous les hommes , à qui il est le plus difficile de se mettre au dessus de l'Erreur , éblouis comme ils sont de leur propre grandeur , souvent mal élevés, & toujours environnés de dangereux flatteurs, n'avoient qu'à choisir, pour choisir bien. Quand ils s'élèvent à des Vertus délicates, pénibles, & dont leurs semblables se dispensent, alors leur exemple doit couvrir de honte ceux qui ne le suivent pas, quoi qu'ils ne puissent pas négliger leur devoir aussi impunément.

J'avoué que les flatteurs & l'impunité servent à relever les Vertus des Grands, & rendent leurs fautes plus excusables. Mais il n'est pas moins vrai que l'influence de leur exemple sur les autres, qu'ils ne manquent jamais d'entraîner, comme par une espèce de contagion,



devroit les rendre plus attentifs à leurs devoirs ; par un seul écart on peut dire qu'ils se rendent coupables de plusieurs péchés, de sorte que la fortune, suivant les différentes faces, sous lesquelles on la considère, relève, excuse, & déguise les vices.

Pendant que les uns se croiront, par la supériorité de leur rang, au dessus des Règles, & que les autres prendront pour règle ceux qui n'en connoissent point, on raisonnera toujours de travers. Qu'on fasse attention à cela, & on cessera de s'étonner que je me sois tant étendu dans la première Section de cet Ouvrage, sur ces mauvais effets de la Fortune, dans ceux qu'elle éblouit, soit qu'ils la voient chez eux, soit qu'ils l'admirent dans les autres.

Jusqu'à ce que la Sagesse, disoit Socrate dans le V. Liv. des Loix, & la puissance, soient unies dans le Monde, il ne faut aucunement espérer que le genre humain, (Jouët éternel de l'ambition & de l'avarice de ses maîtres,) voie jamais la fin de
ses



ses calamités. C'est ce qui lui faisoit dire que tout changeroit de face, si ceux qui gouvernent, étoient philosophes. On cessera de s'allarmer de ce paradoxe, dès qu'on se sera rendu attentif à ce qu'il ajoute : Car c'est à des hommes nés pour la Sagesse d'en communiquer les fruits précieux au grand nombre, toujours trop heureux de pouvoir se conduire par des lumières d'emprunt.

L'homme se trouvant très disposé à l'imitation, il sera difficile que les mauvais exemples ne l'entraînent, s'ils sont fréquents à ses yeux, & s'ils lui deviennent familiers. A la vérité un mauvais exemple produit un effet salutaire sur un cœur qui a déjà de l'aversion pour le mal ; car ce mal, auquel il ne peut penser sans le condamner, lui donnera une toute autre horreur quand il agira sur ses Sens, ou que son Imagination, animée par une description vive & circonstanciée, se le figurera comme s'il étoit présent.

Mais afin que les mauvais Exemples produisent ce bon effet, il faut



avoir soin de ne les présenter à l'Imagination, que sous leurs côtés odieux, & de ne les proposer jamais, sans faire bien sentir ce qu'ils ont d'indigne & de rebutant. Rien n'est plus dangereux que d'en parler froidement, ou de les tourner simplement en ridicule, comme on feroit des bagatelles. Ceux qui prennent plaisir à des discours de cette nature, dépouillent peu à peu l'horreur que la conscience inspire pour le Vice; ils s'accoutument à le regarder sous l'idée qu'on le leur présente; ils le considèrent d'un œil indifférent, ou comme une foiblesse légère, ou comme une matière à plaisanter.

Que n'auroit-on point à ajouter sur ceux qui s'empressent à le justifier, ou à le couvrir des couleurs du devoir & de la vertu! C'est par là que les idées du faux honneur, idées ridicules en elles mêmes, autant qu'injustes, se sont établies dans les cœurs de ceux qui ne savent pas raisonner, au point de n'en pouvoir être déracinées.

- Dès



Dès que l'on s'est familiarisé avec l'idée du vice, on se familiarise bientôt avec le vice même; & comme les personnes hideuses cessent de le paroître, que les yeux n'en sont plus offensés, & qu'on cesse de sentir de l'éloignement pour elles, par l'habitude qu'on s'est faite de les voir, & de les souffrir; il en est de même du Vice; un grand secours pour l'Innocence c'est de ne le connoître pas.

Socrate avoit bien raison de dire (L. III. des Loix.) „ Quel éguil-
 „ lon à la Contenance, que de voir
 „ Jupiter seul éveillé, lors que tout
 „ est enseveli dans un profond silen-
 „ ce, & qui d'aussi loin qu'il ap-
 „ perçoit Junon, lui crie, que la pré-
 „ mière fois qu'il avoit senti les
 „ flammes de l'amour, à l'insceu de
 „ leurs parens, sa passion pour elle
 „ avoit été moins ardente! Mars &
 „ Venus enchainés par Vulcain;
 „ mille autres images dont l'esprit
 „ est à tout moment sali, dans la
 „ lecture des Poëtes, allumeront un
 „ feu criminel dans le sein le plus
 „ innocent & le plus chaste. Com-
 „ bien



„ bien feroit-il plus à propos de
 „ mettre devant les yeux des jeunes
 „ gens, l'exemple des grands hom-
 „ mes qu'on a vû réservés même sur
 „ les plaisirs permis! L'un en se
 „ frappant la poitrine disoit: *Desirs*
 „ *tumultueux, calmés vous; & voir*
 „ *mon cœur, souvenés vous des victoi-*
 „ *res, que vous avés souvent rempor-*
 „ *tées sur vous même.*

A force de voir le mal on cesse
 d'en être frappé; peu à peu il pa-
 roit moins odieux, & à la fin il ne
 le paroît plus, & on en soutient
 la vûë sans aucune peine. Dès-là
 on fait plus, on s'en accommode,
 & par complaisance ou par inté-
 rêt, on se dispose à l'imiter. *Di-moi*

qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es:
 C'est un ancien Proverbe. *Vous ne*
sauriez manquer de sentir la suye, si
vous êtes toujours avec ceux qui en
sont couverts: c'est une sentence
 d'Epictète. On met sa vertu en

Lettres de Buffi. On a dit ingénieusement qu'à force
 de ne trouver rien qui vaille en son
 chemin, on devient rien qui vaille
 soi même.



Il ne faut pas une médiocre force d'esprit, pour pouvoir se soutenir dans des maximes qu'on s'est fait, quand on est environné de gens qui ne les suivent point, & qui entraînent même à les violer; On est effrayé d'être seul; on est élevé à imiter ce qu'on voit faire; & on n'ose presque plus compter sur ses lumières, quand elles sont condamnées par tout le monde.

On ne peut assez s'étonner de ce que peut l'exemple d'une personne d'autorité, & de son efficace à brouiller les idées, quand on lit dans Seneque même, *Catoni ebrietas objecta est, at facilius efficiet, quisquis objecerit, hoc crimen honestum, quam turpem Catonem.* „ On a accusé Caton d'aimer trop le vin; „ mais en parlant ainsi de lui, on fait „ plutôt l'apologie de ce penchant, „ que la censure de ses mœurs; & „ il ne sauroit y avoir de honte à „ l'imiter, pourvû qu'on l'imité „ bien.

Un Historien peut faire beaucoup de mal en présentant des exemples de vice, sous de certaines faces qui

De Tranq.
An. pag.
15.



en cachent l'horreur. Quinte Curce s'applique à faire d'Alexandre un objet continuel d'admiration ; son humeur inquiète, son ambition insatiable, sa fantaisie de renverser tout ce qui ne plie pas sous lui, le goût qu'il trouve au carnage ; tout cela, c'est Grandeur d'ame, Vigilance infatigable, Intrépidité ; par là il s'est mis au dessus des foiblesses les plus universelles, la crainte de la douleur & de la mort. En voilà assez pour entraîner un homme féroce à l'imitation d'Alexandre ; pour lui faire chercher sa gloire dans des chimères, & trouver son plaisir à renverser ce qu'il voit établi, & à relever ce qui lui paroît dans l'abaissement.

Un homme illustre prétend qu'il faut croire sans examiner. Un autre dont le nom n'est pas moins célèbre, donne dans le Pyrrhonisme & dans l'Irreligion. On s'attache à l'un ou à l'autre de ces Modèles, & l'on donne dans la superstition ou dans le libertinage ; au lieu de s'attacher uniquement à l'examen des choses, ce qui seroit facile & sûr ;



on aime mieux se déterminer sur la supposition du monde la plus obscure, & la plus incertaine, savoir qu'après ceux dont on a trouvé à propos de faire l'objet de son admiration, il n'y a rien à voir: & d'où fait-on que les préjugés, l'humeur, la paresse, la précipitation, la vanité, le plaisir de contredire, la politique enfin n'a point eu de part, ou même n'a pas eu la plus grande part, à des sentimens qu'on croit assez autorisés par les noms de leurs Auteurs?

Ce n'est qu'après bien des réflexions sur la sottise des hommes, que j'ai enfin compris, comment il se pouvoit faire que des gens graves ne se fissent aucun scrupule, & ne s'allarmassent point, sur les mauvais effets que peuvent produire dans le cœur de la jeunesse, les idées de tant d'ordures, qu'elle se rend familières dans l'étude de la Fable & la lecture des Poètes. Il me semble qu'il vaudroit mieux leur apprendre, par un silence plein de pudeur, que ces idées doivent déjà faire souffrir un cœur honête, qu'il

Gustav doit



doit s'en effaroucher, & en détourner incontinent la vûë: Mais, au lieu de cela, on les leur inculque, on les leur réitère, on les questionne là-dessus, dans des leçons qu'on commence par la priere. Est-ce que la Langue Latine sanctifie tout? Ceux qui la regardent comme la Langue de l'Eglise n'en tombent pas d'accord, combien moins ceux qui font profession de ne la croire pas plus sainte que les Langues les plus vulgaires?

On abuse des exemples les plus saints. Les Apôtres abusoient de celui d'Elie, & on abuse aussi de ceux de Jesus-Christ même. *On lit bien qu'il a pleuré, mais on ne lit pas qu'il ait ri*, disent quelques personnes: ils osent conclure de là, qu'il ne faut jamais rire. On leur feroit plaisir d'en tirer cette conclusion qui rendroit vénérable leur mauvaise humeur.

C'est sur la Loi qu'il faut examiner les Exemples, pour en juger exactement, & ce n'est point par les Exemples qu'on doit décider du sens de la Loi. C'est aux actions
à



à se former sur elle, & non pas à elle à se plier, pour être conforme aux actions. Dans les cas mêmes, où l'on est fondé à supposer un exemple sans défaut, avant que de se croire engagé à l'imiter, il faut en examiner toutes les circonstances : Suivant qu'elles varient, elles rendent une même action physique, moralement nécessaire, indifférente ou condamnable. Jésus-Christ reprit ses Apôtres d'avoir pensé à imiter Elie. La manière dont il chassa du Temple ceux qui le profanoient, est une action qu'il ne feroit pas permis à des serviteurs & à des sujets d'imiter. Il étoit Prophète, il étoit Roi, il étoit Victime & Sacrificateur : il faudroit soutenir les mêmes relations pour être dans l'obligation, ou dans le droit, d'imiter ce qu'il a fait précisément pour les remplir.

On prend le parti de l'imitation avec trop de facilité ; souvent on feroit beaucoup mieux de suivre son propre génie, & de borner ses soins à le bien régler. Tel auroit pu devenir un Modèle, s'il ne s'étoit pas



contenté de se former sur le modèle des autres. On a plutôt fait de voir ce que font les autres, pour faire à peu près comme eux, que de se tracer soi-même une route, & de s'étudier pour découvrir ce qu'on pourroit faire de mieux.

On a reproché aux Poètes modernes d'avoir tiré leurs règles de la pratique des Anciens; on les a même accusé d'être tombés dans un cercle vicieux, en justifiant Homère par Virgile, & Virgile par Homère; suivant que l'un ou l'autre étoit critiqué.

Dès qu'on se dévouë à l'imitation, on imite les défauts, en même tems que les beautés, & cela d'autant plus, que l'un est plus facile que l'autre. Le Stile vif de Seneque a fait imiter ses phrases coupées, & ses tours, quelquefois pour le moins trop durs.

La même paresse, qui fait qu'on se borne à l'imitation, est de plus cause qu'on n'imité que ce qu'il y a de plus aisé dans le Modèle qu'on s'est choisi: C'est là une des raisons pourquoi les Copies restent tou-



jours au dessous des Originaux. La disproportion qui se trouve souvent entre le génie du Modèle, & celui du Copiste, en fournit une seconde. On est gêné dès qu'on veut fortir de son caractère; on fait mal, tout ce qu'on fait avec contrainte. L'Art paroît trop, & ne peut plus imiter la Nature dès qu'il lui est contraire.

Si on se servoit des yeux de l'Esprit, avec autant de facilité que de ceux du Corps, on découvreroit, peut-être autant de différences entre les génies, qu'entre les visages. Cicéron, qui avoit étudié avec soin les excellens Orateurs, trouve, parmi ceux qu'il place au premier rang, autant de différens caractères, que de différens noms. Or il est certain, que, dans cette prodigieuse variété de caractères, on se choisit un modèle à imiter, long-tems avant qu'on soit capable de connoître, ni son propre caractère, ni le caractère même de celui qu'on veut imiter; c'est le hazard qui, pour l'ordinaire, décide de ce qui deman-

de



devoit un choix des plus raisonnés.

On imite un homme, parce qu'on a intérêt de lui faire sa Cour. On en imite un autre, & on le regarde comme un homme accompli, parce qu'il est le plus habile dans la petite circonférence où l'on se renferme; Dès-là on s'imagine qu'on touchera presque à la perfection, dès qu'on approchera tant soit peu d'un Modèle, qui malheureusement s'en trouve infiniment éloigné. D'ailleurs, tout paroît grand, tout paroît admirable à un petit génie, dans un objet qui paroît lui présenter quelque chose de grand & d'admirable; il s'applaudit d'en pouvoir attrapper les caractères les plus indifférens; il croit même faire merveille d'en copier les défauts.

On tombe dans ce défaut par petitesse de génie; on y tombe encore, parce qu'on manque de vertus; & c'est la source de la facilité avec laquelle on se porte à imiter les Grands. On imite encore ce dont on devoit s'éloigner, parce qu'on manque de discernement, & parce



parce qu'il faut déjà posséder quelque fond de mérite pour connoître le vrai mérite.

Il faut donc commencer par étudier les Règles avec une grande application, & après en avoir aquis une solide connoissance, il faut sentir les excellents effets que produit leur observation, dans les exemples où on les a suivies. Il faut opposer ces excellents effets aux écarts où jettent l'ignorance & l'oubli des Règles. Dès qu'on se sera rendu l'esprit juste par la méditation des Règles, on se formera le goût par l'application que l'on en fera aux Exemples.

Seneque se trompe en partie quand Ep. VII. il dit, *Longum est iter per Præcepta, breve & efficax per exempla.* Il faut bien du tems pour s'instruire par les Préceptes, la voye des Exemples est plus courte & plus efficace. Elle est plus efficace, j'en tombe d'accord; mais elle n'est pas plus courte; car il faut commencer par les Préceptes, pour ne se laisser pas tromper par les Exemples.

M'ex-



M'exprimerois-je obscurément si je disois, qu'il faut mettre une très-grande différence entre *Imiter*, & *Copier*. Celui qui copie simplement, emprunte les pensées & les paroles d'un autre, & les répète comme un Echo, ou comme un miroir qui représente les traits, l'air, & les mouvemens d'un homme. Il en est même de ces serviles Copistes, comme de ces miroirs defectueux, qui défigurent, les uns plus, les autres moins, les objets qu'ils représentent, & qui leur feroient moins de tort, s'ils les défiguroient jusqu'à les rendre entièrement méconnoissables. Mais celui qui imite, comme on doit imiter, ressemble à ses Modèles, en ce qu'il a, comme eux, ses traits & son caractère propre; qu'il soutient ce caractère, & qu'il se perfectionne; qu'il se donne comme eux, les mouvemens qu'il trouve à propos: Il leur ressemble encore, en ce que pénétré des mêmes maximes il les suit sans effort, & par son propre penchant, & qu'il ne s'embarasse point de piller & d'emprunter par ci par là; mais qu'il tire tout de



de son génie , ou de sa matière même , à laquelle il donne toute son attention.

Copier scrupuleusement un Auteur , le suivre pas à pas comme un esclave , c'est le partage de ceux qui n'ont rien à produire d'eux-mêmes.

La bonne *imitation* est une continue *invention* ; il faut , pour ainsi dire , se transformer en son modèle , embellir ses pensées , & par le tour qu'on leur donne , se les approprier. Mr. des B. L. T. VIII. pag. 378.

Pour parvenir à égaler les grands hommes , il faut s'animer , par leur exemple , à mettre à profit ses propres Talens. *Mentor* Disc. XIII.

Entre les mal habiles Copistes , on peut bien donner les premiers rangs à ceux , qui sans avoir les Talens ni naturels ni acquis , se mettent en tête de devenir Auteurs : Les uns tirent d'un grand nombre de Livres , de quoi faire une Compilation : Les autres espèrent de réussir mieux à se faire un nom , en imaginant quelques idées qui leur



leur soyent propres, & à des esprits occupés de ce dessein, tout est bon, pourvû qu'il soit nouveau, & ils empruntent, de leur obstination, dequoi prêter de la force à leurs preuves, & aux défaites par lesquelles, ils éludent les objections.

Pour imiter heureusement, il ne faut pas être fort au dessous de l'Original qu'on imite. J'ai vû une imitation du *Conte du Tonneau*; on a honte de la lire. Que l'on donne son attention à comparer avec le *Speçtateur* Anglois ou sa Traduction, d'un côté le *Misanthrope* ou la *Bagatelle*, d'un autre le *Speçtateur François*; & cette comparaison fera sentir la vérité de la *Maxime* que j'avance.

L'Auteur de la *Bibliothèque Française* fait en passant cette remarque, avec autant d'élégance que de vérité; Il est ordinaire aux Copies de demeurer au dessous de leurs Originaux; le *Speçtateur François* n'a point dérangé l'ordre naturel. A cette remarque, il en joint plusieurs autres, très



très sensées & très utiles, pour tous ceux qui entreprendront d'imiter des ouvrages de cette nature. On voit par là que pour imiter avec succès, il ne suffit pas d'étudier les autres, il faut savoir s'étudier soi-même, pour découvrir sûrement ce qu'il conviendra d'imiter.

Comme on aime ce qui frappe, on s'occupe avec plaisir des grands exemples; mais la plupart des hommes n'en tirent point de fruit, parce qu'au lieu de s'en faire application, & de tâcher d'imiter ce qu'ils y trouvent de grand & de beau, ils se bornent au plaisir de les voir, ou tout au plus ils s'applaudissent de la justice qu'ils rendent au mérite, là où ils l'aperçoivent.

Une facilité à imiter est un talent séduisant, on le cultive, on se fait écouter, on se fait applaudir.

A force de copier divers caractères, on n'en a aucun, & on devient léger & sans principe, ou on mêle les bons parmi les mauvais; On se familiarise avec le caractère que l'on contrefait, & s'il est mauvais il devient plus odieux; Ce
sont



164 LA LOGIQUE
font des avis de Socrate L. III. des
Loix.

S'affujettir à l'imitation d'un seul
Modèle, est un obstacle aux grands
progrès. Cicéron, outre ses Lec-
tures, avoit parcouru l'Asie, pour
écouter les Orateurs célèbres de son
tems, & s'entretenir avec eux. Ciq.
in Bruto.

Chacun a ses Talens, peu les ont
tous.

Cicéron parle d'un *Callidius*, qui
possédoit au Souverain degré, l'art
de mettre un sujet dans tout son
jour, & de se faire écouter avec
plaisir, & qui par conséquent en-
seignoit à merveille; mais qui n'é-
toit point parvenu à s'emparer du
cœur, à l'émoûvoir, à l'entraî-
ner.

Un homme grossier & vain, s'a-
plaudit d'être grossièrement imité:
Il compte cette imitation, pour un
hommage rendu à ses Talens, & un
aveu de leur excellence. Mais un
Esprit qui pense plus juste, & avec
plus de délicatesse, ne voit pas avec
plaisir qu'on le copie mal; & il
comprend que le ridicule de ces imi-
tations



rations, mal tournées, pouroit réjaillir sur lui, parce que la multitude, qui confond tout, & ses envieux mêmes, qui voient clair, lui imputeroient d'être la source de ces imitations, & d'en avoir donné le modèle, d'être le vrai Original de ces Copies qui déplaisent.

XX. L'idée vague de Cause, re- Cause
çoit plusieurs déterminations, qui la Seule &
distinguent en diverses espèces. Les causes
Divisions que nous avons parcourues, & Conjoin-
dont nous avons pris soin des.
de développer les notions, & d'indiquer les usages, ces divisions nous les avons tirées de la Nature même des choses qui agissent en qualité de Causes; & en comparant la Cause Première avec les Secondes, les Causes Intelligentes avec les Corporelles, nous avons parcouru les caractères qui les distinguent, ce qui nous a présenté l'idée des Causes sous diverses faces, & sous diverses déterminations. Nous distribuerons maintenant les Causes en diverses Classes, suivant leurs différentes manières d'agir, quand cette différen-

ce



ce ne vient pas tant de la différence de leur nature que de la différence de leur action.

Une cause qui agit, produit son effet ou *Seule* ou *Conjointement* avec d'autres. Une cause est Unique à produire son Effet, ou *absolument* comme Dieu quand il créa le Monde; ou elle est Unique dans son Genre, lors que les autres, qui joignent leur action à la sienne, ne sont pas du même ordre, & n'agissent pas de la même manière. Une telle cause est donc unique, non pas absolument, mais à *quelque égard*. C'est ainsi que l'on rapporte la construction d'un bâtiment à un seul Architecte, quoi qu'il ait été aidé par plusieurs ouvriers. Un Etat est gouverné par un seul Maître, quand l'autorité souveraine réside dans une seule personne, lors même que cette personne écoute & suit les *Conseils* de plusieurs.

Coordonnées & Subordonnées. XXI. Les Causes Conjointes ne portent pas toutes ce nom dans le même sens. Quelquefois elles sont toutes du même ordre, & agissent tou-



toutes de la même manière , & on les appelle *Coordonnées*. C'est ainsi que tous les Poids , toutes les Livres , par exemple , qui agissent conjointement sur une poutre , pour la casser , sont des causes coordonnées ; chacune d'entr'elles a la même efficace. D'autres fois l'efficace des unes est mise en jeu par les autres , & on les appelle *subordonnées*. Dans un Moulin la chute de l'eau cause le mouvement d'une rouë ; celle-ci en entraîne d'autres , & il y a ainsi une subordination jusques au froissement du grain. On voit par là que la même cause peut être Unique à un égard , & Associée à un autre.

XXII. Celle qui donne le branle aux autres , celle par qui l'action commence à naître , & sans le mouvement de laquelle les autres n'auroient point agi , porte le nom de *Principale* , par opposition à celles qu'elle met en œuvre , & qui sont appelées *moins-principales*.

Comme ces idées ont occupé le vulgaire , dont le langage est tout *équivoque* , & qu'elles ont été maniées

Principale.

niées



niées par les Scholastiques, qui auroient eu tort de se vanter de plus d'exactitude, & de plus de justesse, que le vulgaire; on ne rencontre presque sur ce sujet aucun terme qui n'ait plus d'une signification. On peut, par exemple, donner aussi le nom de *Principale* à celle qui a le plus contribué à la production d'un effet, & au succès d'une entreprise; honneur qui est quelquefois dû à une des subordonnées. Souvent une entreprise est témérairement projetée, & ce n'est qu'une circonstance imprévue qui la fait tourner heureusement; néanmoins on ne laisse pas d'attribuer souvent toute la gloire, ou du moins la principale gloire du succès, à l'Auteur même de ce téméraire projet; & si ceux qui ont eu le plus de part à cette heureuse circonstance, qui l'a fait réussir sont en petit nombre, ou des gens sans nom, on ne pensera pas seulement à eux. J'ai appris d'un Officier d'un grand mérite, & d'une grande sagesse, qu'un des plus grands Princes, & des plus fameux Capitaines qui aient jamais été, regardant



dant son armée d'une hauteur d'où on la voyoit tout entière, dit en souriant à l'un de ses Généraux, que cet Officier accompagnoit en qualité d'Aide-de-camp. „ Voiez-
 „ vous cette étendue ? On veut que
 „ dans un jour de bataille nous gou-
 „ vernions tout cela, & l'on nous
 „ ençense sur une Victoire à laquel-
 „ le un Sergent, peut-être, aura sur
 „ tout contribué. “

On se persuadera aisément que ce discours renfermoit beaucoup de modestie ; mais aussi l'on n'aura pas de peine à comprendre qu'il contenoit bien de la vérité. La faute d'un Général peut rendre inutile toute l'habileté de ses Officiers, & tout le courage de ses Soldats : il sera bien alors, en tout sens, la principale cause de la perte d'une bataille ; mais quand on le regarde comme la principale, & peut s'en faut comme l'unique cause d'un avantage éclatant, on suit plutôt, dans cet éloge qu'on lui donne, les mouvemens de son cœur, que les idées de son esprit, & la connoissance que l'on a des choses. Rien n'est plus



nécessaire que l'habileté d'un Chef, puisqu'une de ses fautes suffit pour tout gâter ; mais que peut sa capacité si elle n'est pas secondée ?

Les Romains se trouvoient engagés, par une raison particulière, à donner constamment à leurs Généraux, la principale part d'un heureux événement. Leur principe étoit sans solidité, mais ils raisonnoient conséquemment : Que le Général fut présent ou absent, les Auspices se prenoient en son Nom ; & suivant que les Dieux étoient favorables à sa personne, ces Auspices étoient heureux, de même que l'événement qui les vérifioit ; un nom moins agréable au Ciel, auroit fait changer la face des choses.

Mais aujourd'hui quand on distribue la gloire, & que l'on en donne toujours aux Grands, à proportion de leur grandeur, bien des gens seroient fort embarrassés à rendre raison de leur décision. On se plaît à entendre parler d'un grand événement ; car ce qui frappe vivement l'imagination fait toujours plaisir, & comme le plaisir augmente par l'intérêt



térêt qu'on prend à ce qui le cause, on aime à s'intéresser dans les évènements d'éclat, & on s'applaudit même de cette part qu'on veut bien y prendre. Puis que l'on s'intéresse, il faut louer ce à quoi l'on prend tant d'intérêt; mais sur qui faire tomber ses éloges? On s'en tient à la première idée qui se présente; on est plus frappé d'un grand Nom, & il semble même qu'il y a plus d'honneur à le louer; car en élevant ses égaux, ou ceux desquels on ne se trouve pas si loin, on paroît descendre, & l'on croit s'abaisser; au lieu qu'au contraire l'élévation d'un Grand, mortifie d'autant moins la vanité de ses inférieurs, & le penchant naturel de l'homme pour l'égalité, qu'on lui trouve plus de mérite, & qu'il paroît plus digne de son rang. Voilà pourquoi il est doux de le louer, & de le croire digne des louanges qu'on lui donne. C'est là le privilège des Grands; ce qui attire aux autres la haine & l'envie, ne leur attire que l'admiration & l'amour. D'ailleurs, ceux qui les environnent sont intéressés à leur faire la cour,



& ceux , à qui les témoignages des Courtisans parviennent , se font un honneur de penser & de parler comme eux : par là les éloges se répètent de bouche en bouche , & sans être plus éclairés les uns que les autres , on ne laisse pas de s'affermir , les uns les autres , dans une opinion sans fondement ; on se rend réciproquement à des témoignages donnés sans connoissance. Cela va si loin que le bonheur des Peuples , les Places conquises , les victoires gagnées , sont imputées à un Prince , qui partage quelquefois presque tout son tems , entre la bonne chère , le sommeil , la musique , l'amour , la chasse , & le jeu. Dans la République des Lettres , on ne se fait pas un Nom à si bon marché , & on n'achète pas la réputation d'habile homme à si peu de frais. Quand un homme , plongé dans les plaisirs , fourniroit à des Savans , & Pensions , & Bibliothèques ; en lisant les Ouvrages auxquels il auroit contribué par ses libéralités , on ne diroit pourtant pas de lui , quel prodige d'érudition ! comme l'on dit d'un Prince ,

ce ,



ce, quel Heros ! quel Conquérant !
 Le Préjugé & la Passion décident donc
 ordinairement du Mérite, & donnent
 à une Cause, l'honneur d'avoir plus ou
 moins contribué à un Effet. Mais
 si l'on en veut juger par connoissan-
 ce, on trouvera fort composées les
 questions de cette nature. On peut
 les regarder en divers sens ; & pour
 les décider juste, il faut se rendre
 attentif à la Règle des comparaisons,
 c'est-à-dire, ne comparer que des
 choses de *même genre*. Je compare-
 rai donc effort corporel avec effort
 corporel, danger avec danger, dis-
 cernement avec discernement : en par-
 courant chacune de ces relations, je
 considérerai de quelle influence à été la
 Sagesse du plan, pour son exécution ;
 quels efforts cette exécution a deman-
 dé, & à quels hazards elle a expo-
 sé ; afin de décider par ordre qui a
 le plus contribué au plan & au des-
 sein, qui s'est le plus exposé pour
 l'exécuter, & qui a fait de plus grands
 efforts.

XXIII. L'*Equivoque* du terme Causes
 de *cause Principale*, nous a presque coordon-
 entraîné à une digression. Il arrive nées tou-
 quel- cipales.



quelquefois que plusieurs Causes sont reciproquement regardées, comme principales ; & c'est ce qui arrive lors qu'elles ont agi de complot, & que par là chacune a servi à pousser toutes les autres & à les animer.

Dans de tels cas, quoique plusieurs Causes aient agi pour la production d'un seul effet, on ne laisse pas d'imputer à chacune l'effet tout entier ; parce que chacune non seulement a contribué à la production d'une partie de l'effet, mais de plus a travaillé à l'effet tout entier. Ainsi, quand plusieurs personnes sont accouruës pour éteindre un incendie, on n'a pas seulement l'obligation à l'un d'avoir sauvé une poutre, à un autre d'avoir garanti une porte : chacun a travaillé, & s'est appliqué de tout son pouvoir à la conservation du Tout. De même quand plusieurs Incendiaires mettent le feu à un bâtiment, chacun est responsable de la perte entière, comme s'il en étoit l'unique cause.



XXIV. Mais les Causes coordonnées peuvent aussi agir d'une telle façon, que chacune ne sera cause que d'une partie de l'effet. Ainsi quand plusieurs voleurs se seroient rencontrés, sans complot, au pillage d'une maison, chacun ne seroit obligé qu'à la restitution de ce qu'il auroit emporté. Je parle de l'obligation de restituer, que je distingue du mérite d'être puni. Les Causes coordonnées dans ce dernier sens, reçoivent le nom de *Partiales*, & les précédentes portent celui de *Totales*.

Mais ce dernier nom est encore fort *équivoque*, & reçoit divers sens; car l'assemblage des Causes Partiales forme comme un seul bloc, auquel on donne aussi le nom de Cause Totale. On le donne de plus à la Cause qui est *Unique absolument*, & on le donne enfin à la Cause qui est *seule de son genre* & de son ordre, pourvu qu'elle contribue à *tout l'effet*; & à cet égard il peut y avoir plusieurs Causes Totales d'un seul effet, mais Subordonnées. Un Livre est la pro-

Totales
& Partiales.



duction totale d'un seul génie ; une seule main qui l'a écrit en est encore la cause totale , dans un certain sens ; une seule plume dont on s'est servi l'est de même , dans son genre : l'influence de chacune de ces Causes s'est étendue sur tout l'Effet.

Immédi-
ates, Mé-
diates.

XXV. Lorsque plusieurs Causes contribuent à un effet , on appelle *Immédiates* celles qui s'appliquent sur le sujet même dans lequel l'effet se produit , & atteignent ainsi l'effet même , & le touchent ; ces Causes reçoivent aussi le nom de *Prochaines*. Mais celles dont l'action n'atteint pas l'effet ; mais se termine à pousser d'autres Causes , sont appelées *Médiates* ; & dans l'enchaînement des *Médiates* les unes sont plus *éloignées* que les autres.

Division
des éloi-
gnées.

XXVI. Quelquefois les Causes éloignées fournissent simplement à d'autres plus prochaines , une matière pour agir , ou en facilitent les occasions , ce sont les *Préparantes* ; quelquefois même toute l'influence d'une Cause n'aboutit qu'à écarter les obstacles , qui empêcheroient
que

que l'action des autres Causes ne parvint jusques à l'effet, & l'Ecole appelle celles-ci Causes *sans lesquelles* l'effet n'arrive pas.

XXVII. Lors qu'une même Cause éloignée a plusieurs effets différens; lors qu'elle répand également son efficace sur divers sujets, & que cette efficace est différemment variée, par les agens qui se trouvent entre cette Cause éloignée & ses effets; une telle Cause porte le nom d'*Universelle*: & celles qui déterminent son efficace générale, s'appellent *Particulières*.

Univer-
selles &
Particu-
lières.

Pour décider au juste laquelle de ces Causes a le plus de part à la production d'un effet, il faudroit premièrement bien connoître la nature & la manière d'agir de chacune de ces Causes; & ensuite observer, dans la comparaison que l'on en feroit, les règles que nous avons posées ci-devant. Mais les hommes n'y mettent pas tant de façon. Entre plusieurs Causes qui agissent conjointement, celle qui agit avec le plus d'éclat sur les Sens, & qui par là est la plus aisée



à découvrir, est ordinairement celle que l'on considère le plus, & souvent la seule sur laquelle on arrête son attention. C'est ainsi qu'on se trompe sur les Causes des maladies qui attaquent le Corps Humain, & sur celles des desordres qui troublent la Société & le Corps Politique.

Subordination de deux sortes.

XXVIII. Lorsque dans une subordination des Causes, chacune suit, dans ses mouvemens, le branle & la direction de la principale, cette subordination est appelée *Essentielle*. Mais si quelques-unes d'entr'elles, par leur activité propre, se détournent de la direction de la principale, & par là dérangent la suite des mouvemens destinés à produire un effet; cette Subordination est regardée comme *Accidentelle*; & ce qu'il y a de défectueux dans l'effet, n'est point imputé à la Cause principale, s'il n'a pas été en sa puissance de prévoir les inconvéniens qui dérangeroient son dessein, ou si les aiant prévûs elle n'étoit pas dans l'obligation de suspendre son action, & de renoncer à

à la production de certains effets importans, afin de parer à quelques inconvéniens. Il faut donc que, dans ces cas-là, ce qu'il y a de bon dans l'effet qu'on se propose, soit d'une nature à mériter qu'on passe par dessus l'inconvénient qui l'accompagne, & qu'on ne sauroit éviter, sans renoncer à un effet, plus estimable & plus nécessaire, en qualité de bien, que l'inconvénient, qui y est attaché, n'est odieux en qualité de mal. Il faut, dis-je, qu'il soit plus à propos & plus avantageux de procurer ce bien qu'on a en vûe, quoi qu'on tombe par là dans l'inconvénient qui déplaît, que de négliger ce bien, pour éviter le mal qui l'accompagne. Il vaut mieux, par exemple, attaquer des Pirates & les couler à fond, quoi que par là on fasse en même tems perir des innocens qu'ils ont fait prisonniers, que de les laisser sous ce prétexte, en pleine liberté de courir les Mers & les Côtes, & d'augmenter de jour en jour par là le nombre des malheureux.

H 6 Mais



Maison blâme un Architecte, & on le rend responsable du dommage, lors que les matériaux qu'il a employés font ébouler, crevasser, ou pancher un édifice, élevé d'ailleurs dans toutes les règles de l'Art, parce que son attention ne doit pas se borner au simple arrangement, mais de plus s'étendre à la nature des matériaux mêmes.

Quelquefois on a raison, mais quelquefois aussi on a tort de juger d'un projet par l'événement. Quand il n'arrive rien qui ne fût entré dans le plan qu'on avoit dressé; quand il n'y a aucune partie de l'événement qui soit dûe à d'heureuses circonstances, qu'on n'avoit pas eu lieu de se promettre; Quand il n'y a aucune partie du succès, qui ne soit l'effet des précautions & de l'attention de celui qui en est la Cause principale, on a raison de regarder l'événement comme une preuve de son habileté.

Mais si, dans les occasions, où il faut nécessairement prendre un parti, après s'être déterminé sur les apparences les plus vraisemblables, au défaut d'une parfaite certitude, que



que la nature des choses ne permettoit pas d'avoir, des conjonctures qu'on n'avoit pas sujet de craindre, & qu'on n'étoit pas en pouvoir de prévenir, font échouer une entreprise; l'événement ne prouve rien contre celui qui l'avoit concertée. Alors il est vrai de dire que *Omniium rerum consilium sapiens non exitum spectat*. Un homme raisonnable donne moins d'attention à ce qui s'est fait, qu'à ce qu'on avoit dessein de faire, & aux raisons pour lesquelles on s'y étoit déterminé.

Ce penchant de la plus grande partie des hommes à ne juger des desseins que par l'événement, fait du bien & du mal dans la Société. Il oblige à la circonspection, & on veut s'assurer du succès, quand on comprend qu'il est si difficile de justifier un projet qui ne réussit pas. Mais il y a aussi des matières qui ne comportent pas une certitude infallible; & dans ces occasions, la crainte de se voir accablé de reproches, ou de railleries, pour un événement qui tourne mal, fait abandonner des idées qui pourroient avoir de grands effets,



effets : il faut avoir un zèle au dessus du commun, pour s'exposer au risque d'être blâmé, plutôt que de négliger une occasion de faire ce qui vraisemblablement tournera bien.

Causés
Instru-
mentales.

XXIX Le peu d'exactitude qu'on a observé en donnant à chaque Cause son véritable nom, m'a obligé d'employer presque tout ce Chapitre à des éclaircissemens, & à débrouiller ce que l'on a confondu; C'est un travail qu'il faut continuer.

Parce que, quand on demande *raison* à un homme de ce qu'il a fait, il répond en alléguant la *raison* qui l'a déterminé; le mot de *Raison* a été appliqué à la *Cause efficiente*, & en particulier on s'en est servi comme d'un Synonyme de *Cause impulsive*.

En matière de Physique, rendre *raison* d'un Phénomène, c'est en découvrir la *cause*, & en développer l'action.

En matière de mœurs; Quand on dit à un homme: Vous avez eu *raison*; c'est reconnoître que son but

a été légitime, & qu'il y est allé par des voies innocentes. *Raison* alors c'est le Synonyme de *Cause finale*.

Lorsque les Causes moins principales n'ont en elles mêmes aucune activité, & n'agissent qu'autant que la principale les dirige & les pousse, on les appelle *Causes Instrumentales*.

Ainsi une plume est un *Instrument*, parce qu'elle ne forme des Caractères, qu'à mesure qu'on la remue, & qu'autant qu'on la remue. Il paroît de là que les Causes *Intelligentes*, qui sont capables de liberté & de choix, ne peuvent être appellées *Causes Instrumentales*, que dans un sens figuré: En ce sens un homme qui renonce à sa propre activité, pour se conduire uniquement au gré d'autrui, sans examen, sans délibération, sans mêler avec ce qu'on lui ordonne, quoi que ce soit du sien, sera appelé *Cause Instrumentale*. Il ne faut donc pas prendre tout à fait à la lettre les expressions dont on se sert, quand on dit d'un meurtrier,
par

par exemple, ou d'un empoisonneur qui aura ôté la vie à un innocent, qu'il a été un instrument dans la main de la Cause première, pour terminer les jours de cet homme-là; car la Cause première, toute sage, toute bonne, & toute sainte, n'a pas produit une fureur qu'elle déteste, & n'a point inspiré un noir projet qu'elle condamne, ni dirigé & poussé le cœur d'un méchant homme, à le concevoir ou à l'exécuter. Quand on dit, dans ces occasions, ce qu'on a accoutumé de dire, qu'il ne faut pas s'arrêter à la pierre, qui a frappé immédiatement, mais remonter à la main qui l'a poussée; ce discours se réduit à ceci: Il faut supporter patiemment un malheur, & s'éloigner du murmure & de l'impatience, avec autant de retenue que si le coup que l'on n'a pas été en état de prévoir, ou que l'on n'a pas pu venir à bout d'éviter, étoit parti immédiatement de la Cause suprême. La raison de cela est, que rien ne se fait à son insû, & que si elle-même, toute sainte, toute bonne, & toute pleine d'aversion pour

pour le mal, a eu ses raisons pour souffrir qu'il se soit fait, nous aurions certainement tort de nous hasarder à lui déplaire, par nos mécontentemens, & en nous inquiétant avec excès, sur ce qu'il tolère en grande patience.

Jer. LI. 20. *Tu m'as été un marteau, & des instrumens de guerre. Par toi j'ai fait voler en pièce les Nations.* Vers. 24. *Mais je rendrai aux habitans de Chaldée toute leur malice,* Vers. 25. *Voici j'en ai à toi, Montagne qui gâtes toute la Terre. Un pur instrument n'est point punissable.*

Es. X. 15. *La Coignée se glorifiera-t-elle contre celui qui en coupe? Ou la scie se magnifiera-t-elle contre celui qui la manie? Comme si la Verge se remuoit contre celui qui en frappe, & que le bâton se levât, comme s'il n'étoit pas du bois. Nous serions sans activité si Dieu ne nous l'avoit pas donnée, & dès qu'il lui plaira nous ne l'aurons plus, ou nous l'aurons sans fruit.*

L'Être Suprême, Sage autant que Puissant, à qui l'ordre & l'équité, plai-



plaisent infiniment plus qu'aux plus
 sages & aux plus justes des hommes,
 voit parfaitement l'intérieur de cha-
 cun, & tient l'avenir dans sa puis-
 sance. Si nos lumières pouvoient
 s'élever jusqu'aux siennes, nous ver-
 rions qu'il dispose de toutes choses
 pour le mieux : C'est donc man-
 quer au respect qu'on lui doit, que
 de s'affliger de ce qu'il ordonne, &
 de s'impatienter de ce qu'il tolère.
 On a toujours tort de perdre, sur
 des événemens, sur lesquels on ne
 peut rien, des reflexions & un tems
 dont nous ne saurions être trop mé-
 nagés. Chacun renferme, dans l'en-
 ceinte de ses habits, un petit Roi-
 aume difficile à gouverner ; il s'y
 élève des pensées peu justes, & des
 passions rebelles s'y fourrent. Il faut
 corriger, il faut reprimer, il faut
 combattre, il faut triompher, &
 sentir tantôt la honte de sa défaite,
 pour s'en relever, tantôt le plaisir
 d'une acquisition, & les charmes
 d'une victoire, pour s'animer à de
 nouvelles recherches, & à de nou-
 veaux combats : Outre cela un
 homme est environné d'inférieurs,
 d'é.



d'égaux, & de supérieurs : Aux uns on doit des hommages, les autres nous payent des tributs : Il faut être juste envers tous, & utile à tous s'il se peut. Ainsi nous sommes nécessairement à nous mêmes un Théâtre de Bassesse & de Grandeur, de raison, de ténèbres d'ébranlemens, de victoires. Le Sage est en petit, & à ses yeux, ce que les Nouvellistes veulent que leurs Héros soient en grand, aux yeux de l'Univers. Dieu ordonne, Dieu dirige, Dieu permet. A tous ces égards, j'ai tort de m'impatiser. Je me dois tout entier à d'autres soins. Je respecte donc ce qui n'est pas en ma puissance, comme si sa main l'envoyoit ; car elle ne le détourne pas, & elle a des raisons pour ne pas le détourner.

Il est encore visible que les hommes abusent du mot d'*Instrument*, & ne se rendent pas assez attentifs à sa véritable signification, dans mille occasions, où, tout coupables qu'ils sont, ils se disculpent néanmoins à leurs yeux, & prétendent

comme est environné d'instrumens



s'innocenter, en disant qu'ils n'ont agi que comme des instrumens, & que, s'il y a du mal dans ce qu'ils font, c'est la Cause qu'ils ont servi & dont ils ont suivi les ordres, qui en est uniquement responsable; comme s'il étoit permis aux hommes de renoncer à leurs lumières & à leur liberté, de n'en faire aucun usage, & de s'affujettir à la volonté d'un autre, sans avoir la moindre curiosité de s'informer si elle ordonne des choses permises, ou des crimes. C'est assurément un affreux scandale de voir les Chrétiens, c'est-à-dire, des gens qui se disent disciples du Dieu de paix, & enfans du Père de toutes les Nations, se louer & se vendre en quelque sorte pour saccager & égorger; sans se mettre en peine si les ordres qu'on leur en donne, sont fondés en raison, ou s'ils ne tendent qu'à enlever le bien d'autrui, & à faire périr, par le fer & le feu, ceux qui s'arment pour défendre leurs justes droits, contre des usurpateurs insatiables, & des perturbateurs du repos public.

On



On peut voir ici combien peu la plupart des gens sont d'accord avec eux-mêmes : A les entendre vous diriez presque qu'ils adorent leurs Princes ; & cependant, sans pitié pour ces Princes qu'ils paroissent adorer, au moindre signal qu'ils en reçoivent, il n'y a bassesse, il n'y a injustice, il n'y a cruauté à quoi ils ne prêtent leurs mains avec empressement, & sans être retenus par le moindre scrupule, persuadés que tout cela sera mis sur le conte du Prince. La vérité est donc qu'ils n'aiment qu'eux-mêmes : en quoi ils rendent bien le change à leurs Maîtres ; car ceux-ci font aussi semblant d'aimer, & n'aiment rien ; vous diriez qu'ils ne croient pas les autres hommes de la même espèce qu'eux, car ils s'en servent comme on se sert des chiens & des chevaux ; ils les aiment seulement pour l'usage. Faut-il les crever pour s'en servir ? on les creve. Sont-ils morts ? on n'y pense plus, & l'on en substitue d'autres à leur place. La plupart des Sujets de même, sans aucun attachement de cœur pour
les



les Maîtres qu'ils paroissent adorer, pensent seulement chacun à sa propre élévation; Dans cette vûë ils s'empresent à flatter & à obéir, & comme l'obéissance la plus prompte & la plus aveugle, plait ordinairement le plus, on s'en fait une nécessité, & l'on couvre l'unique effet d'un *Intérêt* ambitieux & souvent très-injuste, du beau nom de *Devoir*; on l'appelle Fidélité, amour de la Patrie, quoique, dans bien des cas, cette obéissance aveugle soit directement & tout-à-fait contraire aux intérêts du Prince & de la Patrie. C'est ainsi qu'on honore le Vice du nom de la Vertu. On prévient ces inconvéniens, si au lieu de se contenter de prétextes confus, on vouloit se régler sur des *Idées nettes* & des *Notions bien définies*.

On abuse d'un Instrument, lors qu'on le fait servir contre sa naturelle & légitime destination. Le vin est destiné à réjouir & à fortifier: on en abuse quand on en prend jusques à s'abrutir & à ruiner ses forces. Le légitime usage de l'épée, c'est

c'est de se défendre, & de protéger les innocens, contre les injustes agresseurs : l'abus c'est de s'en servir pour ôter la vie sans en avoir le droit. L'Eloquence est destinée à faire écouter la Vérité, à en convaincre l'esprit plus aisément, & à la lui rendre plus aimable. Un Orateur abuse donc de ses talens, quand il a plus en vuë son utilité & sa gloire que l'instruction, & la correction de ses Auditeurs.

On demande si l'abus que l'on fait des *Intrumens* en doit abolir l'usage? & il paroît qu'oui, dans les cas où l'on peut se passer de leur usage, & où l'on peut arriver au même but par d'autres moiens, & dans les cas encore, où l'abus est beaucoup plus dangereux que l'usage n'est utile. Mais quand les instrumens sont nécessaires pour un usage important, & que l'on peut parler aux abus, ce seroit visiblement sacrifier le plus utile au moins utile, que d'abolir l'usage pour éviter l'abus. Il faut de plus examiner si, en fermant une porte à un abus, par l'abolition d'un usage, il n'en



n'en reste pas un grand nombre, par où ce même abus, peut s'insinuer, & se répandre; car enfin pourquoi les sages se priveroient-ils absolument de quelques douceurs, dont ils peuvent faire un usage très-légitime, quand les inconveniens, qu'ils auroient en vûë de prévenir, en renonçant ainsi à leurs droits, ne laisseroient pas d'avoir lieu, & d'être toujours ramenés par d'autres causes.

On pourra, en faisant attention à ces règles, décider si on a eu raison de détourner le peuple de la lecture de l'Écriture Sainte, dans l'appréhension que chacun ne se fasse en matière de Religion, des routes particulières? Si on doit laisser aux hommes la liberté d'examiner? Si les Ecclesiastiques feroient mieux de renoncer à une partie de leurs dignités & de leurs grandes richesses, ou s'il seroit à propos de les leur rendre, là où l'on s'est fait un devoir de les leur ôter? Mais sur ces sujets, & sur une infinité, dont on pourroit proposer l'examen pour exemple,



exemple, si l'on veut éviter l'erreur il est absolument nécessaire de connoître à fond, & dans toute leur étendue, les sujets qu'on veut comparer, sans quoi rien ne seroit plus facile que d'y faire une application trompeuse de la règle.

On abuse de la Comédie, on abuse de la Satire : Il s'agit de savoir si ces abus accidentels en doivent abolir l'usage ? Faut-il arracher les vignes ? Faut-il que toutes les beautés se cachent ? Faut-il interdire tous les Spectacles & toutes les fetes publiques ?

S'il faut abandonner tout ce dont on peut faire des abus, de quoi se servira-t-on ?

La raison ordonne donc de comparer les utilités d'un secours, & la facilité de le mettre en œuvre, avec les dangers des abus, & la difficulté d'y parer.

Sur les plus petites choses, il ne faut point négliger des secours, sous prétexte qu'elles sont petites ; car plus elles sont petites, plus il importe de trouver des moyens, qui barègent le tems de les acquérir.



La Philosophie des Stoïciens nous fournit une preuve bien marquée, de l'équivoque de ce terme d'*Instrument*, défaut, qui, comme nous l'avons vû, règne universellement sur le sujet des Causes. Les Stoïciens trouvoient qu'on s'exprimoit mal, en appellant le Corps une partie de l'homme. L'Ame, disoient-ils, est tout l'homme; le Corps n'en est que l'instrument. Car comme la main dirige la plume, qui est instrument par rapport à la main, de même l'ame dirige le Corps, qui est instrument par rapport à l'ame. De plus, l'ame commande au Corps, mais le Corps ne commande point à l'ame.

Cette question n'auroit été qu'une Question de mots, & par conséquent de Grammaire, & non de Philosophie ou de Théologie, si ces Philosophes n'en avoient pris occasion de mépriser excessivement le Corps, par rapport à l'Ame.

Les Domestiques ne commandent point reciproquement à leurs Maîtres, comme le Maître leur commande: Ils sont souvent par rapport à lui, des instrumens dont il se

se sert, pour se procurer ce qu'il souhaite; mais cela n'empêche pas, que, dans plusieurs occasions, les Maitres ne doivent se souvenir, que ces instrumens auxquels ils commandent sont aussi leurs égaux

Si l'Âme commande au Corps & le dirige, elle se commande aussi à elle même, & elle dirige ses desseins, ses méditations, ses habitudes, en un mot, ses propres actes. A la vérité, si l'âme souhaite de voir un objet de plus près, elle ordonne à ses jambes d'en approcher; si elle veut satisfaire un désir légitime de le manger, elle ordonne à ses mains de le saisir: mais cela n'empêche pas, que ses piés & ses mains ne soient des parties d'un Corps, que le Créateur a associé à l'âme, pour composer, conjointement avec elle, une Créature d'un certain ordre; & si d'un côté, elle lui donne des soins, elle en est récompensée par les sentimens agréables qu'il fait naître en elle; comme au contraire, si elle le néglige, elle en est punie, par des douleurs, ou par des langueurs,



qui la font souffrir , qui l'occupent , qui la distraient , & qui lui empêchent de donner son attention , à s'éclairer & à se perfectionner elle-même.

Rien n'est plus ordinaire que de juger par les événemens , du mérite des Causes qui les ont fait naître : Cette voye est aisée , les événemens frappent , & surtout ceux qui sont de conséquence. Les hommes n'aiment pas à paroître ignorans aux yeux des autres , ni même à leurs propres yeux : De là leur penchant à décider : ils trouvent leur gloire , dans leur empressement à la distribuer aux autres. Si un événement tourne mal pour eux , & qu'ils s'intéressent à celui qui en a eu la principale direction , ils s'applaudissent de pouvoir le justifier , ou du moins l'excuser , & ils jugent tout autrement de ceux qu'ils n'aiment pas.

Mais pour se trouver en droit de prononcer sur les événemens , & sur ceux qui les ont conduits , il est absolument nécessaire d'être instruit , au juste , sur toutes les rai-



sons qu'on a eu de former un projet, & de dresser un plan : Dès là on fera attention à la manière dont il a été exécuté, si on est en situation de s'en instruire en détail : Alors on pourra juger, si ce qui a contribué à le faire réussir, a été projeté & conduit par la cause principale ; & si les obstacles qui s'y sont opposés, étoient de nature à être prévus par le principe agent.

Quoique les Jugemens que l'on fonde sur l'événement soient ordinairement peu raisonnables, la Société ne laisse pas d'en tirer des avantages. Ceux qui ont de l'influence sur ces biens, & sur ces maux, se trouvent par là engagés à se conduire avec plus de circonspection & de retenue.

XXX. Comme l'on n'apperçoit ^{Distinc-} dans tout le cours de la vie, & ^{tions} dans tout l'Univers, qu'une vicissitu- ^{moins} exactes. de perpétuelle de Causes & d'effets, il ne se peut que des termes si usités, & appliqués à tant de différens sujets, & de différentes manières d'agir, ne reçoivent aussi des interprétations fort différentes. C'est-ce



qui a donné lieu à tant de distinctions : les unes sont justes & nécessaires , mais les autres n'ont pour fondement qu'une trompeuse manière d'envisager les choses. On distingue les Causes , par exemple , en *Procréantes* & *Conservantes*. Les unes dit-on , produisent quelque chose de nouveau , & opèrent quelque changement : les autres maintiennent simplement une chose dans son état. Mais ce qui ne produit rien , est-il cause ? Visiblement cette distinction manque d'exactitude. Quelquefois on attribue la conservation d'une chose à un agent , qui a simplement éloigné , ce qui pouvoit lui nuire. Mais , à parler exactement , il n'est cause que de cet éloignement qu'il a produit.

Quelquefois on attribue la conservation d'une chose , en son état , à celui qui veille à écarter tous les accidents qui pourroient l'altérer , parce que l'on fait bon gré de l'intention , & qu'on l'impute à effet. Quelquefois enfin la Cause , appelée *Conservante* , a effectivement opéré quelque chose sur le sujet qu'elle a

no 33, col. 110 est avec l'année con-
 2012 ab exilre l'année 1710
 ob l'année 1710, sur ce 2. no 30

conservé ; mais ce qu'elle a produit n'étant pas fort sensible , on n'y fait pas attention , & on ne la regarde pas pour cela comme *produisante*.

La distinction des Causes en *Univoques* , & *Equivoques* , n'est guère mieux fondée. Celles-là , dit-on , ressemblent à leurs effets , & celles-ci en sont différentes. Je ne disconviens pas que les Causes Intelligentes ne produisent des effets très-différens d'elles-mêmes , puisqu'elles peuvent opérer des mouvemens , par l'efficace de leur Volonté , qui n'est pas elle-même un mouvement , non plus que le mouvement une Volonté. Mais pour ce qui est des Corps , ils n'ont d'action & de force que par leur mouvement : & un mouvement ne produit jamais qu'un mouvement semblable. Il est bien vrai que quand plusieurs Causes s'unissent pour un effet composé , cet effet , regardé dans sa totalité , sera différent de chacune de ses causes partiales ; mais chaque effet immédiat ressemblera toujours à sa cause immédiate , & en portera l'em-



preinte & le caractère. L'Action c'est la Cause agissante, & l'Effet est la trace de l'action.

Nous sommes convaincus, par notre propre expérience, que la Pensée est capable de produire du mouvement: ou de déterminer le mouvement; Nous sommes encore convaincus qu'un mouvement ne produit qu'un mouvement; que les figures ne produisent que des figures; comme les nombres par leur assemblage, ne produisent que des nombres. C'est donc penser contre nos lumières, que de nous imaginer que la Pensée puisse naître de l'Étendue; plutôt que de croire que la Pensée est capable de modifier l'Étendue & de l'arranger.

Devenons - nous semblables à du Fer, quand nous pensons à du Fer; semblables à de la Viande, quand nous pensons à manger; semblables à une Feuille, à une Pierre, à un Tigre? Nos pensées nous représentent donc des objets, d'une Nature différente de la leur. Si notre Volonté étoit plus puissante, elle pourroit, en voulant, faire naître des
ob

objets , tels que nos idées nous les font concevoir. La Volonté est de sa nature Active ; celle de l'Être infini l'est infiniment. Dans quelles bornes renfermerions - nous son efficacité ?

Oférons - nous dire qu'elle se réduit à être Cause immanente , & que tous les effets de l'Être infini se bornent à se modifier lui même. Mais les modifications d'une Substance, ne font autre chose que cette Substance , dans un certain état. La Substance de l'Être Eternel sera donc ici modifiée en Tigre , & elle en aura la férocité ; Là , en Bœuf , & elle en aura la Stupidité. Dans un endroit elle sera modifiée en homme Antropophage , & à côté de lui , elle sera modifiée en homme déchiré tout vif , pour lui servir de régal. Dans l'un , elle sera modification qui pense vrai ; dans un autre , modification qui se trompe. Ici , modification scrupuleuse ; Là , Modification capable de tout faire sans remords. Ici , modification qui souffre les douleurs de la plus cruelle torture ; La , Modification qui se plaît à les lui faire éprouver. La Sub-

I 5. tance



tance éternelle éprouveroit tous ces états , & une infinité d'autres , tous contraires entr'eux , tantôt successivement , tantôt tous à la fois. De tous côtés tas d'Imperfections & de contradictions. Y en a-t-il autant à tomber d'accord , que sa Volonté infinie peut procurer la naissance à de Nouveaux Etres ?

Axiomes. XXXI. Les notions de Cause & d'Effet sont des plus communes , & des plus uniformes : Il n'y en a point que les hommes conçoivent plus fréquemment , plus aisément & plus également. Ces notions très-claires & très-familières , ont fait conclure à tous les hommes , que *Rien ne se fait sans Cause* ; que tout être , toute réalité , tout état qui peut exister , ou n'exister pas , tout ce qui peut être d'une manière , & être aussi d'une autre , doit avoir été déterminé , par quelque cause à être , plutôt qu'à n'être pas ; à être de cette façon plutôt que de celle-là. Ce qui peut être , & n'être pas , ce qui peut être d'une façon ou d'une autre , si quelque cause ne le déterminoit pas à être , plutôt qu'à n'être pas ,

à.



à être d'une façon plutôt que d'une autre, si rien ne l'avoit fait, ou ne l'avoit fait tel qu'il est, plutôt qu'autrement, son existence, la manière d'être seroit un effet du Néant.

Les hommes raisonnent sans cesse, appuyés sur ce principe; toute leur conduite roule sur ce fondement. Quand on s'est proposé un but, on songe aux moïens de l'exécuter; quand une chose est arrivée, on demande comment elle s'est faite. Il faudroit parcourir presque tout ce que les hommes disent, & tout ce que les hommes font, pour justifier ce que j'ai avancé, par toutes les expériences qui le prouvent. Un homme jetté par la tempête dans une Ile, où il découvreroit des bâtimens, ou seulement des grottes régulières, des arbres plantés en ligne, quelques instrumens de Mathématique &c. s'il s'amusoit à admirer le caprice du hazard, d'avoir si bien imité la régularité, il passeroit pour un fou dans l'esprit de tous les hommes, dont il abandonneroit les notions, & les maximes



les plus universelles. Ne faut-il donc pas reconnoître que l'homme s'abandonne lui-même, & tombe tout d'un coup dans l'extravagance, lors que réfléchissant sur l'arrangement de l'Univers, il renonce à un principe dont il s'est servi toute sa vie, & qui ne l'a jamais trompé? Il n'y a sans doute qu'une excessive corruption de cœur, qui empêche de sentir toute la folie de cette irrégularité.

Sap. XIII. 9. *S'ils ont pu parvenir jusques à la connoissance du Monde (où chaque événement, chaque arrangement nouveau a sa Cause) Comment n'ont-ils pas plutôt trouvé le Maître de toutes ces choses?*

La même lumière qui nous apprend que rien ne se fait sans cause, nous convainc de même qu'aucune chose ne peut se produire d'elle-même, puisque pour donner l'être il faut déjà exister. Sur ces mêmes principes est établie la proportion de la réalité des effets avec la réalité de leurs causes; car s'il y avoit plus de réalité, & de perfection dans l'effet que dans la cause, cette réalité & cette per-

perfection ne venant pas de la cause, où elle n'est point, n'auroit aucune cause, & se trouveroit l'ouvrage du non-être.

Sur ces mêmes principes encore, on juge des effets par leurs causes, & des causes par leurs effets; parce que l'effet étant l'impression de la cause, & comme le vestige que son action a laissé après elle, il faut que l'effet ressemble à sa cause, & que tel qu'est un de ces termes, tel soit aussi l'autre. Si votre Vertu n'est que l'effet de quelque fraieur, qui vous ait saisi, ou de quelque chagrin qui se soit emparé de votre ame, elle ne durera qu'autant que votre mauvaise humeur; & quand ce n'est pas à une pure lumière qu'elle est due, elle ne sauroit manquer de jeter dans des excès, & de faire donner dans des Superstitions. Si votre empressement pour ceux que vous appelez vos amis n'a d'autre principe que vos intérêts, il durera & finira avec ces intérêts.

XXXII. Une montagne dont les sentiers sont difficiles à découvrir, Découverte de Causes.
par



par l'obscurité qui y règne , & à fuivre , à cause des inégalités , & des brouffailles dont ils sont embarrassés ; mais dans laquelle pourtant , notwithstanding ces difficultés , les uns montent pour redescendre , & les autres descendent pour remonter , présente à l'imagination un assez juste emblème de la Philosophie , de même que de la vie humaine , dans laquelle on s'occupe ou à remonter des effets aux causes , pour satisfaire sa curiosité , & pour étendre ses lumières , ou à descendre des causes aux effets , pour profiter de ses connoissances , & tirer quelque usage de ses reflexions.

On se méprend à l'un & à l'autre de ces égards , & de là viennent tant de Systèmes chimériques , & tant de projets infructueux.

On cherche une Cause , on veut la trouver ; Une idée se présente , on s'en saisit ; ce n'est pourtant pas la plus juste , c'est seulement la plus familière & la plus conforme au préjugé : N'importe , elle plaît par là-même , & on lui fait bon gré de
s'è.

s'être présentée si vite , on ne va pas plus loin.

Il y en a à qui il suffit d'imaginer une Cause possible , après quoi ils ne songent plus qu'à y rapporter par ordre les Phénomènes , quelquefois même avec tant de prévention , qu'ils ne comptent que sur ceux qui s'accroissent avec leur conjecture , & sur les circonstances qui peuvent s'ajuster avec elle ; pour tout le reste , ils en détournent l'attention. Ainsi on a attribué le Cours des Astres à des intelligences Motrices , la formation des Animaux à leurs Ames. On a eu grande raison de dire qu'il est facile d'imaginer , mais qu'il est difficile d'observer ; parce que , dans l'impatience de se figurer une Cause des effets qu'on observe , on ne voit dans ces effets que ce qu'on y trouve de favorable à la conjecture dont on se félicite.

On se fait d'une Conjecture , comme un Maçon d'une pierre qu'il va poser dans un bâtiment : On dirait qu'on a la commission de construire l'Univers suivant ses idées.

On



On conçoit qu'un certain mouvement seroit capable de produire de certains effets , on veut qu'il les produise. Je conçois que si la matière fluide , qui environne la Terre , décrit en tout sens des cercles , ou des arcs de cercles , qui aient pour centre commun le centre de la Terre ; ces mouvemens seront capables de causer la chute des Corps qu'on appelle pesans : donc j'ai trouvé la véritable cause de cette chute. Mais n'est-ce point là une supposition gratuite ? Quelle preuve ai-je de ces mouvemens , si différens par la différence des termes où ils se portent , & en même tems si uniformes , parce qu'ils sont tous concentriques ? Quelle cause puis-je alléguer qui les ait fait naître , & qui les fasse subsister ?

Quand , par la fausse honte de se taire , ou de ne parler qu'après les autres , on s'est rendu Auteur d'une Hypothèse , il n'y a agitation qu'on ne se donne pour la défendre , contre les argumens qui la renversent , & plutôt que de l'abandonner on lui fait un rempart de galimathias.

Auz



Autre est de prouver la vérité de
 ses conjectures, autre de les ajuster
 assez bien pour qu'on ne puisse pas
 les renverser l'une par l'autre.

La liaison des *conséquences* fait sou-
 haïter que les *principes* soient vrais, &
 dispose à les croire; mais elle ne les
 prouve pas.

Une comparaison peut servir à prou-
 ver la possibilité d'une cause, en la
 faisant mieux comprendre: mais el-
 le n'en établit pas la vérité.

Pour arriver à la découverte de
 quelque Cause, il faudroit en étu-
 dier les effets avec beaucoup d'atten-
 tion, en rechercher & en peser les
 circonstances, suivant les maximes que
 l'on a établies ci-devant. Il arrive
 quelquefois que la cause qu'on cher-
 che avec cette application & cette
 méthode, se découvre par les Sens
 mêmes. Mais lors qu'elle échappe à
 leur pénétration, & que les conjec-
 tures y doivent suppléer, le premier
 soin doit être d'examiner la possibi-
 lité de la cause dont l'idée s'est offer-
 te, il faut que les idées particulières qui
 la composent ne renferment aucune
 incompatibilité ni entr'elles, ni avec
 le



le reste de nos idées, dont la clarté & la justesse est déjà reconnue. Il faut ensuite s'assurer par des indices convainquants que cette Cause, dont on a connu la possibilité, existe effectivement; & enfin il faut voir si c'est bien elle qui opère l'effet qu'on lui attribue. Dans ce dessein, il faut poser le sujet sur lequel cet effet se produit, dans des circonstances, où cette Cause, sur laquelle on cherche à s'éclairer, ne peut agir sur lui. Il le faut poser dans d'autres où elle ne peut agir qu'imparfaitement. Il faut éloigner les autres causes auxquelles cet effet pourroit être dû, & par ces observations on passera de la vraisemblance à la certitude.

Si un effet est uniquement dû à une certaine cause, là où cette cause se trouvera, cet effet aura lieu, & là où l'on ne remarquera pas cette cause, on ne trouvera pas cet effet; par exemple, quelques personnes ont conjecturé que les Etamines dans les Fleurs servoient à la dépuracion des suc; mais dans toutes les Plantes, les suc doivent se purifier, & ce-
pen-

pendant les Etamines ne naissent point sur les Plantes qui portent graine, & naissent toujours sur les Plantes qui n'en portent point.

La liqueur du *Buccinum*, agitée dans une phiole, prend la couleur de pourpre. On conclut de là, que cette couleur ne naît ni par addition, ni par soustraction des parties, & qu'elle est due à de simples alterations.

Afin qu'une hypothèse soit bonne, ce n'est pas assez qu'elle s'accorde avec quelques observations, il faut qu'elle ne repugne pas évidemment aux autres Phénomènes.

Il arrive presque toujours dans la Nature, que les mêmes choses se passent ici en grand, là en petit, & d'une manière imperceptible, & les meilleures explications, sont celles qui transportent aux Phénomènes délicats, les Causes que l'on a connues, dans ceux qui étoient plus grossiers.

On voit des veines d'Ardoise dans des pierres fort dures. La matière de l'Ardoise liquide s'y est glissée, dans le tems que la pierre étoit molle.

Des



Des veines très fines, & très finement raréfiées, en se répandant ont formé dans des pierres, des représentations imparfaites, que notre Imagination favorise volontier.

C'est envain qu'on se flatte d'avoir découvert la véritable Cause d'un effet, quand cette cause prétendue laisse l'esprit dans la même obscurité, où il étoit avant que de l'avoir imaginée. On demande par exemple, d'où vient qu'une Pierre continuë à se mouvoir, dès qu'elle est sortie de la main qui l'a lancée; c'est le ressort de l'air, disent quelques uns, qui est la cause de ce mouvement continuë; mais quel est ce ressort, quelle en est la cause, d'où vient que son mouvement continuë, & que son activité est perpétuelle, & ne passe point au repos? Une Physique n'éclairera jamais l'esprit, dès qu'on y posera d'autres principes que des Principes Mécaniques, & qu'on supposera, dans les Corps, autre chose que le mouvement, le repos, la figure, la situation des différens Corpuscules

les qui les composent. On a beau expliquer quelques Phénomènes par les propriétés des Sels, & des Souffres &c. jusques à ce qu'on me donne une idée de ces Sels, & de ces Souffres, qui me fasse comprendre la manière dont ils agissent, les causes du Phénomène restent pour moi dans l'obscurité : Lors qu'on me dit, & lors même qu'on me prouve par expérience, que de l'action des Sels, ou de l'action des Souffres &c. il doit resulter de tels effets, on m'instruit de certains effets, mais on ne me met point devant les yeux la manière dont ils naissent : En vain on me dit que les sels acides donnent la forme, & l'essence à tous les mixtes, que ce sont *les fils aînés du Soleil, les Promoteurs de toute fermentation, le vrai Baume de la nature, par le moien duquel se conservent tous les Corps, & ce qu'il y a de meilleur & de plus précieux dans le monde* : Je ne me crois point instruit par un langage qui ne m'éclaire pas.

Toutes les consequences sur les tems de l'apparition des Aurores Boréales,



réales, sont si nécessairement & si particulièrement tirées du Système de Mr. de Mairan, que s'il n'est pas vrai, elles seront infailliblement démenties par les faits. Cette espèce de pierre de touche, pourra être appliquée à toute la suite des Aurores Boréales, dont on aura des observations, qui marqueront les tems de l'année. Dans 229. observations on voit qu'elles sont précisément comme le demande le Système de Mr. de Mairan 1732. Les observations depuis 1716. jusques à 1731. nous ont produit les fondemens d'un Système, que nous n'espérons pas trop en droit d'espérer. Il faut maintenant attendre de l'avenir les dernières précisions.

Plus ces règles sont simples & d'une évidence manifeste, plus il est honteux de les négliger. C'est une marque d'une légèreté d'Esprit bien méprisabled ce me semble, de se faire fête de quelques conjectures qu'une Imagination peu réglée enfante aisément, & de leur donner le nom de *Système*, parce qu'en les supposant on peut expliquer à ceux qui sont

font assez faciles pour les accorder, quelques circonstances d'un Phénomène. On se fait un nom à peu de frais, on se fait enregistrer, parmi les Esprits Originaux, & l'on regarde comme de justes éloges, tout ce que la politesse des Gens de Lettres leur fait dire sur ces nouvelles propositions, qui, à la manière de celles de la Gazette, font du bruit une semaine, partagent les esprits quelques jours, & dès là se perdent dans l'oubli. L'empressement que l'on a pour se faire un nom, dispose non seulement à se saisir de tout ce qui se présente; mais fait encore qu'on s'arrête à tout ce dont on s'est saisi, on croit y voir tout ce qu'on souhaite qui y soit, & on se trompe de si bonne foi, qu'on ose demander pour juges les yeux de tous les autres hommes; On avertit charitablement le public qu'on a découvert un Thermomètre, cherché depuis long-tems par Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, exempt des défauts des Thermomètres, contenant tous les avantages qui



qui ne se trouvent que séparément, & par parties dans ceux dont on s'est servi jusqu'à présent. Un autre prie un ami d'avertir incessamment le Public, d'une nouvelle découverte en Géométrie, dont le paralogisme saute aux yeux.

Quelque fois on cherche une cause Physique immédiate, & on la trouve, mais un effet, dont on est venu à bout de saisir la naissance, & la manière dont il se produit, on est en peine d'en deviner le but. Après s'être assuré de la mécanique, par le moyen de laquelle le *Tremble* ou la *Torpille* engourdit, on est en peine de savoir de quelle nécessité lui est cet appareil. *Ne pourroit-elle pas attraper sa nourriture par sa vitesse ? comme les autres Poissons.* L'Auteur de la Nature a voulu fermer de la variété dans tous ses Ouvrages.

Dans les affaires de pratique.

XXXIII. Dans la pratique & dans la conduite de la vie, la découverte des véritables causes est souvent de la dernière importance, parce que pour prévenir un mauvais effet, ou pour en arrêter le cours



cours il n'y a qu'à enlever sa cause fondamentale. Mais comme les événemens de la vie sont, pour l'ordinaire, fort composés & fort compliqués, il arrive aisément de prendre le change & de s'imaginer que l'on a connu toute la cause d'un effet quand on n'en a connu qu'une partie; souvent même les circonstances sont regardées comme des causes. L'intérêt & les autres passions arrêtent l'Esprit, sur ce qui le frappe, & l'empêchent d'aller plus loin. Les petits génies s'arrêtent aux Causes partiales, & s'applaudissent dans la pensée d'avoir tout vû; mais les esprits qui ont plus d'étendue ne s'arrêtent pas, qu'ils ne soient arrivés au fond & à la source. Dès qu'un petit génie a un dessein à cœur, il ne voit plus que le but, & ne s'apperçoit point des traverses qui en embarrassent le chemin; il y court d'une force qui le fait trébucher, le retarde, & souvent l'empêche d'arriver.

Rien n'est plus ordinaire aux hommes, que de rejeter sur leur malheur ce qui ne part que de leur

Tom. IV.

K

faute;



faute : par là on se croit en droit de se chagriner contre ceux que l'on n'aime pas, ou de pester contre un je ne fai quoi ; au lieu de se faire des reproches à soi-même. On n'a pas réüssi dans un dessein ; on le souhaitoit néanmoins ardemment, & l'on y a travaillé avec quelque empressement : Là-dessus, sans entrer dans le détail de tout ce qui l'a fait échouer, on donne à une cause que l'on ne connoit pas, le nom obscur de malheur. Souvent on ne gronde les autres, que parce qu'on est peu content de soi-même ; & en général on rejette tant qu'on peut ses défauts sur les autres : les sourds se plaignent qu'on leur parle trop bas ; les Prédicateurs froids gemissent de la tiédeur du Siècle.

On aime à faire des Systèmes, & à bâtir de vastes édifices sur un petit nombre de suppositions. Ce penchant engage souvent les Historiens à nous débiter leurs imaginations comme des faits très-certains. Ils rassemblent quelques traits pour former un caractère complet, & ils prétendent que ce caractère a influé sur

sur toutes les actions de la vie; comme si rien n'étoit plus ordinaire aux hommes que de se démentir, de se conduire à l'aventure, & de se rendre le jouët des circonstances.

La Société humaine est troublée par plusieurs désordres, on entreprend de remédier à quelques-uns. Dans ce dessein on apperçoit quelques causes, qui contribuent à un désordre, & dont l'influence l'entraînent; cette découverte ravit de plaisir un homme bien intentionné, ou un homme qui cherche à se faire un nom; mais souvent cette cause particulière écartée laisse subsister toutes les autres, & les moiens, par lesquels on y veut remédier, entraînent avec eux plusieurs autres inconvéniens, dont les effets ne seront pas moins fâcheux.

Quand donc il s'agit de corriger quelque chose, il faut 1. examiner si c'est un désordre & un mal: 2. par quelles raisons c'est un désordre & un mal: 3. il faut remonter de principe en principe à la première source de ce mal, & par

K 2 la



la connoissance que l'on a du cœur humain, de la constitution des Esprits & du gouvernement, aussi bien que du génie qui règne dans la Société, passer en revue les hommes, se représenter l'état où ils seroient, & la manière dont ils vivroient, si une telle cause étoit éloignée, & n'avoit plus d'efficace sur eux; & en se rendant bien attentif sur toutes les circonstances, dont je viens de parler, il faut se demander, si les dispositions, extérieures & intérieures, qui subsisteroient encore, ne seroient pas suffisantes pour faire renaître cet inconvénient, dont on se flatte d'avoir déviné la véritable cause, & découvert l'unique source: car souvent on fait grand bruit sur le remède prétendu d'un symptôme, qui ne corrige point le fond du mal, & on croit avoir chassé un ennemi par la porte, quand on lui laisse un libre accès par la fenêtre.

Enfin quand les remèdes que l'on espère d'avoir trouvé paroîtroient efficaces & sûrs; il faudroit encore examiner s'ils sont légitimes, & s'ils sont

sont

sont utiles ; car souvent le remède d'un mal , en fait naître d'autres pires que celui que l'on chasse , & plus difficiles à guérir. Ce sont là des recherches , dont un esprit qui n'a pas de l'étenduë , qui n'est pas laborieux , qui n'a pas de l'ordre & de la netteté , qui ne fait pas se défaire de préjugés , & qui ne délibère pas sur les choses avec toute l'attention & la tranquillité nécessaire , ne viendra jamais à bout.

De même , quand il s'agit de procurer quelque bien , de peur que l'idée de ce qu'il renferme d'excellent & d'avantageux n'éblouisse , & ne préoccupe , il faut d'abord examiner s'il est possible , & ensuite s'il est facile. Pour s'en assurer , on se formera une idée nette , & la plus exacte qu'il sera possible de la chose en elle-même ; on pèsera l'efficacité des moyens propres à en venir à bout ; on réfléchira sur le pouvoir que l'on a sur ces moyens , sur leur simplicité & leur certitude ; on les comparera avec les obstacles , & on comparera encore l'utilité du bien , qu'on a en vûë , avec l'utilité de



ce qu'on sacrifie pour l'acquiescer. Cette comparaison amène à l'examen de l'utilité de la chose même, & cet examen roulera sur trois articles, 1^o. si elle est juste, & pourquoi ? 2^o. Quel fruit l'on en tirera. 3^o. A quels inconvéniens elle exposera. En faisant chacune de ces considérations, il faut se rendre attentif, se mettre les choses sous les yeux, pour comprendre si en posant telles & telles circonstances, c'est une nécessité que telles & telles suites aient lieu. Celui qui ne procède pas avec ces précautions, & qui ne forme pas ses projets avec cette circonspection, sera sujet à donner dans les chimères, & à bâtir dans son Imagination des châteaux qu'il n'habitera jamais.

Si malheureusement on se trouve prévenu d'affection & agité de desirs, il faut prier des personnes tranquilles, & en état d'étudier la facilité & la difficulté d'un projet avec plus d'indifférence, de faire cet examen. Une infinité de choses se présenteront à un esprit libre de

PART. I. SECT. II. CH. VI. 223
de préjugés, qui échaperoient à un esprit préoccupé.

L'ordre dans lequel je conseille de raisonner sur un projet, me paroît essentiel, & l'on ne peut s'en écarter sans risquer tout-à-fait de tomber dans l'erreur. Quand on donne d'abord toute son attention à l'examen des avantages, attachés au succès d'une entreprise, il est difficile que le cœur ne se prévienne, & que les désirs ne s'enflamment, à la vûe de tant d'avantages qu'il feroit doux d'obtenir. On veut à toute force parvenir à des fins dont l'idée a séduit nos affections; on ne voit que ce qui peut servir à nous y amener; tout ce qui pourroit s'y opposer disparoit, ou on ne l'aperçoit que comme en petit & en éloignement.

En se proposant un but, il importe d'examiner si l'on est en pouvoir de l'atteindre. C'est ce qui rend les personnes véritablement Sages très réservées à faire des entreprises dit le P. Buff. S. C. L. IV.

Dès que l'Idée de l'*Utile* s'est emparée du cœur, & qu'elle en a
K 4 ébran-



ébranlé les affections, on a trop d'empressement à se le procurer, & trop d'intérêt à ne se laisser pas inquiéter par des reproches, ou par des soupçons d'injustice, pour se donner le loisir d'examiner tranquillement, muement & sans aucune préoccupation, la justice de ce qu'on souhaite, & qu'on s'impatiente d'obtenir. Des vraisemblances se présentent aisément, on se rend aux premières qui s'offrent, & l'on n'a garde de se travailler à chercher ce qu'on pourroit leur opposer, ou du moins on ne s'en avise pas, on ne se donne pour cela aucun mouvement.

Ce n'est pas seulement aux personnes d'un naturel impétueux, à qui il arrive de se porter avec trop d'ardeur & de précipitation, à des projets mal concertés, dont ils se sont laissé éblouir; les hommes les plus tranquilles font souvent la même faute. Accoutumés à ne se repaître que d'idées flatteuses, afin de s'affermir dans cette tranquillité qu'ils aiment, dès qu'ils ont formé un dessein, leurs yeux se ferment à
tout

tout ce qui pourroit les inquiéter,
 & troubler la douceur de leurs es-
 pérances. On voit même que ces
 gens-là ne se corrigent jamais, par-
 ce que le soin de leur tranquillité
 les empêche de réfléchir sur leurs
 fautes, & de se rendre plus circonf-
 pects par des réflexions.

Il n'arrive encore que trop sou-
 vent à des personnes, pleines de
 piété & de zèle, de donner avec
 trop de facilité dans des projets,
 dont l'exécution demanderoit que
 l'on refondit les hommes. Ces pro-
 jets, merveilleux en idée, n'aboutis-
 sent qu'à faire bien des déordres, &
 des violences, quand on s'obstine à les
 exécuter.

Il est des cœurs timides, qui ne
 sont frappés que des inconvéniens ;
 Il est des naturels hardis qui n'ou-
 vrent les yeux que sur les avanta-
 ges, & sur ce qui peut contribuer à
 les obtenir. Heureux celui, qui,
 sans rien donner à la crainte ni à
 la témérité, a l'esprit assez étendu
 pour tout découvrir, & assez juste
 pour peser exactement l'efficace des
 K 5 moiens



moïens , qu'il pourra mettre en œuvre , avec la force des obstacles qu'il aura à surmonter : Il faut pour cet effet de la tranquillité sans indolence , accompagnée d'une longue habitude à réfléchir sur ce qui se passe dans la vie , & à comparer les événemens avec tout ce qui a contribué à les faire naître.

C'est une chose commune de voir des hommes qui savent donner une bataille & la gagner. Mais il en est beaucoup moins , qui savent heureusement terminer une guerre : savoir profiter de la fortune est un talent ; savoir l'attendre en est un autre. Il importe d'être méfiant avant que d'entreprendre ; mais il faut savoir se mettre au dessus de la crainte , dès qu'on a commencé l'exécution.

Il est très peu de gens qui savent juger sainement des choses , sans en exagérer la facilité ou la difficulté , suivant que le désir , ou la crainte , les domine. On s'accoutume dès l'enfance , & on passe sa vie , à décider sur une infinité de choses , qu'on n'a jamais

, exa-



examinées, qu'on ne connoit point ou qu'on ne connoit que très imparfaitement; & ces décisions, c'est la Passion qui les forme, sans que la Raison y ait presque aucune part: suivant qu'on est hardi & entreprenant, ou timide & circonspect; selon qu'on se sent du penchant ou de la repugnance pour une proposition, on cherche des raisons pour l'approuver ou pour la rejeter: ce n'est point de la connoissance, qu'on a du sujet sur lequel on décide, que l'on tire ces raisons; la passion seule les fait chercher, & les fait naître.

Les raisonnemens de la plûpart des gens font seulement connoître en faveur de quoi ils sont prévenus, sans répandre aucune lumière sûre sur les sujets qu'ils paroissent éclaircir.

Il est si rare de penser à tout, & de comparer, sans prévention, tout ce qui peut faciliter un dessein, avec tout ce qui peut le retarder, ou le faire échouer, qu'on ne doit pas être surpris, que ceux qui se croient les plus habiles, ne laissent pas

pas



pas de se tromper, & qu'il y ait tant d'incertitude dans les évènements. Les hommes se sont accoutumés à regarder comme des effets *du hazard* ce qui arrive contre leur attente: mais ce mot ne signifie rien, dès qu'on veut qu'il signifie quelque chose de plus que ceux-ci; *Je ne sçai comment*, & contre notre attente. Il est infiniment plus raisonnable de dire avec Jérémie; *O! Eternel je reconnois que la voie de l'homme n'est pas à lui, & qu'il n'est pas en l'homme qui marche, d'adresser ses pas; & avec Eliphaz, il dissipe les conseils des hommes fins, il surprend les sages, en leurs ruses, & le conseil des pervers est renversé.*

Tant de choses peuvent nous échapper, tant de circonstances imprévues peuvent nous faire broncher, que nous ne saurions demander à Dieu dans un sentiment trop vif de nos besoins, & de notre imperfection, qu'il nous éclaire & nous dirige. Il peut placer notre ame dans un point de vûe, d'où elle aperçoive incontinent



nent ce qu'il y a de meilleur à faire. C'est ce que la Providence fait à l'égard des hommes mêmes, qui ne lui demandent pas cette grace, quand elle veut les faire servir à ses desseins.

„ Il faut se hâter, disoit Achitophel, & tomber incessamment sur un petit nombre de gens harassés par la fuite; la perte d'un seul vous assure la Couronne.

„ Ton Père, dit *Lusçai* entend la guerre & n'aura pas manqué de prendre des mesures pour sa retraite en cas d'échec; il est vaillant & il a le cœur & la confiance de ses troupes; ils se battront en furieux & comme une Ourse à qui on a enlevé ses petits; il vaut mieux assembler contre lui un si grand nombre qu'il ne puisse pas échapper.

Il y avoit du Pour & du Contre, aucune évidence parfaite ne pouvoit déterminer. Dans de telles occasions le Maître des cœurs décide des choix, conformément à ce qu'il a résolu de voir exécuté.

Tite-



Tite-Live remarque que jamais victoire ne fut plus disputée que celle des Romains sur les Latins : Mêmes armes, même habileté dans l'art militaire, même courage & même acharnement. Des deux côtés, il y avoit égalité parfaite en tout sens ; & ce ne fut, *ajoute cet Historien*, qu'à la destinée seule qu'on put imputer la supériorité du peuple Romain.

En effet, Dieu avoit prédit l'étendue de cet Empire, & l'événement a fait voir, qu'il a servi à l'exécution de ses grands desseins.

Qu'on fasse attention aux événemens dont on a été témoins, & à leurs circonstances, quand on en est instruit ; qu'on lise les Histoires les plus fidèles & les plus détaillées, & on se convaincra que de très minces circonstances ont influé dans les plus grands événemens, & sur tout dans leur origine.

Un Historien, fondé sur des faits publics, bâtit un Système raisonné & vraisemblable. Mais souvent des Anecdotes, publiées par des

des personnes plus éclairées, font voir que des événemens ont pour causes des circonstances, qu'on n'avoit ni attendues ni ménagées. L'autorité s'éroule & s'affermir par une infinité de circonstances & de causes, presque imperceptibles: Une chimère devient tout d'un coup une réalité. On en a des preuves dans des conjurations qui ont réussi, & en particulier dans celle de *Nicolas Gabriel*, dit *de Rienzi*, Tyran de Rome. 1347.



L A

P'on connoisse avec la dernière évidence de quelle manière la digestion & la nourriture se font, & qu'il n'y ait plus sur ce sujet aucune diversité de sentimens.

Quand on ne connoît un sujet que par quelques-uns de ses côtés, on peut faire sur ceux que l'on ne connoît pas encore, une infinité de Questions, auxquelles on ne sauroit répondre, à moins de confondre péle-mêle l'incertain parmi le certain, & l'obscur parmi l'évident. La vanité de ne vouloir jamais demeurer court, a fait naître des *Systèmes* monstrueux, dont les parties n'ont aucun juste rapport: Ce qu'ils renferment de solide se trouve étouffé, sous tant de suppositions, & de conséquences mal prouvées, & souvent sous tant d'erreurs, qu'on ne fait plus le reconnoître.



CHAPITRE II.

De la Clarté, & de l'Obscurité des Mots.

Clarté, I. **L**ES Idées ne sont jamais tout-
Obscuri- à-fait obscures, mais les
té: Dif- mots manquent souvent de
tinction: clar.